27e Année N° 13 1er Juillet 1920

GENERAL LIBRARY
SEP 4 1920
UNIV. OF MICH.

LA REVUE DE PARIS

DIRECTEURS

ERNEST LAVISSE
de l'Académie française

MARCEL PRÉVOST
de l'Académie française

SOMMAIRE

		Pages
Maréchal Foch	*L'École Polytechnique pendant la Guerre*	5
Maxime Formont	*Le Bien-Aimé* (2e partie)	13
XXX	*En Escadre d'Orient*	59
Jules Lemaître	*Un Aventurier* (fin)	94
Brada	*La Jeunesse de Madame Chrestienne de France*	136
Camille Mauclair	*L'Œuvre et l'Exemple de Paul Adam*	167
J. Chappey	*L'Organisation économique allemande.* — II	193

Copyright 1920 *Revue de Paris.*

PARIS
DIRECTION ET RÉDACTION : 85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ

ADMINISTRATION, ABONNEMENTS ET VENTE : 3, RUE AUBER
(MAISON D'ÉDITION CALMANN-LÉVY)

1920

LIVRES NOUVEAUX

L'EUROPE AU JOUR LE JOUR, t. VII

par **Auguste Gauvain**.

Cette nouvelle série d'articles parus dans le *Journal des Débats* s'étend de l'attentat de Sarajevo au mois de février 1915. Maintenant que nous voyons le dénouement du terrible drame, et que, par la publication des mémoires, lettres et documents diplomatiques, nous commençons à connaître l'envers des cartes, nous admirons avec quelle intuition sûre M. Gauvain s'orientait au jour le jour dans la complexité des événements, pressentant dès le mois d'août 1914 le lien qui unissait la Turquie aux Austro-Allemands, et dès novembre les desseins de la politique bulgare. Ces avertissements furent souvent « blanchis » par la censure ; ils reparaissent intégralement ici, et l'on est stupéfait, en les lisant, de constater l'aveuglement et la puérilité des consignes données par le gouvernement au bureau de la presse.

CE QU'ILS AURAIENT FAIT DE L'ALSACE-LORRAINE

par **Charles Schmidt**.

Cette brochure apporte des documents authentiques à l'appui de ce qu'on savait sur les intentions de l'Allemagne à l'égard de l'Alsace-Lorraine. La persistance, ou mieux la recrudescence du sentiment francophile dans les provinces annexées rendait plus aiguë aux dirigeants de l'Empire la question du statut définitif à adopter. Des échanges de vues eurent lieu entre le chancelier et Hindenburg. Cette rivalité de conceptions dura jusqu'à la débâcle. Les vaincus n'eurent pas le temps de faire disparaître les témoignages qui en font foi, et qu'on a retrouvés à Strasbourg. On lira notamment avec curiosité le mémoire de Hindenburg, conseillant l'attribution à la Prusse, qui, ayant digéré les provinces rhénanes, aurait assez d'estomac pour digérer aussi l'Alsace-Lorraine...

REYNOLDS

par **François Benoit**.

La personnalité de Reynolds est des plus attachantes pour l'historien de l'art : artiste de premier ordre, d'une personnalité profondément originale, Reynolds représente aussi à merveille certains traits du génie britannique et l'une des plus parfaites expressions de la peinture anglaise. Le savant travail de M. Benoit met en lumière les divers aspects de son génie et résume fort bien l'art profond et varié du maître. De nombreuses reproductions photographiques, bien choisies et en général bien venues, complètent fort heureusement cette étude d'un art à la fois vrai, délicat et séduisant.

UN LYS

par **Maxime Formont**.

On appréciera dans ce nouveau roman les qualités de distinction et de finesse dont se recommande le talent de M. Formont, mises au service, si l'on peut dire, d'un très beau sujet. *Un lys*, c'est une âme sublime du XVIIe siècle, qui épure au feu de l'amour divin les affections terrestres, et, par la vertu de la grâce, communique à d'autres âmes la contagion de sa ferveur. L'intrigue a la sobriété de ces broderies qui relèvent à peine une discrète étoffe. Le décor est tour à tour le Louvre du jeune Louis XIV, Metz où passe l'armée de Hollande, et l'Ile-de-France. Ceci surtout est excellemment décrit ; les qualités du paysage sont celles mêmes de cet art : de la noblesse et de la suavité, une tendresse pénétrante sans abandon.

ALMANACH DES BONNES CHOSES DE FRANCE

par **E. de Clermont-Tonnerre**.

Ce joli volume aurait pu se contenter d'être utile et bien ordonné, nous indiquant mois par mois, du printemps à l'hiver, ce qu'un Français amateur à la fois de jardins et de bonne chère peut demander aux diverses régions de sa patrie : et c'eût été déjà un livre très recommandable. L'auteur, qui est une parfaite artiste de lettres, a en outre paré l'utilité de son œuvre de toutes les grâces de la pensée et du style. Lisez les pages liminaires de *Juillet*, par exemple, et vous demeurerez émerveillé qu'un si poétique prélude vous convie naturellement aux considérations les plus pratiques sur le bœuf normand et le mouton du Berry. Livre nécessaire, mais livre charmant.

PAROLES D'UN AMANT

par **Emmanuel Hache**.

Dans la préface qu'il écrivit pour les poèmes de M. Emmanuel Hache, Paul Adam s'exprimait ainsi : « Voici un livre de belles poésies... j'en apprécie l'heureuse diversité. J'en goûte aussi la sincérité qui s'enivre, qui s'enthousiasme, qui se désespère. » Après avoir achevé le volume, le lecteur s'associera certainement au témoignage rendu par le maître regretté à l'auteur des *Paroles d'un Amant*. L'émotion vraie dont ces pages sont animées leur donne une force de pénétration toute particulière.

L'ÉCOLE POLYTECHNIQUE PENDANT LA GUERRE

MES CHERS CAMARADES [1],

Au mois d'octobre 1871, lorsque la promotion à laquelle j'appartenais entrait dans ces murs, la France était au lendemain de désastres profonds. Une grande tâche lui incombait pour réparer ses ruines. Aujourd'hui, au lendemain de la Victoire, demandons-nous quelle fut la part prise par notre École dans cette restauration du passé?

Avant 1914, elle peut présenter de grands noms.

C'est Séré de Rivière qui ferme la brèche ouverte dans notre frontière de l'Est, et qui, prévoyant l'arrivée des Allemands par le nord de la France, veut tendre une chaîne de Maubeuge à Lille, puis une seconde en arrière de la Fère à Reims. C'est de Miribel, organisant avec le Ministre de la Guerre, de Freycinet, la mobilisation, la concentration, les approvisionnements de nos forces nationales. C'est le général Delanne, éclairant de l'esprit le plus clair et le plus précis ces vastes opérations encore en préparation, les adaptant à des circonstances nouvelles, à des dimensions chaque jour plus vastes, au point qu'il en sortira la magnifique prise d'armes de la Nation en 1914.

C'est Ferber, un des premiers champions de l'aviation et une de ses premières victimes ; c'est Renard, construisant et faisant évoluer dès 1881 son ballon dirigeable. C'est Vieille,

1. Discours prononcé devant l'assemblée de la Société amicale de secours de l'École polytechnique.

368375

inventant la poudre sans fumée ; ce sont enfin nos grands artilleurs ; les de Lahitolle, les de Bange, les Langlois, les Deport, les Sainte-Claire Deville, créant un magnifique matériel en acier, et, pour finir, ce merveilleux 75 resté, après quatre ans de guerre, le meilleur canon de campagne.

Ce qu'ont fait pendant la guerre tous les corps qui se recrutent à l'École, notre éminent et vénéré doyen vous l'a dit à l'Opéra avec sa coutumière éloquence.

En fait, la guerre met à contribution toutes les sciences, toutes leurs applications et dans des proportions inconnues :

La métallurgie, pour produire des aciers chaque jour plus durs ou plus tenaces, pour fondre, en plus grand nombre, des canons lançant plus loin et plus vite des projectiles plus lourds, pour fabriquer des obus par centaines de millions ;

La balistique, pour conduire et régler le tir avec une précision et à des distances insoupçonnées jusqu'alors ;

L'acoustique, pour repérer les canons ennemis et déceler les sous-marins ;

La chimie, pour fabriquer des explosifs de plus en plus puissants et plus stables, pour produire par tonnes des gaz toxiques et en trouver les moyens de défense ;

La mécanique, pour fabriquer par milliers des autos, des chars d'assaut, des avions de plus en plus puissants et de plus en plus vites ;

La photographie, pour renseigner sur les actions et les préparatifs de l'ennemi, pour devenir l'œil qui voit tout, que rien n'influence ni n'impressionne ;

Les chemins de fer ou les routes à entretenir pour amener ou déplacer les troupes derrière le front, pour assurer leurs formidables ravitaillements.

Toutes ces sciences appliquées qu'il fallait au pays, nos camarades les lui ont apportées.

Mais au front, pendant ce temps, la bataille marche et là luttent les enfants de la France.

Si, au 30 mars 1815, 240 élèves avec 28 canons barrent à la cavalerie ennemie la route de Vincennes et méritent de Schwartzenberg de se faire appeler *cette enragée batterie*, la même rage anime leurs successeurs de la grande guerre.

Pour ne parler que des morts, 704 des nôtres sont tombés

pour la France et ce glorieux tribut témoigne déjà de la part que prend notre École à la Victoire.

Que ne puis-je ici en énumérer tous les grands artisans? Pour n'en citer que quelques-uns, c'est tout d'abord Nivelle, résistant à Verdun aux plus acharnés, aux plus continus des assauts, reprenant à l'automne Douaumont et Vaux et, pendant le triste printemps de 1917, soutenant sans faiblir la lourde tâche de commander nos armées tant qu'on la lui laisse.

C'est Fayolle reprenant du service en 1914, pour défendre Nancy, sauver Arras, conduire en 1916 l'offensive violente de la Somme qui usera les Allemands et les fera reculer de Noyon à Saint-Quentin; venant en 1917 en Italie, après Caporetto, consolider la ligne du Piave, en particulier par la prise du Monte Tomba. Quand arrive mars 1918, les Allemands, par un effort suprême, tentent de s'ouvrir un passage entre les deux armées anglaise et française; la rupture est imminente. En cette sanglante Semaine Sainte, les deux battants de la porte sont un instant écartés, mais Fayolle la referme et met le verrou. Nous pouvons le jour de Pâques chanter l'*Alleluia*. Du 9 au 13 juin, il arrête l'armée Von Hutier sur le Matz, puis retient l'ennemi dans sa poussée pour élargir la poche creusée jusqu'à la Marne ; en prenant enfin une offensive sans arrêt, il poussera sa marche jusqu'au Rhin de Mayence.

C'est Maunoury, vétéran de l'autre guerre, ancien lieutenant de Champigny d'où il revenait seul officier de sa batterie, rentré également au service en 1914 pour commander la 6e armée, prendre sur l'Ourcq la part la plus glorieuse à la Victoire de la Marne, perdant la vue quelques mois après dans une tranchée de première ligne, ouvrier du triomphe, dans l'impossibilité de le voir, mais non de le juger et d'en apprécier la valeur dans une admirable sérénité d'âme.

Enfin, c'est Joffre, calme, résolu, confiant dans le pays, acceptant impassible la retraite et l'invasion, sans jamais désespérer du sort de la Patrie, maintenant dans le recul le moral du soldat, l'élevant même au point d'en faire sortir les inoubliables journées de l'automne 1914, renversant à la Marne, puis à l'Yser tout le plan ennemi, fait d'abord de vitesse pour mettre la France hors de cause, couper l'Angleterre du continent et maîtriser ensuite l'Europe entière,

rappelant sous nos jeunes drapeaux la Victoire qu'ils n'ont jamais vue, et qui ne devra plus les quitter.

Voilà bien quelques titres légitimant notre École !

*
* *

Mais tout cela, c'est le passé. Pour si glorieux qu'il soit, il n'assure qu'en partie l'avenir.

L'autre partie, c'est aux générations présentes et futures à l'assurer. Beaucoup d'obligations leur incombent dès aujourd'hui.

La lutte dans la paix après les récentes convulsions du monde, c'est tout d'abord la bataille économique des nations dans l'industrie, l'agriculture, le commerce, tout autant d'activités qui ne peuvent désormais se passer de la science sous peine d'être distancées par celles des nations voisines. En 1870, on a dit de nos adversaires qu'ils avaient « usiné » la guerre, on peut dire aujourd'hui qu'ils ont « usiné » la science. La science, sans rien découvrir, ils la mettent en exploitation par des procédés industriels qu'elle perfectionne tous les jours et en s'aidant de puissants moyens financiers. Chimie, physique, mécanique, électricité..., loin de rester dans le domaine platonique de la découverte enregistrée, deviennent promptement l'art de produire du nouveau, chaque jour meilleur et toujours en grand.

De là, cette puissance de production qui caractérisait l'Allemagne de 1914 et la rend toujours redoutable sur le terrain économique. Comme nous l'avons vu, elle est faite d'une étroite association de la science, de l'industrie, du capital, simultanément intéressés et engagés dans l'entreprise. C'est avec succès que nos grandes Compagnies pratiquent déjà la formule. Elle est à généraliser sous peine de stérilité. En ce siècle de houille blanche substituée au charbon de plus en plus rare, de développement de l'électricité, d'intensification de la production agricole par l'engrais, de l'emploi généralisé des moteurs mécaniques, beaucoup d'industries, pour ne pas piétiner et pour pouvoir supporter la concurrence étrangère, devront faire appel à la science, lui demander des formules nouvelles ou au moins une meilleure exploitation des formules existantes. La pénétration intime de ces activités,

science, industrie, finance, semble devenir la loi inéluctable du progrès. Mais alors quel champ d'action pour la jeunesse scientifiquement formée, rien que sur notre terre de France ! Mais si elle s'élance dans ces vastes pas, jeunes États que le triomphe de nos armes, sans parler d'affinités séculaires, prépare à notre influence, ou bien dans le vaste domaine colonial, africain notamment, que nous lègue le Traité de Versailles, où sont les limites à son activité? En résumé, c'est un magnifique horizon qui s'ouvre devant elle, plein de promesses réalisables, à la condition qu'elle se fasse un esprit de réalisation. D'où la conséquence que la science pure de l'École polytechnique, même dotée de la capacité d'adaptation à une branche déterminée que lui fournit l'École d'application, ne suffit plus pour aborder l'avenir. Il va falloir l'étendre, la prolonger, du savoir et de la connaissance des autres branches appelées à travailler avec elle ; c'est que l'École polytechnique est seulement la première marche d'un escalier qui en comportait autrefois une deuxième, l'École d'application, qui en comportera sans doute une troisième, les études d'ordre général et économique. Ne concluez pas de là à l'infirmité ou à l'impuissance de l'École. Ce serait la mesurer au savoir qu'elle donne et qui est forcément limité comme tout réel savoir. Ce serait oublier ce qui fait son caractère, et sa puissance, j'ai nommé sa méthode et sa manière de concentrer toutes les forces de l'intelligence, à un moment donné, sur un sujet unique. Pas davantage, jeunes gens, ne vous laissez pas effrayer par le programme allongé que j'ai développé devant vous. Notre École, par sa gymnastique, notamment, développe vos moyens intellectuels, la puissance de votre cerveau ; par la continuation de cette gymnastique, élargissez-en l'emploi. Un avenir plus vaste vous attend.

Avec le savoir, tâchez d'acquérir l'art d'agir, le sentiment de l'action ordonnée et éclairée. Une telle formation de l'esprit, vous la trouverez dans le développement physique combiné avec le travail livresque.

***

Une deuxième partie du programme de la paix, c'est la préparation à la guerre. Certainement de nobles sentiments ont

inspiré l'organisation d'institutions destinées à éviter le retour de la hideuse guerre. En attendant leur plein fonctionnement, en attendant surtout de sentir les effets bienfaisants de leur puissance effective, nous sommes bien obligés de compter d'abord sur nous-mêmes pour assurer notre défense, de maintenir des armées pour sauvegarder notre liberté. Et en effet, comment ne pas nous méfier, nous ses voisins immédiats, d'une nation qui, réduite à l'impuissance totale par Napoléon, a pu rappeler de la détresse complète de l'infortune, et par son ardeur guerrière, entraîner non seulement ses armées reconstituées, mais les armées de l'Europe coalisée, à Paris, au renversement complet du colossal Empire napoléonien? Qui, partie des marais de la Prusse orientale, a su, par son militarisme surélevé et méthodiquement développé, étendre son domaine bien au delà du Rhin, jusqu'aux Hauts de Meuse, aux Vosges méridionales, aux Alpes, aux monts de Bohême, érigeant la guerre en industrie nationale et la force en droit? Aujourd'hui, qui de nous oserait voir l'Allemagne renonçant à la guerre au lendemain de sa ruine, elle qui a pris les armes, uniquement par ambition, en 1864, 1866, 1870, 1914, invoquant pour toute raison les nécessités historiques? Et alors, les États limitrophes de l'Allemagne — qu'ils le veuillent ou ne le veuillent pas — seront tenus quelque temps encore d'entretenir des armécs, comme ils seront tenus de se garder de robustes frontières, car au-dessus des intentions généreuses de l'Humanité civilisée, il y a les réalités établies par l'Histoire, les appétits de race, comme les réalités de la Géographie. Les carrières militaires réservent encore un brillant avenir à une jeunesse studieuse pourvu qu'elle sache dans le travail regarder plus loin que le métier journalier du temps de paix, embrasser par la largeur et la puissance de son esprit les études chaque jour plus vastes et s'adapter aux conditions toujours nouvelles que comporte la guerre.

L'armée du 11 novembre 1918 nous indique, surtout si on la compare à celle de 1914, ce que sera l'armée de demain. Pour devenir l'armée de 1918, celle de 1914 a, dans sa composition, légèrement réduit l'infanterie et la cavalerie ; elle a plus que doublé l'artillerie et le génie; elle a développé d'une façon extraordinaire le service automobile (27.000 camions); elle a surtout

créé une aviation puissante (elle aspire à avoir 4.000 avions en service) et une arme nouvelle, les tanks. Dans l'infanterie même, à côté des fusiliers, se sont développées des spécialités nouvelles : mitrailleurs, grenadiers, canons d'accompagnement.

Au total, le machinisme, mitrailleuses, canons de toute nature, obus de toutes espèces, avions à plusieurs fins, tanks, camions automobiles, envahit, domine, conditionne les armées modernes à un degré insoupçonné, car sans ce machinisme, la valeur la plus brillante aboutit au désastre. Cette révolution, qui fait une part si grande au machinisme dans le chiffre des unités combattantes, ne doit pas effrayer des pays à population limitée comme le nôtre, mais qui sont capables, par le développement de leurs activités intellectuelles, d'acquérir la supériorité militaire par la supériorité de l'armement. Mais ce machinisme lui-même évolue constamment, ses outils se perfectionnent rapidement pendant la paix. L'armée va être obligée de suivre ces perfectionnements ou bien, au jour de la guerre, elle risquerait de n'avoir que des engins surannés. Ce jour-là, elle doit avoir les derniers modèles et en abondance et pour cela en préparer la fabrication en grand.

Mais ce matériel en voie de perfectionnement continuel, il faudra en enseigner l'emploi aux soldats chargés de l'utiliser. C'est ainsi que notre armée cesse d'être une armée à forme et à procédés définis, ne demandant à la mobilisation que de se grossir d'éléments complémentaires de même nature et de même forme. Elle devient un organe à constantes transformations dans l'ordre matériel et dans l'ordre moral ; elle va être un vaste champ d'expérience, un immense laboratoire, de nombreux centres d'application et d'enseignement d'idées et d'engins nouveaux.

Si l'armée fut dans ces dernières années un organe en puissance, dont le potentiel était principalement la valeur de son personnel cadre, elle devient aujourd'hui, de plus, un organe à transformations constantes, comme nous l'avons vu, et alors, quelle importance ne prend pas la valeur de ce cadre?

Mais après avoir assuré dans l'armée de demain l'emploi et le rôle capital de la matière, par un corps d'officiers et des États-Majors à l'esprit convenablement scientifique, il importe de ne pas laisser cette armée s'égarer sur le rendement de la

matière, au point de la spiritualiser et de dévier des lois morales qui régissent éternellement la guerre.

Pour maintenir l'esprit de l'armée dans la voie de la vérité, il faut plus que jamais des hautes études qui, établissant une forte doctrine de guerre, assureront seules la ligne de conduite de son commandement. Encore une fois, l'avenir militaire est aux intelligents qui consacreront leur vie au travail dans leur art.

Au total, qu'il s'agisse de la troupe ou du commandement, l'armée de demain ne vaudra que par la somme d'intelligence qu'elle apportera à ses travaux de paix ; c'est dire que les hommes capables d'y apporter ces facultés y seront de plus en plus appréciés, recherchés, soutenus. Ne doutez pas que les pouvoirs publics y veillent.

En tous cas, la France républicaine, après avoir réparé les désastres du passé, a brillamment vaincu. Comme l'a dit Montesquieu, « la République est le meilleur des Gouvernements, mais c'est celui qui demande le plus de vertus ». J'ajoute sans hésitation qu'il est dans la guerre le plus fort parce que c'est celui qui met en œuvre le plus de forces nationales. Que pour les exploiter militairement, c'est-à-dire les organiser, les animer, les diriger avec l'intelligence que réclame la guerre moderne, nous puissions leur garantir le travail continu d'un lot d'officiers d'élite, n'aurons-nous pas fait de nouveau l'armée supérieure à toute autre par la somme de ses forces nationales et de sa valeur morale?

En résumé, dans les activités civiles et militaires, l'avenir du pays et de tous semble bien assuré, qui peut compter sur un labeur largement éclairé. Et c'est là une pensée profondément réconfortante, dans ces murs, devant l'auditoire qui m'entoure.

Mais en tous cas, c'est là la tâche des jeunes promotions. C'est seulement en l'accomplissant, — et elles y tiendront, j'en suis certain —, qu'elles continueront l'œuvre de leurs aînées et se montreront dignes de ceux qui tombèrent dans un entier sacrifice, nos morts.

MARÉCHAL FOCH

LE BIEN-AIMÉ[1]

VI (*Suite*)

Quelques jours merveilleux s'écoulèrent. Puis elle se réveilla, plus triste que jamais. Son court bonheur avait été un brasier splendide qui, sitôt épanoui, s'écroule. De nouveau, elle lut dans les yeux d'Alcibiade la lassitude et la distraction. Pour elle, joies et douleurs l'avaient brisée; chassée un instant par la fièvre, sa langueur la reprenait : celle qui ne l'avait guère quittée depuis sa blessure maternelle. Cette fois, elle s'y laissait dissoudre et s'avouait vaincue.

Elle le reconnaissait après une telle épreuve : elle ne pouvait pas garder Alcibiade. La faiblesse de son corps lui ôtait l'énergie de supporter et de lutter davantage. Elle se dit : « Je ne suis plus aimée; bientôt, je ne serai plus belle. »

Cependant, tant qu'il était près d'elle, Hipparète désirait de vivre. Mais un jour, il lui annonça son départ.

Il allait en Ionie. Il y avait des amis nombreux; avec leur concours, il voulait travailler l'esprit du peuple, susciter contre l'autorité du Grand-Roi un mouvement profitable à Athènes. C'était le seul genre d'action qui lui fût permis, puisque son âge et l'hostilité de Cléon l'écartaient encore de la politique.

Elle l'écoutait à peine. Elle lui demanda :

— Où comptes-tu te rendre d'abord?

— A Éphèse, — dit-il.

Alors, elle sourit amèrement. Éphèse est la ville des courtisanes ; elles y sont plus nombreuses et plus savantes,

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 juin 1920.

assure-t-on, qu'en aucun lieu de l'Asie et peut-être du monde. Milet, elle-même, n'en approche point.

Il la quitta. Elle s'enferma dans le gynécée, et elle n'en sortit plus. Souvent, elle prenait le petit Alcibiade sur ses genoux : elle le caressait longuement. Tout à coup, elle songeait à son père, elle l'apercevait dans quelque salle de débauche avec des Lydiennes, ivre de vin et d'amour, tandis qu'elle mourait. Alors, elle rendait l'enfant à sa nourrice spartiate, qui l'emportait criant et pleurant, car il s'était attaché à sa mère si triste et si douce. Elle faisait venir Thratta auprès d'elle et lui demandait, comme en son enfance, de lui conter des histoires. L'esclave commençait un récit merveilleux, que soudain arrêtaient ses larmes. Elle prenait la main de sa maîtresse, baisait les doigts amaigris et maudissait Alcibiade. Mais alors Hipparète lui imposait silence doucement. Puis elle fermait les yeux et se taisait, si pâle que Thratta la croyait déjà morte. L'esclave avait peur et lui demandait :

— Dors-tu?

— Non, — répondait Hipparète, — je me souviens.

Et elle mourut ainsi, tandis qu'Alcibiade l'oubliait dans ses amours lointaines.

VII

L'APPEL DU DESTIN

Tout à coup éclata un événement qui allait changer, dans Athènes, la face des choses.

Cléon, de démagogue devenu stratège, était tué en Chalcidique, à la bataille d'Amphipolis.

Le jour où la nouvelle arriva, Socrate et Alcibiade se trouvaient ensemble. Ils quittaient la maison de leur amie Théodote, courtisane aussi docte qu'aimable, qui, dans l'intervalle des occupations moins sévères où elle vaquait par état, ne dédaignait point les entretiens philosophiques.

Un voyageur qui arrivait de la Chalcidique, devançant le retour de l'armée, raconta le premier chez Théodote cette mort de Cléon. Tous ceux qui étaient là se tournèrent alors vers le fils de Clinias ; ils avaient la même pensée :

« Son heure va venir à présent ! »

Pour lui, il demeurait impénétrable. S'il montra quelque émotion, ce fut seulement, en apparence, pour cette nouvelle défaite d'Athènes. Cependant, l'espoir et l'ambition dilataient son cœur.

« Maintenant, pensait-il, je vais commencer vraiment à vivre. La destinée m'avait donné rendez-vous après la mort de cet homme. Il se dressait entre mon génie et le monde. Il n'est plus. »

Il sortit ; Socrate le suivait. Ils firent d'abord quelques pas en silence. Ils cherchaient d'instinct la solitude et se dirigèrent vers l'endroit de la ville que l'on nomme Cydathènes, où de larges espaces s'ouvraient entre les maisons pauvres et rares. De là, on apercevait la plaine de l'Ilissos et le Stade.

— Te rappelles-tu, — dit Socrate, — cette nuit où nous sortîmes ensemble d'un banquet chez ton ami Callias?

— Certes, je m'en souviens, Socrate, très exactement.

— Je t'exhortai, dès lors, à étudier la sagesse, pour te mettre en état de gouverner les hommes, ce qui était comme aujourd'hui le principal objet de tes désirs.

— Il est vrai.

— Cependant, tu ne m'as point écouté. Tu ne t'es soucié que de vivre joyeusement.

— Je l'avoue.

— Pensais-tu donc que ta jeunesse durerait toute ta vie? Ou que Cléon ne mourrait jamais, pour te laisser le pouvoir? Or voici que Cléon est mort, que ta jeunesse se passe, et que ce pouvoir, tu vas peut-être le saisir bientôt. Car, dans quelques semaines, tu auras l'âge d'aborder la tribune et tu pourras parler au peuple. Que lui diras-tu?

— Je lui conseillerai le parti le plus utile, celui de la guerre ou celui de la paix, selon l'occurrence.

— C'est-à-dire le meilleur?

— Si tu veux.

— Mais le parti le meilleur, ô Alcibiade, c'est le plus juste. Et comment espères-tu le découvrir si tu ignores la sagesse, qui est la science du juste?

Sa voix devint plus pressante :

— Fils de Clinias, si tu as à cœur d'être un chef et un guide bienfaisant pour la multitude, non point un aveugle qui égare d'autres aveugles, viens à la sagesse, viens à la justice, viens à moi qui te les enseignerai ! Viens !

De nouveau, le disciple de Périclès, l'orgueilleux Alcméonide, se sentait séduit et dompté.

— Depuis que je te connais, — poursuivit Socrate avec ardeur, — je me tiens comme embusqué sur ta route, pareil au chasseur qui épie et qui guette. Et je suis, en effet, un chasseur d'âmes, qui voudrait prendre la tienne dans ses filets. Je voudrais, ô Alcibiade, la nourrir de ma doctrine, pour l'aider à développer enfin toute cette beauté intérieure que personne n'a vue, que moi seul je devine, et dont ta beauté visible n'est rien que le signe et l'empreinte. Moi seul, je puis la faire s'épanouir en toi. Écoute, l'heure est décisive pour toi-même et pour Athènes, car un dieu a lié vos destins : si tu es sage et fort, si tu te laisses armer de ma science et de mes principes, elle sera grande ; vous serez ensemble puissants et heureux... Je te supplie, Alcibiade, pour cette Athènes et pour toi : sache enfin être toi-même, tel que je t'ai pressenti.

La parole de Socrate, invincible harmonie de la raison et de la douceur, exerçait une fois de plus sur Alcibiade cette magie émouvante qui arrivait à tirer des larmes de ses yeux indifférents. Puis le jeune homme faisait réflexion que son oncle Périclès s'était rendu puissant, toute sa vie, dans Athènes, par une méthode fort peu semblable à celle que le philosophe recommandait. Quel parti prendre dans les conflits du juste et de l'utile? Sa perplexité devenait extrême, et il se disait qu'il aurait été beaucoup plus tranquille, s'il n'y avait pas eu de Socrate parmi les hommes.

Mais, plus que tout le reste, il entendait en lui-même l'appel impatient de son destin :

« Cléon est mort. Athènes est à toi ! Prends-la ! »

VIII

LE LION DANS LA VILLE

Placé au milieu d'une Athènes divisée entre les partis de la guerre et de la paix, Alcibiade fut d'abord comme elle incertain de son choix.

Certains motifs l'inclinaient vers le parti pacifique. Celui-ci ralliait une grande part de l'aristocratie, qui s'était toujours

montrée favorable à une entente avec les Spartiates. Alcibiade lui-même avait quelque tendance à sentir de cette façon. Il s'en expliquait à ses familiers en plaisantant : « Ne soyez point surpris, disait-il, si je « laconise », ma nourrice Amyclée était une Laconienne. » Il se dit donc que, s'il parvenait à conclure un accord avec Sparte à la faveur de ces relations et s'il finissait ainsi la guerre, il gagnerait l'affection du peuple, tout en demeurant dans la conduite que lui prescrivaient l'exemple des siens et les traditions de la noblesse.

Mais encore ne suffisait-il pas de se rendre agréable à Sparte ; il fallait d'abord qu'on le désignât pour négocier avec elle. Son ambition rencontra la résistance de son propre parti. Trop jeune, trop hardi, trop brillant surtout, ce qui effraie de même aristocrates et démocrates, il se vit écarté.

On chargea Nicias de conclure avec Sparte une paix qui semblait éternelle à cette Grèce batailleuse, puisqu'on lui assignait une durée de cinquante ans. Cette paix, qui portait son nom et s'appelait le Nicéion, devait être gravée sur des stèles, à Sparte, à Athènes, à Olympie.

Quoi, vraiment, on serait un demi-siècle sans voir les guerriers agiter leurs lances, et secouer la triple aigrette de leur casque qui donnait la nausée au bonhomme Dicéopolis, dans Aristophane? Le gai poète, qui couvrait de roses son front dénudé par les orgies, ne se tenait plus de joie ; il saluait avec ivresse le retour de la Paix, dans une comédie triomphante. Il montrait son héros Trygée chevauchant un scarabée gigantesque pour escalader les nues : au séjour des dieux il allait ravir l'immortelle afin de la ramener sur la terre, où, depuis tant d'années, les hommes languissaient après sa venue. La chose n'allait point toute seule. Par la malice des dieux, la Paix avait été jetée au fond d'un abîme, d'où il fallait la tirer comme la Vérité d'un puits. Mais tout le monde s'y mettait : après beaucoup d'ahans et de clameurs, à force de haler sur les chaînes, sur les palans, sur les câbles, en suant, en geignant, en criant, on finissait par ramener la déesse à la clarté du jour ; la Paix sortait radieuse du gouffre et ses bienfaits tombaient sur Athènes en pluie d'or. La terre refleurissait : au lieu des phalanges guerrières, on voyait les groupes agrestes, formés pour les moissons et les vendanges, se répandre à

travers les campagnes bienheureuses. Une félicité nouvelle, qui n'était que celle des âges primitifs retrouvée miraculeusement, enveloppait les collines roses de l'Attique, et la Grèce, et le monde. Partout les chemins étaient libres vers les temples des dieux.

Cependant un jeune homme regardait, de ses beaux yeux distraits, ses concitoyens qui s'exaltaient ainsi aux inventions du poète ; un sourire de dédain plissait ses lèvres tandis qu'il voyait cette multitude s'abandonner à sa chimère. Et il songeait, à part soi :

« Rêvez maintenant tant que vous voulez, hommes d'Athènes. Vous ne rêverez plus bien longtemps. Ces choses ne seront pas. Je vous aurais permis peut-être les joies lâches de la paix, si du moins vous aviez consenti à les tenir de moi. Mais vous aimez mieux donner à Nicias votre confiance et votre gratitude ! Je vous en punirai. Je troublerai ces accords, avant qu'ils soient définitifs ; je les rendrai dans l'avenir impossibles. Vous regretterez, en vérité, de n'avoir pas su me choisir... D'ailleurs, j'aime la guerre. J'avais bien tort de songer un moment à devenir l'ouvrier de la paix. La paix ! qu'est-ce que mon génie en aurait pu faire? Périclès ne m'a plus rien laissé à tirer d'elle. Il n'y a plus de temple à bâtir ; Phidias, Mnésiclès et Zeuxis sont morts. Mais je puis toujours construire avec de nobles batailles le temple de ma gloire. »

Ce fut ainsi qu'Alcibiade quitta résolument le parti de la paix.

Portant sur les choses ses vues claires et rapides, il conçut en un moment le dessein et l'exécution. La venue des députés spartiates dans Athènes lui permit de frapper le coup décisif.

Ils étaient trois, son ami Endios, Léon et Philocharidas ; ils arrivaient munis de pouvoirs pour consolider la paix en arrangeant quelques difficultés qui subsistaient encore. Alcibiade alla à leur rencontre, leur fit mille caresses, les conduisit à la séance des Cinq-Cents où ils venaient porter leurs propositions. A la sortie, il les prit à part.

— Vous avez bien fait, — leur dit-il, — de parler franchement aux sénateurs. Ce sont des hommes sages, en qui l'on peut se fier. Ils ne vous adresseront que des demandes raisonnables. Mais demain, devant le peuple, il vous faudra dissimuler. Gardez de lui dire que vous avez de pleins pouvoirs ; il en abuserait et vous demanderait l'impossible.

Ils l'écoutèrent. Le lendemain, devant tout le peuple, ils exposaient leur mission. Lorsqu'ils eurent achevé, Alcibiade se leva :

— Vos propositions sont engageantes, — dit-il, — ô hommes spartiates. Mais, de grâce, faites-nous savoir quel crédit nous devons leur accorder. Parlez-vous vraiment au nom de Lacédémone? Avez-vous pleins pouvoirs pour traiter avec nous de la guerre et de la paix?

A cette parole, ils se souvinrent du conseil qu'ils avaient reçu la veille, et d'une seule voix, ils répondirent :

— Nous t'avouons, ô Alcibiade, que nous n'avons point ces pleins pouvoirs.

Alors, il montra une indignation extrême, payant d'audace, devant tous, car les sénateurs ni le peuple n'étaient dans le secret de cette comédie.

— Voilà, — s'écria-t-il, — ce que je voulais vous faire dire. Sparte nous joue ; elle cherche à gagner du temps en nous flattant de promesses sans effet. Vous vous moquez de nous !

Les éclats de sa voix se perdirent dans la clameur de la foule. Le peuple s'était levé en rugissant. Peu s'en fallut que la majesté du droit ne fût outragée dans la personne des ambassadeurs. Mais la violence populaire fut interrompue dans l'instant par une autre plus formidable. Tout à coup, la terre trembla ; on sentit osciller la colline aux harangues ; une crainte sacrée remplaça la fureur et dispersa la réunion.

Il parut à tous qu'un tel signe venait de proclamer la volonté des dieux, qu'ils condamnaient la paix de Nicias et que celle-ci serait éphémère.

Alcibiade avait accompli la moitié de son œuvre. Athènes rejetée dans la guerre, il s'agissait de l'armer contre ses adversaires : il ne voulait point la ruine de la patrie, mais qu'elle triomphât par lui.

Cependant, les Jeux Olympiques approchaient. La Ville résolut d'y montrer de la magnificence ; il fallait pour sa gloire qu'elle remportât du moins un triomphe pacifique, car les premiers combats ne lui avaient pas été favorables. Elle tenait à prouver que douze ans de guerres ne l'avaient point appauvrie. Enfin, cette fois, les Spartiates étaient exclus

des Jeux pour avoir violé le territoire sacré des Éléens. Athènes avait l'occasion de montrer ce qu'à elle seule elle pouvait faire dans ces fêtes.

Ceux qui sont nés après ces époques bienheureuses ne peuvent savoir ce qu'était alors, devant la Grèce, un vainqueur des Jeux Olympiques, ni quelle gloire l'environnait depuis le jour de sa victoire jusqu'à sa mort. La victoire olympique rendait pour toujours insigne le front qu'elle avait ceint du rameau d'olivier. Certaines villes abattaient un pan de muraille pour recevoir l'Olympionique ; à Sparte, il combattait à la droite du roi. Il avait sa statue dans le bois sacré de l'Altis. Pour exalter son triomphe, un chœur d'éphèbes chantait et dansait au son des lyres : Simonide et Pindare lui versaient la louange comme le vin d'une coupe d'or. Parfois, vivant déifié, il pouvait saluer sa propre image, entourée de sacrifices et de vœux.

Olympie n'était point une ville, mais l'assemblée vénérable des temples qui regardaient à leur pied couler l'Alphée, immortel amant d'Aréthuse. La colline de Cronion penchait sur elle une ombre douce ; la plaine d'Élis s'étendait en face, ceinte de faibles hauteurs ; autant la nature à Delphes était grandiose et rude, autant à Olympie, elle souriait. Les sanctuaires se voilaient derrière les oliviers et les platanes qui ne laissaient qu'à peine leurs colonnes blanches apparaître, et la pourpre de leurs frontons ; le peuple des statues sortait à demi d'entre les feuillages. Ces arbres étaient pleins de prestiges et d'oracles ; la main d'Héphæstos les avait plantés à l'aurore des siècles. Quand les fêtes revenaient, un bel enfant coupait à l'olivier Callistéphanos, avec un couteau d'or, le rameau qui devait ceindre les tempes des vainqueurs.

Le temple de Zeus était une des merveilles de la terre. Des tuiles de marbre formaient sa toiture ; il resplendissait de figures peintes, de mosaïques et de boucliers d'or. Au tympan bleu des frontons, de blanches sculptures montraient le triomphe de Pélops vainqueur d'Œnomaos à la course de chars et le combat des Lapithes contre les centaures. Devant la porte orientale se dressait sur sa base la Victoire de Péonios, un pan de son manteau soulevé au-dessus de sa tête comme une troisième aile de pierre. Et si l'on entrait dans le naos,

par l'allée qui divisait également la forêt des coonnes, on apercevait au bout la statue de Zeus Olympien, œuvre de Phidias. Le colosse divin était assis et songeait, tout d'ivoire et d'or. Il avait sept fois la taille humaine, et s'il s'était levé, son front aurait fait éclater la voûte. La majesté n'était point seulement sur son visage, mais dans tout son corps, depuis ses pieds, qui se posaient tranquilles sur deux lions, jusqu'à son col puissant comme une tour. La paix de ses traits et de son geste immobile paraissait formidable. La lumière tombait d'en haut sur lui, n'éclairant que sa face ; son siège orfévré, son sceptre étincelant de tous les métaux précieux, jetaient dans l'ombre mille éclairs.

Pendant les années ordinaires, la cité sans âmes, ses soixante temples et ses trois mille trois cents statues, semblaient dormir. On voyait seulement glisser, le long des rues de marbre, quelques ombres : des magistrats d'Élis, des prêtres, des serviteurs du culte. Tous les quatre ans, elle se réveillait pour les Jeux et les Fêtes : les Grecs de toute la Grèce accouraient vers elle. Une nouvelle Olympiade allait éclore. Dix mois à l'avance, les athlètes s'exerçaient au gymnase et à la palestre, sous la surveillance des Hellanodices. On entendait dans l'hippodrome le claquement des fouets et le roulement des chars : c'était les chevaux qu'on entraînait. Les prêtres et les serviteurs des dieux s'affairaient autour des temples. Parmi les platanes et les oliviers, le long des colonnades, on recommençait à voir des hommes, et non plus seulement des fantômes de marbre, d'ivoire et d'or. Olympie renaissait à la vie tumultueuse.

Enfin, les grands jours arrivaient, et sur la Voie des Processions se déroulait la pompe des cortèges, menés par leurs théores. Sortie du Prytanée, elle traversait l'Altis ; elle avançait dans le bosquet sacré, aux chants des lyres et des voix. Des cent cinquante autels montait, entre les oliviers, la fumée des sacrifices. Le chemin était bordé de merveilles : simulacres de dieux et de demi-dieux, déesses dont la blancheur attirait les colombes, quadriges de bronze cabrés vers le ciel, athlètes du pancrace figés dans la violence de leur geste, et enfin les trésors des villes de la Grèce, chapelles de marbre débordantes de sculptures et d'orfèvreries fabuleuses. La foule des pèle-

rins coulait comme un fleuve, et l'on voyait hors de l'enceinte mystique, sur les bords de l'Alphée, leurs tentes de toutes les couleurs.

Mais la gloire et l'orgueil d'Olympie n'étaient point dans ses temples ni dans ses cérémonies religieuses, quel qu'en fût l'éclat ; ils étaient dans ses jeux, ceux de la course, du pugilat, de la lutte, du saut, du jet de la lance. Et parmi tous les jeux, le plus illustre était la course des chars. Envoyer un char à Olympie, un seul, paraissait un luxe royal.

Alcibiade en envoya sept.

Bien avant l'aurore, la foule s'était massée à l'Hippodrome, étagée sur les talus. On avait groupé les spectateurs par nations : pour assister aux Jeux comme pour y prendre part, il fallait être Hellène et prouver ses origines. Les trompettes, sur une estrade, guettaient l'apparition du soleil : quand il jaillit enfin, ils le saluèrent d'un long appel dont les frissons se propagèrent sous le ciel et se mêlèrent à ceux de la rougeur matinale. Alors, les Hellanodices, laurés et vêtus de pourpre, entrèrent dans l'arène, qu'ils traversèrent pour gagner leur tribune. A leurs côtés prirent place les magistrats d'Élis, les hôtes publics et les députés des villes. La foule des citoyens couvrait de sa masse mouvante et bruissante les quatre côtés de l'hippodrome. Aucune femme mariée n'assistait à ces jeux célébrés en l'honneur de Zeus, le principe mâle : celle que l'on aurait surprise eût été précipitée du mont Typéon. Les vierges seules étaient admises. Cependant, par un privilège unique, la prêtresse de Déméter, quoique épouse et mère, pouvait contempler les jeux et les luttes de son siège élevé.

Les trompettes retentirent ; les têtes se tournèrent toutes à la fois vers la barrière, dont la partie centrale s'avançait comme la proue éperonnée d'un navire. A l'extrémité de l'éperon, sur un autel de briques, un aigle s'érigeait, les ailes ouvertes, à côté d'un dauphin. Au son des trompettes, un serviteur de l'hippodrome fit mouvoir une machine : le dauphin tomba, l'aigle s'éleva sur ses ailes de bronze ; en même temps, les chars sortirent de leurs remises et s'alignèrent. Un second appel donna le départ.

Les chars s'élancèrent ; une poudre glorieuse les couvrit

de son nuage où l'on distinguait seulement des taches vives : les tuniques flottantes des conducteurs. Sur les côtés de l'immense quadrilatère, la marée humaine palpitait éperdument. Les attelages approchaient d'un endroit terrible. Un autel rond et rougeâtre se dressait en bordure, habité, disait-on, par un génie inconnu, Taraxippos, l'Épouvantail-des-Chevaux : c'était, d'après quelques-uns, l'âme d'un héros antique, tué dans une course, qui était enfermée là, et elle se vengeait sur ses successeurs. En arrivant près de Taraxippos, les coursiers s'emportaient, ruaient, se jetaient les uns sur les autres, fracassaient les chars et les renversaient. Ce matin-là, dans la première course, deux conducteurs tombèrent. Les autres poursuivirent. L'épreuve se renouvela douze fois.

Iolas, cocher d'Alcibiade, fut vainqueur.

Les courses recommencèrent. Deux fois encore, la Victoire olympique choisit l'Alcméonide, le Bien-Aimé ; elle était femme. Un héraut, celui qui avait fait entendre au concours des crieurs la voix la plus forte et la plus claire, annonça ce triple triomphe, en proclamant après le nom d'Alcibiade les noms de son père et de sa patrie. Le fils de Clinias s'approcha des Hellanodices et reçut le rameau d'olivier.

Comme il revenait, un jeune homme plus empressé et plus agile devança tous ses amis et l'aborda le premier ; il était très beau, avec un visage entièrement imberbe et des membres délicats.

Alcibiade le regarda et tressaillit de surprise. Il avait reconnu Timandra sous ces habits d'éphèbe.

— Oui, c'est moi, — dit-elle en souriant. — Je suis venue avec des Corinthiens. Ils m'ont prise pour un compatriote.

— Malheureuse ! si tu es reconnue, c'est la mort.

— Évidemment, — reprit-elle, avec le même sourire, — on ne prendra pas volontiers Timandra pour une des vierges qui ont le droit d'assister aux Jeux. Bah ! cela m'est égal ! Je voulais te voir triompher, je t'ai vu. Mais avoue que tu ne t'attendais pas à la rencontre.

Elle se perdit dans la foule, il était temps. Des amis d'Alcibiade approchaient, dont elle était connue. Elle tourna encore une fois vers lui un visage heureux et malicieux. Et dans l'orgueil surhumain qui le possédait, l'Alcméonide sentit

avec une douceur particulière l'émotion que lui donnait cette folie de la belle courtisane amoureuse.

Maintenant, il appartenait à la cohue de ses enthousiastes et de ses adorateurs. Ce n'étaient pas seulement ses amis privés ni la députation d'Athènes ; toute la Grèce d'Europe et d'Asie, représentée par ses citoyens les plus illustres, s'empressait à l'aduler et à le servir. La théorie d'Éphèse, en mémoire des séjours qu'il faisait si volontiers dans la voluptueuse Ionie, avait voulu lui offrir ses tentes ; Chio nourrissait ses chevaux ; Cyzique lui fournit les victimes qu'il devait aux dieux propices ; Lesbos pourvoyait magnifiquement à sa table. L'Hellade entière était amoureuse de cet homme ; elle adorait sa beauté, son génie, sa force : au centre de la fête olympique qui resplendissait comme un brasier de gloire, il était vraiment un dieu. Ceux même qui ne partageaient point l'universelle idolâtrie, ses envieux, ses ennemis, se voyaient contraints de recourir à lui, dans le péril commun que suscitait à la Grèce la jalousie de Lacédémone, exclue de ces fêtes : on savait l'armée spartiate toute proche, aux portes de l'Altis, et l'on avait besoin, pour la contenir, de cette puissance divine que chacun sentait en lui, depuis le plus humble potier du Céramique jusqu'à Socrate, ce familier des dieux.

Égal désormais aux immortels, Alcibiade rentra dans Athènes traînant après soi l'âme des peuples éblouis. Il commanda aussitôt deux tableaux à Aglaophon, peintre qu'il affectionnait pour son habileté à saisir la ressemblance du modèle. L'un retraçait l'assemblée des Jeux Olympiques ; l'autre le représentait lui-même, sur les genoux de la déesse Némée, car il avait été vainqueur aussi aux Jeux Néméens ; et le peintre l'avait fait plus beau qu'elle. Les dévots s'en irritèrent, et communiquèrent leur indignation aux jaloux. Les uns et les autres estimèrent qu'il serait sans doute opportun de l'exiler ; plusieurs maris furent aussi de cette opinion. Vers cette époque, les démocrates songeaient de même à bannir Nicias de la ville.

On convoqua le peuple pour le consulter « sur la question de savoir s'il n'y avait pas lieu de prononcer un ostracisme ».

La proposition, comme il était de règle, ne désignait personne : chacun, sur le tesson ou la coquille, inscrivait le nom qu'il voulait.

Alcibiade savait à l'occasion se servir de ses ennemis et de ses rivaux. Il alla voir ce Nicias qu'il avait naguère combattu et tous deux intriguèrent près des hétairies, secrètes maîtresses des votes aristocratiques et populaires. L'ostracisme tomba sur Hyperbolos, le marchand de lampes, qui n'y comprit rien, et ce fut le dernier que l'on prononça dans Athènes, tant le résultat était ridicule.

Alors, il sembla vraiment que le fils de Clinias était désormais invincible. Les hommes sensés craignirent qu'il ne tardât guère à saisir la tyrannie, mais ils estimèrent qu'Athènes ne devait s'en prendre qu'à elle seule. « Quand on a nourri le lion dans la ville, dit plus tard Aristophane, il faut bien lui obéir. »

IX

LE RÊVE

— Cette fois, du moins, j'espère que tu vas m'emmener à la guerre?

Ainsi parlait Timandra, la tête renversée sur les genoux d'Alcibiade, qui était venu souper chez elle, après avoir donné toute cette journée à ses travaux et à ses ambitions. L'hétaïre habitait toujours la maison aux blanches couronnes entre les lentisques, et elle ne l'eût point changée pour le palais du Grand-Roi. Comment ne s'y fût-elle point attachée? C'est là que, pour la première fois, elle avait reçu Alcibiade après le banquet chez Callias. Mais la demeure s'était enrichie en même temps qu'elle, et l'on y voyait maintenant une profusion de vases, de sculptures et d'étoffes milésiennes. Timandra aussi s'était embellie ; elle n'était plus la petite courtisane enfantine de jadis, brusque comme une chèvre, mais une grande femme onduleuse drapée en statue et dont la chair gardait toujours l'âme subtile des aromates. Parmi tant de blondes, elle montrait orgueilleusement des cheveux

d'hyacinthe, dont le noir profond bleuissait, comme la surface d'une eau ténébreuse aux rayons de la lune. Et toute son allure était nonchalante et cruelle. Elle semblait bien une dompteuse d'hommes, mais, pour le moment, elle était esclave avec délices aux pieds d'Alcibiade.

Il la regarda, il plongea ses doigts dans les flots de la grande chevelure, il inclina lentement son visage vers le sien. Il cueillit le baiser dont la saveur si connue, après tant d'autres baisers de femmes, lui redevenait toujours nécessaire.

— Oui, — murmura-t-il contre sa bouche, — je t'emmènerai.

Elle ferma les yeux. Sa réponse parut sortir d'une nuit pleine de songes.

— Tu me prendras sur ton navire. Nous irons en Sicile ensemble. C'est un pays prodigieux : ceux qui en reviennent le disent tous. On leur a montré sur le mont Éryx le trésor d'Égeste, les statues qui sont dans les temples, les trépieds, les calices, les encensoirs et la vaisselle d'or. Ces richesses vont être à toi, après la victoire. Mène-moi là-bas, ô fils de Clinias : franchissons ensemble la mer violette. Au cœur de la Sicile, près d'Acragas, la plus belle ville des mortels, à ce qu'on assure, s'étend la campagne délicieuse d'Enna, où Pluton ravit Perséphoné tandis qu'elle y cueillait les fleurs du printemps ; c'est le jardin du monde. Nous vivrons là, après ton triomphe, dans un palais au bord du lac de Perguse, où l'on dit qu'il y a tant de cygnes mélodieux, et tu me donneras, pour me servir, les plus jolies captives siciliotes !

Puis elle se leva brusquement et ses yeux brillaient :

— Mais non ! ce que je veux d'abord voir avec toi c'est une bataille. Ou plutôt c'est toi dans cette bataille, écrasant l'ennemi. Oh ! ce sera plus beau encore que la divine matinée d'Olympie ! Dis, tu voudras bien me la donner, cette joie? Périclès ne l'a pas refusée jadis à Aspasie, tu le sais ; elle était sur sa galère, près de lui, devant Samos. Et moi, ô fils adoré de Clinias, je t'aime infiniment plus qu'Aspasie n'a jamais aimé Périclès.

Alcibiade consentait, d'un sourire. Il était indulgent pour cette exaltation de femme. Il faisait le même rêve que Timandra et Athènes tout entière rêvait comme eux.

La Sicile !

Le désir de l'île enchantée habitait tous les esprits, depuis Périclès. La Sicile était une autre Grèce, plus douce, plus riche, plus belle. Athènes, fille de la lointaine Ionie, comptait là-bas plusieurs sœurs, les cités ioniennes en lutte perpétuelle avec Syracuse où persistaient les souvenirs de Doride. En Sicile on avait des querelles de race à venger, de la gloire, de l'opulence à moissonner, un monde à conquérir, auprès duquel la fertile Eubée semblait pauvre et l'Attique misérable. Depuis qu'Athènes s'était fait une alliée de Corcyre, l'expédition semblait facile, avec une escale et un port de ravitaillement assurés. L'île, divisée de races, de religions et d'intérêts, ne ferait pas une résistance bien sérieuse ; d'ailleurs, est-ce que les plus beaux pays ne sont pas toujours ceux qui se défendent le plus mal? La conquête de la Sicile ne serait elle-même qu'un commencement : de là on irait en Italie, dont le midi était déjà presque tout grec. On atteindrait l'Égypte, on pousserait jusqu'aux sources du grand fleuve fabuleux. Pourquoi pas? Battos, un Hellène, n'avait-il pas passé en Libye, sur l'ordre d'Apollon, mettant en fuite les lions des sables, et fondé, à la place même de leurs tanières, Cyrène, la molle et délicieuse Cyrène où toutes les voluptés avaient leur temple, au milieu d'un désert que l'homme avait su rendre élyséen?

Ainsi, du stratège ambitieux et du poète plein de songes au plus humble et plus ignorant des citoyens, tous à la fois contemplaient le même mirage : la Sicile, l'Italie, l'Afrique inépuisable et insondable. Le petit marchand, après avoir fermé son échoppe, s'endormait en rêvant qu'il suivait l'armée et qu'il devenait roi dans une contrée inconnue où des princesses captives versaient avec un seau d'or une eau parfumée sur ses pieds poudreux.

Seul dans la ville, un homme se détournait de la vision qui fascinait les autres, c'était Nicias le pacifique et le temporisateur. Tous ses concitoyens lui semblaient pris de folie. S'attaquer à la puissance de Syracuse, une ville plus riche que Carthage et forte de l'alliance lacédémonienne ! C'était courir à la ruine et à la mort. Il allait dénonçant partout l'absurdité d'une telle entreprise, répétant à qui voulait l'entendre que les derniers soldats y laisseraient leurs os.

Cependant le peuple était convoqué pour une grande assemblée, qui devait décider de la guerre ou de la paix. Il s'y rendit en masse, car cette fois il n'y avait plus d'indifférents. On entendit les députés athéniens qui revenaient de Sicile et l'on passa au vote. Toutes les mains se levèrent en faveur de la guerre ; l'Ecclésia décréta l'envoi de soixante trirèmes et elle nomma trois stratèges : Alcibiade, fils de Clinias; Nicias, fils de Nicératos, et Lamachos, fils de Xénophanes. Puis l'Épistate des Prytanes convoqua de nouveau le peuple à une assemblée qui devait avoir lieu dans cinq jours, pour prendre, d'accord avec les stratèges, les mesures qui se rapportaient à la levée des troupes et à leur équipement.

Nicias monta le premier à la tribune et chacun fut soudain curieux d'entendre ce qu'allait dire cet homme si défavorable à la guerre, et qui se trouvait malgré lui chargé de la conduire. A la surprise de tous, il ne parla point sur les préparatifs de l'expédition, mais contre l'expédition elle-même, tout comme si la première assemblée n'eût pas réglé cette affaire ; il conjura les citoyens de réfléchir encore et de revenir sur leur vote pendant qu'il était temps. La parole de Nicias coulait, lente et circonspecte ; il ne montra quelque violence que lorsqu'il attaqua Alcibiade sans le nommer, mais de façon à le faire reconnaître aisément.

— Si quelqu'un, dans la joie du commandement dont vous l'avez investi, tout jeune encore, vous conseille de mettre à la voile, ne voyant que son intérêt, afin d'être admiré pour le luxe de ses chevaux et que son pouvoir profite à son faste, ne lui permettez pas de mettre la Ville en danger pour mieux déployer sa magnificence. Songez que de tels hommes nuisent à la chose publique, comme ils dissipent leur propre fortune ; que cette entreprise est grande, et telle qu'il ne convient pas à un jeune homme d'en délibérer et d'en précipiter l'exécution.

Le fils de Clinias recevait ces attaques en souriant. Quand Nicias eut achevé, il gravit à son tour la tribune. Celle-ci était une sorte d'esplanade taillée dans le roc, assez spacieuse pour que l'orateur pût aller et venir en parlant, et l'on sait si Cléon en abusait, au point de transformer son discours en une sorte de pyrrhique véhémente. Alcibiade, au contraire,

demeurait le plus souvent immobile, ce qui donnait une grâce et une majesté singulière à ses gestes rares, au moindre pas qu'il faisait, et l'on eût dit alors qu'une belle statue se mouvait aux sons d'une lyre. Tel il parut ce jour-là, sur la haute tribune, devant le peuple, dans la beauté de l'âge parfait qui succédait au charme de l'éphèbe. Le soleil du printemps l'éclairait, car on était au mois de munychion ; il faisait paraître toute en flamme la pourpre de son manteau que, par instants, son bras soulevait en se tendant vers la foule, comme pour attirer à soi son âme mobile et nombreuse. Et déjà, elle se sentait prise.

— Le commandement m'appartient plus qu'à d'autres, ô Athéniens, — disait-il. — Il me faut bien commencer par là, puisque Nicias vient de m'attaquer. Les actions qui me rendent fameux, glorieuses pour mes ancêtres et pour moi, sont en même temps utiles à la patrie. Car les Hellènes, qui croyaient auparavant notre ville abattue par la guerre, s'en sont fait une idée plus grande que sa puissance même en voyant ma splendeur aux Jeux Olympiques. J'ai lancé dans la carrière sept chars, ce qu'aucun particulier n'avait fait avant moi, et toute ma conduite fut digne de ma victoire. C'est ainsi qu'on obtient un honneur légitime et de telles actions font en même temps présumer la force. Quand je brille dans la ville, par mes largesses ou autrement, des Athéniens en peuvent concevoir de la jalousie ; les étrangers y voient la puissance d'Athènes, dans l'éclat d'un de ses citoyens.

Puis, quittant sa défense ou plutôt son apologie, il passa à la guerre et à son opportunité, il montra au peuple une Sicile divisée et facile à conquérir, il ne lui permit point d'hésiter à secourir ses alliés siciliotes qui l'appelaient. Il le fit souvenir de ses pères, qui avaient su se créer un empire, grâce à leur flotte, alors même qu'ils avaient tout ensemble à combattre et le Mède et le Lacédémonien.

— Croyez-moi, — disait-il, — faites crédit à ma jeunesse et à mon impétuosité que Nicias me reproche : ce sont elles qui m'ont valu l'amitié des villes du Péloponèse, gagnées par moi à notre cause. Jugez-moi sur les faits accomplis et prenez aussi confiance en vous-mêmes. Concevez l'avenir aussi glorieux que le passé. Athéniens, ne tardons plus. Montons sur nos vaisseaux.

Il se tut ; il sentait tous ces hommes frémir comme les arbres d'une forêt. L'Épistate ayant fait passer l'assemblée aux suffrages, la guerre fut votée avec enthousiasme. Lorsque Nicias, ensuite, tenta un dernier effort pour en détourner le peuple, exagérant ses demandes de troupes et d'approvisionnements on lui accorda sans examen tout ce qu'il voulut. Aux soixante trirèmes, on ajouta quarante vaisseaux légers. Les citoyens, devançant l'appel, se présentaient chez les taxiarques pour se faire inscrire. Tous ceux qui partaient s'équipaient avec joie : chacun voulait être mieux armé et plus brillant que le voisin. Les triérarques faisaient repeindre et orner leurs navires. Qui donc, riche ou pauvre, eût regardé à la dépense en ce moment? Pendant ce temps, les délégués parcouraient les pays alliés du Péloponèse et traitaient avec Corcyre pour obtenir des renforts.

Athènes avait le délire. Elle escomptait les richesses de Syracuse, de l'Italie, de Carthage : elle croyait les tenir déjà ; le moindre boutiquier, en grimpant sur son étal, se sentait pris de vertige, à voir le monde ouvert à l'infini devant ses convoitises, la Carie fabuleuse et l'Asie et les profondeurs de l'Afrique. Beaucoup, croyant déjà la chose accomplie, se comportaient en enrichis et dépensaient selon leur attente ; les marins, surtout, dont on avait doublé la paie, se répandaient, la nuit venue, dans toutes les tavernes du port.

Le tumulte remplissait la ville ; clameurs joyeuses de ceux qui touchent leur solde, chants des doreurs de proues et de statues, rumeurs du peuple sous le portique où l'on vend le blé, cris des porteurs d'outres, des corroyeurs, des marchands de tonneaux et de barils, appels des maraîchers qui proposent leurs olives, leurs aulx, leurs champignons, des vendeurs de poissons et de coquillages. Dans le port, les marteaux résonnaient sans relâche ; c'étaient les navires à radouber, les avirons à fabriquer, les cuirs à percer ; les céleustes, en hurlant, précipitaient les manœuvres. Pendant un mois, tout Athènes eut la fièvre et le travail lui-même ressemblait à une orgie.

X

LES MYSTÈRES

On venait de souper joyeusement chez Polytion, l'ami d'Alcibiade. Il n'y avait plus que quelques jours avant le départ de la flotte et l'approche d'un si grand événement surexcitait tout le monde, ceux qui partaient et ceux qui restaient. Chacun sentait le besoin de faire quelque folie, Alcibiade comme les autres malgré sa dignité et ses soucis de stratège.

Celle dont il s'était avisé ce soir n'était point médiocre, car le sacrilège rehaussait la fantaisie de son inspiration. Ce n'était rien de moins que la parodie des Grands Mystères d'Éleusis, et il montrait là une audace qui fait frémir.

Il y avait certes, dans Athènes, bien des rites et des superstitions étrangères qu'on pouvait traiter légèrement sans offense à la majesté des dieux de la patrie. Tels les mystères que les Baptes ou Baptisés célébraient en l'honneur de Cotytto, l'Aphrodite de Thrace, avec un mélange bizarre de purifications et d'orgies ; ceux de l'asiatique Cybèle, qui déchaînait aux carrefours la folie des courtisanes, ou de Sabazios le Phrygien, l'Efféminé, le joueur de flûte, que les vraies divinités de l'Hellade voyaient avec colère escalader l'Olympe, et leur ravir l'encens des fidèles. C'étaient là les erreurs moquables de la foule, qui aime la nouveauté en religion comme en toutes choses. De ces enfantillages, Alcibiade depuis longtemps était blasé ; il n'y trouvait plus le moindre agrément. Bon pour les poètes comiques de faire rire la canaille avec des farces si grossières !

Mais s'amuser entre amis, après boire, du plus ancien et du plus vénérable de tous les cultes, d'une chose sacrée dont les hommes hardis ou indifférents ne parlaient qu'avec respect, amour et terreur, cela prouvait une liberté d'esprit peu commune et une forme d'impiété assez élégante. Éleusis était dépositaire des secrets de la mort et de l'autre vie ; elle assurait ses initiés d'une éternité bienheureuse ; celui qui s'en allait de ce monde muni de ses révélations, armé de ses formules magiques qui liaient jusqu'à la volonté des dieux,

n'avait rien à craindre du fleuve Achéron, ni de Charon, le nocher, ni du chien Cerbère. Il accomplissait sans risques le voyage redoutable des âmes et parvenait sain et sauf aux Champs Élysées, à l'Ile des Bienheureux. Mais quiconque n'était point initié devait en mourant craindre le Tartare ; il n'avait point de part assurée à la félicité de ces justes qui cueillent au bord des rivières sacrées des fleurs d'or dont ils font des couronnes pour leur chevelure et des guirlandes pour leurs mains, sous la garde de Rhadamanthe, juge incorruptible des morts. Celui-là menait une existence inquiète, au bout de laquelle l'attendait une mort pleine d'angoisse. L'initié, au contraire, courait, comme à une fête, à la mort pour la patrie. Et c'est pourquoi le peuple athénien se portait en foule au pèlerinage des Éleusinies et se pressait aux portes du temple, pour demander à l'Hiérophante, au gardien et au pontife suprême du sanctuaire, ce don surnaturel qui libérait l'homme de toute crainte à jamais.

Voilà pourtant la chose dont Alcibiade et ses amis allaient s'offrir la dérision. Qu'aurait pensé de son neveu, en cette occasion, le sage Périclès? Certes, il n'était guère superstitieux, et, par exemple, il riait des présages. Lorsqu'il fut au point de faire voile pour le Péloponèse, une éclipse cacha le soleil ; le pilote prit peur et il refusait de partir. Périclès lui mit un pan de son manteau devant le visage et lui dit : « Quelle différence y a-t-il entre mon manteau et ce qui cause cette éclipse, sinon que ceci est plus grand que cela? » Mais Périclès respectait les mystères d'Éleusis, à cause de la foi que le peuple leur portait et qui était, à la guerre, un des principes de sa force ; il fit même ce qu'il put pour accroître encore cette vénération. Tant qu'il vécut, il entoura de sa bienveillance les prêtres d'Éleusis, étendit leurs privilèges et multiplia les témoignages de sa piété envers le sanctuaire.

Cependant la parodie commençait. D'abord, on avait éteint les lampes, car il n'est point de vrais mystères sans obscurité. Théodoros, dont la voix eût fait envie au Stentor d'Homère, cria par trois fois, de toutes ses forces : « Silence ! silence ! silence ! » comme le héraut quand les Mystes, admis aux épreuves solennelles, pénètrent dans le temple des initiations. On entendait quelques femmes rire nerveusement, amusées

et apeurées en même temps ; elles savaient que les plaisanteries d'Alcibiade allaient parfois un peu loin et tout ce noir ne les rassurait guère.

Heureusement survint alors le Dadouque, portant la double torche de Déméter, qui dissipa en partie les ténèbres ; c'était Polytion lui-même, le maître du logis, et il tenait son personnage avec la gravité nécessaire, vêtu d'une tunique talaire qui descendait jusque sur le pavé avec une sorte de grâce majestueuse. Alors Théodoros hurla : « Levez-vous, venez ! Suivez-moi ! » Les convives obéirent. Quand tous furent debout prêts à se mettre en marche, Alcibiade, qui était sorti depuis quelques instants, rentra dans la chambre, vêtu en hiérophante.

Comme Polytion le dadouque, il portait une robe traînante, mais elle était de pourpre, avec des broderies. Un bandeau royal relevait ses cheveux que ceignait la couronne de myrte. A sa jeunesse près, il était un hiérophante admirable, et d'ailleurs, au milieu de cette nuit, à la clarté sanglante des torches, sa beauté, qui paraissait terrible comme celle d'Apollon le cruel Sagittaire, n'était pas moins capable d'intimider que n'eût fait la majesté de l'âge. Les femmes, devenues devant lui comme autant de Sémélés devant Zeus foudroyant, ressentirent la plus délicieuse terreur.

Cependant, la bande s'était mise en marche à travers les couloirs et les appartements obscurs ; il s'agissait d'imiter la promenade souterraine des Mystes et des Époptes dans la crypte du temple plein d'épouvantements. De temps en temps, une lumière brusque, projetée par quelque esclave invisible, un aboi soudain de molosse, un bruit de chaînes, l'apparition d'une figure masquée, pareille à quelque Mormô grimaçante, effrayait les femmes. Mais aussitôt la voix mâle et douce de l'hiérophante prononçait les conjurations rituelles, mêlées de facéties, et les cris s'achevaient en rires stridents.

Lorsqu'on fut arrivé au seuil d'une cave qui représentait la grotte des initiations, le héraut fit faire halte. Là, deux acteurs, dont l'un était affublé en femme, parodièrent le drame sacré que l'on joue devant les Mystes, et qui représente l'enlèvement de la jeune Coré par Pluton dans les campagnes de Sicile ; au moment où la déesse s'écrie d'épouvante dans

les bras du ravisseur et appelle sa mère au secours, Alcibiade frappa de toute sa force sur un vase d'airain comme fait le grand-prêtre. La cave fit écho, lugubrement.

— Et maintenant, — dit-il, — heureux initiés, vous allez voir ce que nul œil profane ne contempla jamais : les Hiéra, images ressemblantes des Divinités d'Éleusis avec leurs véritables attributs.

Il écarta brusquement un rideau de pourpre qui cachait l'entrée de la chambre suivante où de grandes lumières éclataient. On aperçut alors, le long de la muraille, des figures monstrueuses et d'une grotesque lubricité, telles que pourrait les rêver et les faire un artiste frappé soudain par un délire impur. Les éclats de rire des courtisanes retentirent de nouveau sous les voûtes, et si fort qu'ils semblèrent aller au fond du ciel réveiller la foudre endormie des Divinités que l'on outrageait.

Cependant la fièvre universelle continuait dans Athènes, lorsqu'on vit paraître coup sur coup de fâcheux présages. A la palestre, un homme en sautant tomba et se mutila. Un corbeau vint s'abattre sur l'autel des Douze Dieux, à Delphes, et donna furieusement du bec contre la statue de Pallas, une statue d'or, tenant une palme de bronze et qui avait été érigée en reconnaissance de la victoire remportée jadis sur les Mèdes. L'oracle consulté ordonna de faire venir de Clazomène la prêtresse Hésychie, et comme Hésychie signifie la paix, on crut voir là l'indication de renoncer à la guerre. L'astronome Méton, le réformateur du calendrier, devenu fou subitement, ou terrifié par des avertissements d'en haut, mit le feu à sa maison et se jeta dans son puits. Pourtant Socrate assurait que son démon familier lui avait parlé de l'expédition favorablement. On ne savait plus que penser.

Mais il y eut quelque chose de particulièrement épouvantable. Tous les hermès de la ville, et il y en avait trois cents, furent mutilés en une nuit, excepté le plus beau, qui se trouvait près de la maison d'Andocide. C'était un affreux sacrilège et en même temps un attentat contre la chose publique, car les dieux d'Athènes faisaient en quelque sorte partie de son gouvernement, et Athéné Polias présidait le Conseil des

Prytanes. S'attaquer à eux, c'était frapper la Ville à la tête. Le peuple vit là un complot contre la démocratie.

Comme on était dans ces émotions et ces perplexités, un certain Androclès s'avança au milieu des sénateurs qui délibéraient. Il accusa formellement Alcibiade d'avoir parodié les mystères d'Éleusis dans la maison de Polytion, ce qui était vrai, et d'avoir mutilé les hermès, ce qui était faux. Il produisit ses témoins : des citoyens, des métèques, des esclaves.

Les sénateurs se regardèrent avec épouvante. Quelle conduite tenir? Fallait-il couvrir le sacrilège de leur silence complice, au risque d'irriter les dieux? Fallait-il troubler le peuple par un tel scandale au moment de déchaîner la guerre?

Or, on était dans les jours lugubres des Adonisies... Les femmes, en habits de deuil et long voilées, parcouraient les rues ; elles avaient les cheveux épars et elles déchiraient avec leurs ongles leurs belles joues, en poussant des clameurs :

— Hélas, hélas! Adonis! Il est mort le bel Adonis! Hélas, hélas ! Adonis !

Si bien que le peuple, au milieu de son impatience, concevait de sinistres pressentiments, à ne voir autour de soi que des images douloureuses ou funestes. La fumée du sacrilège avait noirci le ciel, et dans l'air qui retentissait encore des gémissements de femmes, on sentait éparse la colère des dieux. Beaucoup commençaient à augurer fâcheusement de l'entreprise ; des hommes sages eussent souhaité qu'Athènes trouvât moyen de s'en retirer sans honte.

Mais la masse du peuple tournait ses regards et ses rêves vers la mer violette, et son âme demeurait aimantée par les lointains mirages de Sicile.

XI

L'ACCUSATION

On allait partir ; les vaisseaux se balançaient dans le port, la trirème de Lamachos était amarrée au rivage. Le peuple tenait une dernière assemblée à la Pnyx et achevait de donner ses instructions à ses généraux. Elles étaient simples : secourir

Égeste, abattre Sélinonte, prendre Syracuse et vendre ses habitants comme esclaves. Tout à coup, un homme se leva, qu'on appelait Pythonicos :

— O Athéniens, — dit-il, — que faites-vous? Vous envoyez cette expédition au loin à grands risques et à grands frais, et vous ne vous doutez pas de ce qui va vous arriver. Un des stratèges est un impie et un criminel ; il a commis un sacrilège qui attirera la fureur des dieux sur la patrie. C'est Alcibiade que je veux dire.

A ces mots, il se fit un grand mouvement dans la foule. Beaucoup se récrièrent, ceux que le fils de Clinias avait séduits ou achetés. D'autres, surpris, se turent. Ses ennemis, qui s'étaient concertés sans doute, encouragèrent à haute voix le dénonciateur.

— Parle, parle, Pythonicos ! Explique-toi.

Pythonicos poursuivit d'une voix ferme :

— J'accuse Alcibiade d'avoir parodié les mystères d'Éleusis dans la maison de Polytion.

— Tu mens ! — s'écria celui qu'il désignait.

Le lion avait bien rugi. Mais l'autre haussa les épaules.

— J'ai des témoins, — dit-il, — je les produirai. Et même un seul suffira, ce jeune esclave. Il s'appelle Andromachos, et son maître Polémarque. Il assistait au sacrilège, il vous dira ce qui s'est passé, il vous répétera les paroles que le profanateur a prononcées. Or il n'a jamais été initié, il ne peut donc connaître les formules et les rites que par ce qu'il a vu et entendu cette nuit-là. Il va vous les dire.

Il se tourna vers le président de l'assemblée :

— Épistate, — continua-t-il, — fais sortir les non initiés de cette enceinte, afin que nous ne tombions pas à notre tour dans l'impiété, en communiquant ces hauts secrets à des oreilles profanes...

L'Épistate consentit et, s'adressant à l'assemblée, répéta d'une voix forte les paroles de Pythonicos :

— Que les non initiés sortent de cette enceinte, afin que nous puissions connaître la vérité sans perdre le respect des choses sacrées.

Telle était la religion d'Athènes pour tout ce qui touchait aux mystères : pas un ne resta qui n'eût droit de rester.

Alors Andromachos parla, Alcibiade écouta et demeura calme. Ses amis qui étaient là et qui tremblaient pour lui l'admirèrent; les uns savaient que l'accusation était vraie et les autres s'en doutaient, connaissant l'audace de son caractère et cette humeur qui se jouait de toutes choses aussi bien divines qu'humaines. Cependant Andromachos l'accusait toujours, son rapport était d'une précision terrible et il nommait les assistants : Niciadès, Mélétos, Archébiade, Archippe, Diogène, Polystrate et les autres.

Quand il eut fini, Alcibiade se leva.

Si d'abord il avait été surpris par ce coup en plein triomphe, certes il n'en paraissait plus rien à sa voix ni à son visage. Il ne repoussa pas l'accusation avec dédain, — c'eût été une faute devant des juges irritables, — mais avec une assurance pleine de modestie.

— Que l'on me fasse mon procès, — dit-il, — et il m'appartiendra de me défendre. Mais d'abord qu'on me relève de mon commandement et qu'Athènes se cherche un autre stratège. Il serait trop cruel de me forcer à partir sans me permettre de me justifier ; cela serait aussi imprudent. Les troupes obéiraient-elles à un homme flétri par le soupçon public? Moi-même aurais-je la force et le sang-forid pour les conduire, tant que je me sentirais suspect à ma patrie? Dans notre intérêt à tous, tenez-moi quitte de cette mission et jugez-moi sans délai.

La multitude qui l'aimait l'appuya de ses murmures favorables, prête à l'innocenter. Mais ses ennemis se consultèrent.

— C'est une ruse. Il est sûr du peuple, il se sait absous d'avance.

— Il compte aussi sur l'armée. Elle ne partira pas sans lui ; elle se mutinerait plutôt.

— Les Argiens et les Mantinéens ne marchent avec nous qu'à cause d'Alcibiade ; ils l'ont assez dit. S'il nous manque, leur défection est certaine.

— Non, non, il faut qu'il parte.

— Nous reprendrons l'affaire quand il ne sera plus là.

— Oui, il ne pourra plus alors nous embarrasser avec ses intrigues.

Et ils poussèrent un des leurs vers la tribune. C'était Phé-

récyde, ancien ami politique de celui qu'on accusait et maintenant son ennemi privé, pour un motif que chacun connaissait dans Athènes, et qui lui était commun avec un fort grand nombre d'autres. Alcibiade avait séduit sa femme.

Phérécyde était adroit et fourbe. Il se garda bien de parler avec aigreur contre lui ; il prit au contraire un ton bienveillant.

— Athéniens, — dit-il, — je suis entièrement de l'avis d'Alcibiade sur un point : c'est que nous devons avant tout considérer l'intérêt public. Mais, contrairement à lui, je pense que pour cet intérêt son prompt départ est nécessaire. Il est toujours fâcheux de différer une entreprise que l'on peut accomplir à l'instant ; il est dangereux de changer un chef qui a l'affection et la confiance du soldat. Si comme je le crois encore Alcibiade est innocent, il le prouvera un peu plus tard, à son retour. D'ici là, qu'il ne refuse point de servir la patrie et qu'il s'en rapporte à sa justice.

Le peuple athénien, une fois de plus, montra cette mobilité que Parrhasios avait essayé de peindre dans son tableau allégorique. A peine Phérécyde avait-il fini que ceux qui approuvaient la demande d'Alcibiade tout à l'heure s'écrièrent à la fois :

— Phérécyde a raison. Il faut garder Alcibiade !

— Il a bien parlé. Et pourtant il est son ennemi !

— Pas de guerre sans le fils de Clinias !

— Il est toujours heureux, toujours habile, toujours le plus fort ! C'est lui qu'il nous faut ! On le jugera après !

— Alcibiade stratège ! Alcibiade !

Celui qu'ils acclamaient haussait les épaules. Il voyait ses partisans les plus acharnés, ses amis les plus fanatiques, abusés par la ruse de Phérécyde, le pousser vers sa ruine. Car il prévoyait bien ce qui arriverait, et que ses ennemis reprendraient leurs menées après son départ.

Il voulut faire un effort pour détromper ceux qui l'aimaient si aveuglément et si mal.

— Écoutez-moi, ô hommes athéniens...

Mais les mêmes clameurs couvrirent sa voix :

— Alcibiade stratège ! Alcibiade ! Alcibiade !

Les stratèges descendirent au Pirée par un matin brillant de thargélion ; la foule suivait l'armée. Le départ enfiévrait tout le monde, et personne ne pensait plus guère à ces histoires de sacrilèges. Les citoyens accompagnèrent les soldats jusqu'au port, ne voulant se séparer de leurs amis et de leurs proches qu'au dernier moment. Les métèques eux-mêmes et les étrangers, qui ne connaissaient aucun des partants, se mêlaient au cortège, avides d'un spectacle qui ne pouvait manquer d'être magnifique, quand cette multitude guerrière s'embarquerait. Les flots de peuple couvrirent les quais en bruissant. Les trirèmes, pavoisées de la poupe à la proue, débordaient de fleurs ; on aurait dit des buissons flottants de lys et de roses ardentes, d'où jaillissaient en flammes aiguës les trophées de glaives et de lances. Il y eut un instant d'émotion puissante lorsque, l'embarquement terminé, on vit se masser en rangs sur le pont des navires toute cette belliqueuse jeunesse d'Athènes.

Les trompettes de bronze déchirèrent à la fois le silence qui s'était fait et qui se refit ensuite tout aussitôt. C'était l'instant des libations et des prières ; les hérauts invoquaient les dieux, le peuple frissonnant sentait au-dessus de sa tête passer dans la lumière les ailes étendues des Victoires. Navarque, triérarques, officiers, tous imitèrent le geste de Jason quand le navire Argo partit d'Iolcos pour la conquête de la Toison d'Or. Debout à la proue, ils levèrent vers le ciel leurs cratères remplis de vin pur à la gloire de Zeus, de Poseidon et de tous les Olympiens qui étaient les témoins de l'entreprise. La multitude, sur la rive, s'unit aux prières, aux hymnes, aux acclamations. Un seul cœur immense battait sur la terre et sur les flots puissamment. Une seule même clameur roula formidable des quais aux navires et des navires aux quais, rebondissant en échos aux angles du rivage : « La Sicile ! la Sicile ! »

Tous, ceux qui s'en allaient et ceux qui demeuraient, ils croyaient déjà la tenir, l'île merveilleuse. Elle venait à eux de l'horizon enflammé : toute la Sicile entrait dans le port avec ses richesses. Ce n'était plus au départ qu'ils pensaient assister, mais au retour triomphal, à la réapparition des voiles gonflées de gloire, ramenant une cargaison d'or et un peuple d'esclaves.

Et derrière ce mirage se levaient d'autres mirages : l'Italie pillée ; l'Asie laissant couler sa richesse, comme une outre qu'on crève ; Carthage les mains vides enfin et la chaîne au cou. Le trésor de deux mondes, l'hellène et le barbare, venait, par tant de veines ouvertes, grossir le trésor de la Ville. C'est ainsi qu'Athènes délirait.

Les derniers accords du péan vibraient encore dans l'air ; la flotte leva l'ancre. Les vaisseaux sortirent majestueusement, un à un, enflant leurs voiles aux frissons du vent et du soleil. Les rameurs se courbaient sur leurs rames aux commandements cadencés des céleustes. Les trirèmes passaient lentement à la file entre les deux môles ; on eut du temps pour échanger, de la mer à la rive, les derniers adieux. Les acclamations et les chants retentirent longtemps encore.

Puis le dernier vaisseau franchit la passe. Le peuple se trouva seul. Il lui parut brusquement qu'une force immense venait de lui être retirée. Sa folie et son orgueil tombèrent du même coup comme la voile dégonflée retombe le long du mât, quand il se fait un calme soudain.

Du rivage éloigné les chants et les cris n'arrivaient plus à la flotte qui voguait maintenant dans les eaux glorieuses de Salamine. Alcibiade, debout à l'avant de sa trirème, regardait fondre dans la lumière les môles du Pirée où la foule restait encore, ne pouvant se décider à quitter l'endroit où elle venait de dire adieu aux siens. L'enthousiasme dont elle s'était éblouie tout à l'heure s'éteignait peu à peu dans la mélancolie, comme le jour dans la cendre du crépuscule.

Alcibiade songeait à cette Athènes douteuse et mobile qu'il laissait derrière soi. Comment la retrouverait-il quand il y rentrerait? Quelles œuvres ses ennemis accompliraient-ils contre lui tandis que son absence les déchaînerait? Les avertissements de Périclès lui revenaient en mémoire dans l'instant où il aurait pu s'abandonner à l'orgueil de son autorité nouvelle. Reviendrait-il en vainqueur chargé de couronnes? Ou bien la Ville, de sa main inexorable, lui tendrait-elle la coupe pleine de ciguë?

Ainsi le fils de Clinias, sur la mer au sourire innombrable et décevant, allait vers le destin, splendide ou funeste. Il sentit

deux bras familiers enlacer ses genoux : sur une couverture Timandra était couchée à demi, et elle le regardait avec amour, ivre du beau voyage qu'ils allaient faire.

XII

LE VAISSEAU DE SALAMINE

Les navires avaient fui sur la mer profonde, emportant avec eux l'âme de la Ville. Ils commençaient la guerre par des jeux, et jusqu'à l'île d'Égine, ils firent force de rames, comme s'ils eussent disputé le prix de la course. Puis ils voguèrent ensemble vers Corcyre, où la flotte alliée les attendait ; là les deux puissances navales se joignirent et les chefs passèrent une revue.

Les vaisseaux couvraient la mer. Il y avait cent trente-quatre trirèmes, venues d'Athènes, de Chios et des autres villes alliées, plus deux pentécostores de Rhodes. Les hoplites étaient au delà de cinq mille, en comptant les Athéniens, les Argiens et les Mercenaires de Mantinée. Sept cents Rhodiens servaient comme frondeurs, et l'on avait armé à la légère cent vingt bannis de Mégare. Le corps des archers était d'environ cinq cents, grecs et crétois. Jamais un armement si considérable n'avait traversé la mer.

Toute cette force se portait maintenant vers la Sicile. Elle amenait avec soi son escorte nécessaire, les bâtiments de charge qui transportaient le blé, les vivres, les instruments utiles aux travaux de fortification, et l'équipe nombreuse des boulangers, des maçons, des charpentiers. Plusieurs autres navires suivaient volontairement pour faire le négoce.

L'armée flottante côtoyait l'Italie : les villes riveraines lui firent un accueil plein de réserve, et ne voulurent point la recevoir dans leurs marchés, lui permettant, tout juste, de s'arrêter pour prendre de l'eau. A Rhégion, on lui accorda de camper hors des murs. Les soldats dressèrent leurs tentes sur le terrain sacré d'Artémis, et les chefs tinrent conseil.

Dans cette première délibération parut avec netteté l'esprit si différent de chacun d'eux. Nicias fit parler la prudence, ou plutôt la timidité. Il conseilla à ses collègues de se borner à secourir les alliés d'Égeste, selon la parole donnée, et à leur laisser quelques troupes pour contenir leurs ennemis, les Sélinontins, puis de s'en retourner tranquillement, après avoir ébloui la Sicile par une sorte de parade nautique et par un formidable appareil militaire. Ainsi donc Athènes n'aurait tiré l'épée que pour en donner ce coup dans l'eau ionienne? Lamachos s'emporta violemment contre un projet si ridicule. C'était un soldat impétueux et borné; il se jeta de l'un à l'autre extrême, et proposa de surprendre Syracuse avant qu'elle eût le temps de se fortifier. On débarquerait à Mégare-Hyblée, toute proche, et de là on se précipiterait sur la ville.

Alcibiade ouvrit une troisième proposition :

— Si nous adoptons, — dit-il, — le parti de Nicias, la Grèce comprendra difficilement que nous nous soyons dérangés et que nous ayons déployé tant de forces pour aboutir à une chose si médiocre. Hercule ne lève point sa massue contre les mouches ! D'autre part, le projet de Lamachos me paraît hasardeux. Nous allons être seuls contre Syracuse, pour cette attaque, dans un lieu désert, sans vivres, sans abris pour nos navires, sans cavalerie, sans ligne de retraite. Plutôt, entrons en rapport avec toutes les cités qui sont sur le littoral de Sicile : tâchons à les détacher de Syracuse et menons l'attaque de concert avec elles. Messine, entre autres, est un point de ralliement tout trouvé, car elle commande le passage.

Les trois généraux votèrent, et grâce à l'appui de Lamachos, qui savait honnêtement reconnaître la supériorité d'autrui, l'avis d'Alcibiade l'emporta.

Peut-être, si le fils de Clinias eût été maître de pousser jusqu'au bout l'exécution de sa pensée, les destins du monde eussent changé. Athènes et ses alliées auraient conquis la Sicile, la puissance rivale de Sparte eût été vaincue, et par suite la Grèce, n'étant plus divisée, aurait pris une force nouvelle. Elle n'aurait pas offert à ses voisins d'Italie une proie désarmée, et le génie d'Athènes, au lieu de celui de Rome, eût assumé pour des siècles l'empire de a Méditerranée.

Mais un autre génie veillait, celui qui, dans les démocraties,

a soin d'entretenir un éternel foyer d'intrigues, et tandis que le dessein d'Alcibiade préparait dans l'avenir cette grandeur d'Athènes, il commençait déjà d'en détruire l'effet.

Le stratège, montant sur une trirème, était allé porter ses propositions d'alliance à Messine, où il fut accueilli. A Naxos il avait fait de même, noué dans Catane un complot, et chassé de la ville, par un coup de main, les partisans de Syracuse. Il avait menacé Syracuse elle-même, et s'était rendu maître d'un de ses forts les plus avancés. Renouvelant un stratagème dont Cléon s'était servi avec succès à Sphactérie, il avait fait mettre le feu aux fougères sèches qui se trouvaient entre les deux lignes des combattants : la fumée, poussée par le vent vers les Syracusains, les avait aveuglés ; ils s'étaient enfuis et on les avait massacrés en nombre.

Et maintenant, Alcibiade était à Camarine avec une partie de la flotte. Il attendait le jour fixé où les portes de Messine devaient être livrées par trahison à l'armée athénienne. Son plan allait réussir. Ce fut alors que la folie du Peuple l'arrêta.

Depuis le départ de la flotte, une terreur superstitieuse pesait sur Athènes, l'enthousiasme tombé. L'épouvante causée par les sacrilèges et les présages avait ressaisi la population. A la faveur de cet état troublé, les machinations de toute sorte recommencèrent, pour ruiner, dans l'esprit des citoyens, l'absent que l'on chargeait, à bon compte, de responsabilités et de crimes, et avec lui, tous ceux qui passaient pour ses amis.

Elles débutèrent par la déposition du métèque Teucros. Il dénonça douze hommes, dont lui-même, comme profanateurs des Mystères et mutilateurs des hermès : celui qui aidait ainsi la justice, en s'accusant avec les autres, n'avait rien à craindre si son témoignage était reconnu véridique. Il lui revenait même, en récompense, une part des biens confisqués sur les coupables. Mais s'il avait menti, il encourait la mort.

Ensuite, ce fut une femme, Agariste, personne considérable, car elle était une Alcméonide et la cousine d'Alcibiade. Il l'avait méprisée. Elle l'incrimina d'avoir parodié les Mystères dans la maison de Charmide, avec Axiochos et Adimantos. Le crédit qu'avait obtenu la première accusation portée

contre lui encourageait toutes les autres ; on ne risquait plus rien à le calomnier.

Enfin Dioclide fit une déposition abondante et ornée comme un récit tragique.

Il était sorti de sa maison bien avant l'aurore, en pleine nuit. Il s'était mis en route à cette heure insolite pour aller à Laurion, où il devait toucher le salaire d'un de ses esclaves employé aux mines. Près du théâtre de Dionysos, il aperçut trois cents hommes qui s'y rendaient, venant de l'Odéon ; intrigué, il se cacha pour les observer derrière une colonne. Ils se divisèrent en groupes de quinze à vingt individus qui conversèrent quelque temps entre eux, puis, rompant l'assemblée, ils se dispersèrent et chacun s'en alla de son côté. Dioclide, sortant de sa cachette, reprit sa marche jusqu'à Laurion. Il y fit ce qu'il avait à faire. Le lendemain, en rentrant en ville, il apprenait la mutilation de tous les hermès.

Alors, il comprit l'aventure de la nuit précédente : il avait, sans le savoir, assisté aux préparatifs du complot. Il songea aussitôt au parti qu'il pouvait tirer de la chose, par ce temps de dénonciation. Et, au hasard, il dénonça.

Les inculpés perdaient la tête ; dans l'espoir de se sauver, ils accusaient toute la ville. Charmide demanda que l'on mît ses propres esclaves à la torture, pour leur arracher ce qu'ils savaient. Maintenant, les prisons étaient pleines.

Puis, d'un seul coup, l'accusation formidable, bâtie de mensonges, s'écroula. Pendant l'instruction, un juge s'avisa de demander à Dioclide comment il avait pu, en pleine nuit, reconnaître les profanateurs.

— A la clarté de la lune, — répondit-il.

Or, c'était justement la nuit de nouvelle lune ; il n'y avait eu d'autre clarté que celle des étoiles. Dioclide avait menti. Il pleura, protesta, que tout ce qu'il en avait fait était par peur d'Alcibiade et de ses partisans qui voulaient faire tomber l'accusation sur lui. Mais on ne l'écouta pas et il fut mis à mort.

Son exemple n'arrêta point les délateurs. Chaque jour on attendait une accusation nouvelle ; chacun se demandait si son tour n'allait pas bientôt venir, et vivait dans la terreur d'entendre le héraut prononcer son nom. Les habitants s'exi-

laient en foule. On craignait à la fois les juges injustes et les dieux irrités.

Car, si des innocents étaient inculpés et si plusieurs avaient péri déjà, il n'était que trop vrai qu'il y avait eu des sacrilèges. On se mit à trembler pour le salut public : sous les vengeances divines suspendues, on délira de peur. Ces noms de coupables toujours nouveaux, qu'on lui jetait, affolaient la populace. Un orage de terreur emporta l'âme athénienne au delà de la raison et de l'humanité ; la loi qui avait supprimé la torture pour les citoyens fut abrogée. Pourtant, quand on leur eut rendu cette arme hideuse, les magistrats n'osèrent pas s'en servir.

On pensait bien que la colère céleste emploierait contre Athènes ses ennemis éternels : les Doriens. On les attendait d'un moment à l'autre.

Justement, une armée béotienne avait été vue près des frontières. Un corps spartiate s'avançait jusqu'à l'isthme, tout prêt pour l'invasion. Le peuple resta trois jours et trois nuits sous les armes. On disait que les conjurés mystérieux devaient ouvrir les portes aux Lacédémoniens ; on croyait voir à chaque instant l'irruption des tuniques rouges. En même temps, des ambassadeurs, venus tout exprès d'Argos, dénonçaient un complot oligarchique formé dans leur ville ; ils y reconnaissaient la main d'Alcibiade. L'affaire était liée aux crimes des profanateurs d'Éleusis et des hermocopides, aux intrigues des partisans de Sparte.

Il s'agissait maintenant d'une immense conspiration contre la démocratie. Elle s'étendait au dehors d'Athènes, sur toute la Grèce, et elle prenait une formidable ampleur.

On arrêta quarante nouveaux suspects.

Les sénateurs passaient les nuits sur l'Acropole ; chaque jour, ils délibéraient avec les stratèges. Les cinquante prytanes siégeaient en permanence au Tholos. Dans Athènes et au Pirée, la trompette appelait les citoyens aux armes. Les hoplites, équipés à la hâte, bivouaquaient à l'Agora, au Théséion, au marché d'Hippodamos, près des Longs-Murs ; il y en avait jusqu'au port. La cavalerie campait dans l'enceinte sacrée des Dioscures. Aux portes, les sentinelles tendaient l'oreille. Ici, n'était-ce point la tache pourpre des

tuniques spartiates qu'on apercevait sur le chemin d'Éleusis? Et là, n'entendait-on point le galop des chevaux de Thèbes sur la route de Décélie?

Athéné Polias, la vierge au bouclier tutélaire, à la lance d'or, qui semblait faite d'un long rayon de soleil, avait-elle quitté l'Acropole lumineuse? Sur cette blanche Athènes, qui souriait naguère couronnée de violettes comme une prêtresse de la Joie, deux divinités étendaient leurs ailes noires, le Soupçon et la Peur.

Alors le peuple suivit l'instinct qui lui est habituel : il lui fallait un homme à sacrifier, coupable officiel des crimes publics qui avaient ému la colère des Olympiens et, en même temps, victime propitiatoire. L'éclat de sa condition désignait assez Alcibiade ; son absence favorisait ses ennemis. On le choisit donc.

Le mensonge avéré de Dioclide avait ruiné le premier chef d'accusation élevé contre le fils de Çlinias : la mutilation des hermès. Mais le second subsistait, bien plus grave. Pour lui donner plus de force, un homme, considérable entre tous, se chargea de le reprendre : c'était le fils de Cimon, du grand citoyen que la jalousie de Périclès, déguisée en un civisme ombrageux, avait fait bannir autrefois d'Athènes. Le fils de l'ancien proscrit vengeait les torts de l'oncle sur le neveu.

Un acte fut porté devant le Sénat, par lequel Thessalos, de la tribu Laciade, accusait Alcibiade d'avoir parodié les Mystères d'Éleusis dans la maison de Polytion, celui-ci étant le Dadouque, Théodoros le Héraut et Alcibiade lui-même l'Hiérophante. C'était la quatrième dénonciation contre lui.

Les oligarques haïssaient le Stratège, qui avait déjoué les intrigues de Nicias en faveur de la paix ; les démagogues jalousaient sa puissance et détestaient son faste. L'entente fut prompte à se faire contre lui ; à la faveur des craintes superstitieuses qui l'aveuglaient, on entraîna le peuple. Il décréta la révocation d'Alcibiade, son rappel et sa mise en accusation devant le tribunal populaire de l'Héliée. Les sénateurs mandèrent le commandant du vaisseau de Salamine, l'un des deux navires de l'État, l'autre étant la galère Paralienne ; on ne les employait que dans des missions publiques et solennelles.

Le triérarque eut l'ordre d'annoncer au Stratège les volontés d'Athènes. Le peuple alors n'apercevait point ce que signifiait son vote. Or c'était la perte de la Sicile et la préparation lointaine de la chute du monde. La démocratie est également prompte à se sauver elle-même et à se détruire.

Alcibiade était encore à Camarine quand le navire fatal aborda devant Catane. En rentrant, il reconnut de loin la trirème salaminienne, et comprit aussitôt qu'elle était venue pour lui. Il devina quelqu'un de ces retours cruels auxquels la faveur populaire est sujette. L'exemple et les avertissements de Périclès lui avaient enseigné à prévoir de telles disgrâces.

Il supporta, sans en être ébranlé, le choc de celle-ci, car il s'attendait à pire depuis son départ.

Son attente se vérifia. La galère de Salamine vint accoster la sienne et le commandant Hagnon monta à son bord. C'était un vieil Athénien aux traits austères, au regard loyal et ingénu, celui d'un bon chef subalterne qui, même lorsqu'il commande, fait acte d'obéissance envers le devoir et les supérieurs. On l'avait choisi pour son honnêteté et sa bravoure ; il n'avait sous ses ordres que des hommes éprouvés comme lui. Tous les marins de la Salaminienne et ceux de la Paralienne, second navire d'État, étaient citoyens libres, qui servaient volontairement : la république n'avait point de meilleurs défenseurs.

Cet officier intègre s'approcha d'Alcibiade.

— Stratège, — lui dit-il, — le peuple m'envoie te chercher. Il te rappelle pour te faire passer en jugement devant l'Héliée. Tu sais de quoi l'on t'accuse.

Les soldats ne font point de longs discours ; Hagnon aurait pu, à cet égard, être né en Laconie. Alcibiade n'en demanda pas davantage ; il ne marqua ni douleur ni révolte ; il ramassait toute sa prudence et toute son énergie pour prendre une décision.

Ce fut Hagnon qui la lui suggéra sans le savoir.

— Je ne t'arrêterai point, — ajouta celui-ci. — J'ai ordre d'éviter tout éclat. Je retourne à Athènes ; ton vaisseau suivra librement le mien.

— Il le suivra, — dit Alcibiade sans protester.

Déjà sa résolution était formée en secret.

Quant à la modération dont on usait envers lui, il n'en était point dupe. Il savait bien pourquoi on ne l'arrêtait pas. Au milieu des troupes, c'eût été dangereux. Il y avait là, parmi les Athéniens, beaucoup de ses partisans ; la plupart des mercenaires et des alliés n'étaient venus qu'à cause de lui. On ne voulait pas les provoquer.

Certes, il aurait pu résister, déchaîner la bataille. Peut-être l'issue lui en sembla-t-elle douteuse ; peut-être craignait-il que les Siciliotes, voyant la lutte ouverte entre les Grecs, n'en profitassent pour se jeter sur les deux partis. Lui-même y périrait ou bien la patrie serait égorgée, et il voulait qu'elle fût châtiée seulement de son ingratitude.

Il feignit donc d'obéir avec calme à l'ordre du triérarque Pourtant son âme était pleine de colère et de douleur à la pensée des possibilités magnifiques qu'un seul instant venait de faire s'évanouir.

« Peuple stupide, songeait-il, cette Sicile dont le rêve te rend fou, je la tenais déjà ; j'allais te la donner ! J'allais t'ouvrir les routes d'Afrique et d'Asie, fonder pour des siècles ton empire sur les mers. J'allais faire pour toi, à moi seul, plus que n'ont fait ensemble Miltiade et Thémistocle, Cimon et Périclès. Et c'est toi qui m'arrêtes le bras ! »

Ainsi donc un homme a conçu une telle idée, il a su faire entrer de force la chimère dans la réalité, et déjà les éléments de la victoire s'organisent ; il a combiné les inspirations de l'audace avec les ruses politiques pour assurer le triomphe, allié aux vues puissantes les subtiles précautions ! Et cependant, le Destin qui doit l'interrompre s'est mis en marche vers lui ; il est monté pour l'atteindre à bord du vaisseau de Salamine qui s'avance inéluctablement !

Telle est l'inanité du plus bel effort humain. Tandis qu'il se prodigue, la Fatalité qui le ruinera a déjà mis à la voile. Quiconque s'exalte dans la pensée d'une grande œuvre près d'éclore voit, au dernier moment, le navire fatidique, la galère rapide et funeste qui vient à lui sur la mer.

XIII

L'ÉVASION

La Salaminienne avait quitté le détroit, doublé la pointe de l'Italie et le cap tempêtueux qui partage les vents. Remontant vers la Grèce, elle voguait à présent dans le golfe de Tarente le long de ses beaux rivages clairs tout chargés de jardins, de bois d'oliviers et de temples. Elle n'était plus guère éloignée de cette molle Sybaris où la vie s'alanguissait parmi les enchantements naturels du sol et les délices de la volupté, raffinée par l'ingéniosité d'une race appliquée à jouir. De cette rive paraissait sortir la voix des Sirènes : on les devinait toutes proches, attentives et perfides, couchées sur un lit odorant de sélinus, dans les grottes qui s'ouvraient parfois au milieu des roches, et dont l'entrée se défendait du soleil par un rideau flottant de feuillages, étoilé de pourpres fleurs.

La trirème de Salamine avançait majestueusement sur les vagues étincelantes de lumière, suivie par le vaisseau d'Alcibiade. Les deux galères aux nobles lignes et toutes pavoisées semblaient conduire sur la mer de nouveaux Argonautes à leur fabuleuse aventure. On songeait à l'équipage de demi-dieux qui partit d'Iolcos ; aux périples de ces héros qui s'en allaient sur l'océan, tandis que des îles enchantées tournaient magiquement autour d'eux avec des musiques et des parfums.

Or les deux trirèmes ramenaient simplement au peuple d'Athènes sa proie : un prisonnier, un accusé qui venait subir son jugement, sans doute un jugement de mort. La foule, aux instincts de femme, avait trop aimé cet homme pour ne pas vouloir qu'il mourût, maintenant qu'elle le haïssait.

Alcibiade se tenait debout sur le pont de son navire, causant paisiblement avec ses amis, des accusés comme lui-même, des condamnés de demain sans doute. Leur entretien ne pouvait être surpris ; le vaisseau suivait la Salaminienne à distance.

Tout à coup, il cessa de la suivre.

On approchait alors de la ville des Thuriens, qui sont d'anciens colons de Sybaris. Elle est bâtie dans une anfractuosité

du rivage, entre la côte et le fleuve Crathis : du côté de la mer, une épaisse forêt d'oliviers, de cyprès et de pins la voile entièrement aux regards, sauf les blancs sommets de son acropole. La plage, qui s'élève brusquement, forme au delà une avancée, une sorte de promontoire couronné par un petit temple d'Aphrodite, souveraine de ces régions bienheureuses. Le navire de Salamine, qui avait pris les devants, se trouvait au delà de cette saillie ; il était invisible, et de son bord on ne pouvait voir non plus le vaisseau où se trouvaient Alcibiade et ses compagnons.

Celui-ci s'arrêta brusquement et tous ceux qu'il contenait descendirent ; ils sautèrent sur la plage, et se divisèrent aussitôt en plusieurs groupes qui s'enfoncèrent tous dans le bois d'oliviers. En un instant, ils avaient disparu, abandonnant au vent et à la marée le navire qu'ils venaient de déserter. C'était maintenant à chacun de se tirer d'affaire comme il pourrait.

Trois de ces fugitifs allaient ensemble : Alcibiade, Arcas, son vieil esclave fidèle, et un mince éphèbe, qui n'était autre que Timandra, travestie comme aux Jeux Olympiques. Ils pressaient le pas sans mot dire : le commandant de la Salaminienne devait déjà s'être aperçu de quelque chose ; il n'y avait pas de temps à perdre pour se mettre en lieu sûr. Bientôt ils furent hors du bois ; ils débouchèrent tout près de la place principale de Thurion. Alcibiade appela une marchande d'herbes qui passait :

— Pourrais-tu, — lui dit-il, — m'enseigner le chemin le plus court vers la maison d'Artémidore?

C'était un des premiers citoyens de la ville, qui avait été, dans Athènes, l'hôte de son père et le sien. Il pouvait, sans crainte, faire appel à lui en ce danger pressant.

La femme, courbée sous son fardeau rustique, désigna de sa main hâlée un bel édifice que l'on apercevait à peu de distance, environné de platanes.

— Vois, — dit-elle, — ô étranger, le dieu des voyageurs t'a conduit par le bras vers celui que tu cherches. Là, justement, demeure Artémidore.

Lorsque Alcibiade et ses compagnons se présentèrent, le maître du logis venait de rentrer. Le fils de Clinias s'étant

nommé à l'esclave qui gardait la porte, il courut à sa rencontre avec des marques de joie.

C'était un vieillard aimable, à qui son âge ne donnait point d'austérité. Son sourire paraissait excuser ses cheveux blancs, et son front poli n'avait pas plus de rides que celui d'un jeune homme : dans ces contrées heureuses, la vie passait légèrement sur la tête des mortels.

— Voilà, — s'écria-t-il, — une faveur insigne qu'Hermès m'octroie ! Il m'est donné de voir chez moi le fils de Clinias, de mon hôte aimé d'autrefois ! celui qui m'a naguère accueilli lui-même dans la grasse et magnifique Athènes ! Certes, je dois en louer grandement les dieux !

En parlant, il tenait Alcibiade embrassé. Puis, il le laissa, et cédant à une curiosité soudaine :

— Mais, au fait, comment cela a-t-il été possible? Je te croyais en Sicille, à la tête de l'armée, occupé à investir cette pauvre Syracuse ! Ici même, où nous vivons pourtant si tranquilles, il n'est bruit que de cette expédition.

Alors Alcibiade posa la main sur l'épaule de son hôte et lui dit avec gravité :

— Artémidore, j'attends de toi un grand service.

En quelques mots, il lui apprit tout : l'accusation dont il était l'objet ; l'hostilité du peuple qui voulait le faire passer aussitôt en jugement, sans souci d'interrompre sa campagne déjà victorieuse ; sa crainte, enfin, d'être sacrifié d'avance, comme une victime de la terreur publique.

— Voilà certes, — dit Artémidore, — une chose fort triste : c'est que tu ne puisses, dans ta patrie, te fier à tes propres concitoyens !

— Non pas quand il s'agit de la vie, — repartit vivement Alcibiade. — En pareil cas, cher Artémidore, je ne me fierais pas à ma mère elle-même, à la noble Dinomaché. Au moment du vote, j'aurais peur qu'elle se trompât, et mît une fève noire au lieu d'une blanche... A coup sûr, je ne me livrerai point aux Athéniens et à ce qu'ils nomment leur justice. Sauve-moi donc, mon cher hôte, et sauve en même temps ceux-ci, qui m'accompagnent. Permets-nous de rester cachés dans ta demeure, jusqu'à ce que le péril soit passé et que l'illustre Salaminienne s'en retourne vers Athènes piteusement, comme

le chasseur qui a laissé le gibier filer sous ses yeux s'en revient au logis tout confus.

— Je le ferai volontiers, — répondit Artémidore.

Cependant la trirème de Salamine s'était arrêtée presque en même temps que celle d'Alcibiade pour se ravitailler. Les hommes de l'équipage, descendus à terre, aperçurent avec surprise le navire désert et abandonné qui s'en allait à la dérive. Ils revinrent en courant pour en faire leur rapport au capitaine qui les renvoya aussitôt en quête des fugitifs. Lui-même, se mettant à la tête des plus hardis et des plus intelligents, explora le bois d'oliviers, le port, la ville. Il ne trouva personne.

Alors, il se rendit auprès des magistrats de la cité et leur exposa ce qui lui arrivait.

— J'ai lieu de croire, — dit-il, — que cet Alcibiade se cache ici ; il a sans doute quelque ami, parmi vos concitoyens, qui lui a offert asile. Au nom du peuple athénien, je vous demande de me laisser faire des recherches dans les maisons des particuliers, afin que je puisse rendre cet homme à la justice qui le réclame.

Les Thuriens lui firent une réponse paisible, mais plus ferme qu'on ne l'eût attendue de ces anciens Sybarites :

— Assurément, — répliquèrent-ils, — nous n'avons que de l'amitié pour Athènes et il nous plairait fort de lui être agréables. Nous avons toujours bien traité ses citoyens, et l'un d'eux, le sage Hérodote, se plut tellement parmi nous qu'il y voulut demeurer jusqu'à sa mort. Mais justement à cause de cela, nous ne désirons point prendre parti dans vos dissensions et il ne nous appartient pas de prononcer entre Alcibiade et ses ennemis. Nous sommes d'humeur tranquille et douce ; ne nous mêlez point à vos querelles. Peut-être Alcibiade n'est-il point ici, d'ailleurs, et même, à supposer qu'il y soit, nous n'y voyons point une raison pour aller troubler les gens dans leurs demeures et introduire dans la cité une agitation qu'elle ne connut jamais. Dans ce pays, ô homme athénien, on vit et on laisse vivre.

Là-dessus, le chef des Salaminiens reprit la parole avec violence, invoqua la majesté du Peuple et fit allusion à la

force d'Athènes qui savait se faire partout obéir. Mais les Thuriens souriaient avec douceur.

Ils répliquèrent seulement qu'Athènes était bien éloignée et sans doute fort empêchée dans ce moment, qu'elle devait avoir assez à faire en Sicile, dans le Péloponèse et chez elle, pour ne pas se donner le souci de tourmenter une cité tranquille et qui ne demandait qu'à le rester. Bref, ils le congédièrent avec une bonne grâce ironique. Il se rembarqua, plus honteux d'avoir failli à sa mission qu'effrayé de la colère publique dont il serait accablé à son tour.

Comment oserait-il rentrer sans Alcibiade?

Celui-ci prolongea son séjour dans la maison de son hôte au delà du temps nécessaire à sa sûreté. Artémidore le retenait affectueusement et ses filles ne mettaient guère moins d'amitié dans leurs instances pour qu'il demeurât. Ces aimables Thuriennes appréciaient vivement un Athénien aussi raffiné que leurs compatriotes, et qui de plus avait fait la guerre avec éclat. L'injustice publique le rendait touchant, et son malheur, causé par tout un peuple acharné contre un seul homme, avait quelque chose d'héroïque : c'était une infortune de tragédie. Elles n'épargnèrent rien pour le consoler, et chacune aurait voulu être la seule à prendre ce soin.

Les mauvaises nouvelles sont ailées. Alcibiade n'avait pas encore eu le temps de s'ennuyer auprès de ses belles hôtesses, quand il apprit, d'un ami fidèle, que le peuple venait de le condamner à mort par contumace.

Le fils de Clinias sourit légèrement :

— Je leur montrerai, — dit-il, — que je vis toujours.

XIV

LA PRÊTRESSE

Théano, fille de Ménon, était la prêtresse du temple d'Aglaure. On l'avait élevée dans l'éclat des fêtes religieuses ; ses yeux d'enfant s'étaient ouverts sur la pompe des longues théories gravissant la pente de l'Acropole. Dès l'âge de sept ans, elle était arrhéphore portant avec gravité les objets du

culte ; à dix ans, elle broyait l'orge pour Pallas Archégète. Plus tard, elle revêtait une robe safranée et elle représentait une ourse aux Brauronies, en l'honneur d'Artémis Brauronia, qui avait pris jadis la figure de cette bête sauvage. Ensuite, devenue jeune fille et belle, elle figura dans les Panathénées parmi les canéphores, et elle portait un collier de figues sèches. Ainsi, à mesure qu'elle grandissait, elle participait à des rites de plus en plus vénérables et elle s'élevait jusqu'aux fonctions sacerdotales qui, dans sa famille, étaient héréditaires. Elle fut désignée pour présider au sanctuaire d'Aglaure : ce fut l'origine de son malheureux amour.

La fille de Cécrops, fondateur de la Ville, avait son autel sur le versant nord de l'Acropole, d'où l'on voit la plaine d'Athènes, la route d'Éleusis et les jardins d'Académos. L'enceinte mystique, le Téménos, était une sorte de terre-plein en contre-bas des escarpements qui défendaient l'Acropole : là se réunissaient, chaque année, les éphèbes qui venaient prêter le serment d'usage : ils juraient de protéger contre l'ennemi le sol de la patrie et de ne point reconnaître de limites à l'Attique, sinon là où finissaient les moissons et les vignes. Ils affirmaient de cette façon solennelle le droit d'Athènes sur la Grèce entière.

Or, à l'époque où il était le plus beau des jeunes garçons, Alcibiade s'était approché avec les autres de l'autel d'Aglaure pour prononcer le même serment, et depuis lors, la vie de Théano avait changé pour toujours. L'amour du fils de Clinias avait blessé ce cœur pudique et la plaie devait être inguérissable.

Théano n'exista plus que pour lui et renonça au mariage, que son état sacré lui permettait.

Les dieux de l'Hellade, sauf en quelques cas particuliers, n'obligeaient point leurs ministres au célibat : l'hiérophante d'Éleusis prenait femme, et s'il était remplacé par une hiérophantide, celle-ci avait un époux. La prêtresse de Déméter, à Olympie, était mariée également. Même le mariage était presque obligatoire à ceux qui se trouvaient investis du sacerdoce, puisqu'ils transmettaient cette dignité à leur descendance, comme un privilège dont la famille était fort jalouse.

Cependant Théano ne se maria point.

Pour l'amour de cet éphèbe, dont les débauches étaient déjà célèbres dans Athènes et par toute l'Attique, elle vécut chastement. Elle se serait donnée à lui, si elle eût osé s'offrir. La pensée qu'il pourrait la dédaigner l'empêcha, car elle le voyait toujours entouré de courtisanes et de musiciennes qui avaient l'air de bacchantes, et elle se sentait trop différente de ces femmes pour avoir chance de lui plaire. Or, à son mépris, elle eût préféré la mort ; elle mena donc une vie aux ardeurs sans joie, qui se consumait silencieusement dans l'idée de son dieu.

Il y avait, près de l'Aglaurion, une grotte sacrée qui servait d'abri à des statues votives placées dans des niches ; la prêtresse avait coutume de s'y retirer pendant ses heures de solitude. Elle laissait sa vue errer sur les blanches maisons d'Athènes, sur la campagne de prairies et d'oliviers, et sur les montagnes hautes qui fermaient l'horizon. L'image d'Alcibiade remplissait à elle seule ces beaux déserts et ces faubourgs tumultueux dont la rumeur parvenait à peine jusqu'à la songeuse, inattentive au monde. De la citadelle aérienne où elle veillait, parmi les divinités protectrices de la Ville, elle n'entendait dans sa rêverie que les voix qui glorifiaient Alcibiade et le bruit que faisaient ses triomphes.

Alcibiade ! On venait de l'acclamer à l'Agora ; il déchaînait, comme autrefois Cléon, la folie populaire ; il exerçait une même tyrannie sur la raison des hommes et sur le cœur des femmes. Alors l'ardente et virginale amoureuse s'enivrait à la fois d'orgueil et de désespoir, à songer qu'elle aimait cet homme, et qu'elle l'aimait en vain.

Puis, en ces derniers temps, ce fut tout à coup un changement affreux. Vers les remparts sacrés de l'Acropole, une tout autre clameur montait à présent, non plus joyeuse, fiévreuse, haletante, entrecoupée d'allégresse, mais grondante et sinistre, lugubre à donner le frisson. Une clameur de mort !

Et en effet, ces cris appelaient la mort sur Alcibiade.

Le Bien-Aimé ! Jamais la vierge ne l'avait invoqué de ce nom si passionnément, dans le secret de son œur, que le jour où elle l'entendit maudire et vouer aux vengeances infernales par le Peuple débordant d'injures.

Ivre de fureur comme il l'avait été d'enthousiasme, le

Démos athénien venait de renverser son idole : Alcibiade, et tous ceux que l'on inculpait avec lui d'avoir profané la sainteté des Mystères, étaient condamnés à périr par la ciguë, leurs biens confisqués. L'anathème prononcé contre eux devait être gravé sur des stèles qui dresseraient, aux lieux les plus fréquentés de la ville, le témoignage de leur crime et l'exemple de leur châtiment.

L'âme populaire était tellement envenimée de haine que cela même ne la contenta point. Il lui fallut encore aggraver la peine en ordonnant aux prêtres et aux prêtresses de lancer leurs malédictions contre les coupables. Quand elles sortent d'une bouche consacrée, qui a droit de les prononcer, les malédictions sont terribles : elles déchaînent les Érinnyes. Ces chiennes de l'enfer s'attachent alors à la poursuite du criminel ; elles ne lui laissent plus aucun repos ni la nuit ni le jour ; elles le traquent, elles le mordent, elles le déchirent, elles le chassent jusqu'au bout du monde et de la vie ; elles l'acculent au gouffre de l'éternité et l'y précipitent.

Telle était la punition suprême que le peuple, éperdu de fureur et d'épouvante, avait décrétée contre Alcibiade et ses complices.

Pour l'exaspérer, les pires nouvelles étaient venues de Sicile : le coup de main sur Messine avait échoué, Alcibiade ayant par vengeance dénoncé les conspirateurs qui devaient ouvrir à l'armée athénienne les portes de la cité. Le complot étouffé, Nicias avait trouvé devant lui une ville fortifiée, qui défiait toutes les attaques. Découragé, il était reparti après treize jours d'attente inutile, et la campagne débutait par un échec. Le peuple, qu'enfiévrait la vision prochaine du triomphe, retomba de toute la hauteur d'un immense espoir. Mais après ce premier abattement, il sentit se réveiller sa rage et, puisque Alcibiade lui échappait, il appela au secours de sa haine « les dieux qui savent atteindre l'oiseau dans le ciel, et le dauphin sous les flots [1] ». Il leur remit sa vengeance.

C'est pourquoi, par un jour brûlant d'été, un émissaire de l'archonte-roi, à qui incombait la recherche et la punition

1. Pindare.

des sacrilèges, descendait l'escalier rocheux par où l'on accédait de l'Acropole, au sanctuaire d'Aglaure.

Il venait demander à la prêtresse Théano de remplir son devoir envers la majesté des dieux, outragée par le sacrilège d'Alcibiade, et la Ville maternelle, dont le salut était compromis par le crime de ce fils impie, qui appelait sur elle le courroux céleste.

— Prêtresse, — dit-il, — demain au coucher du soleil, les ministres de tous les temples attiques se réuniront sur l'Acropole ; ils prononceront d'une voix unanime les malédictions dues aux contempteurs des dieux et aux traîtres envers la patrie. L'archonte m'envoie vers toi pour t'en avertir. Toi qui gardes l'autel de Cécrops, le fondateur d'Athènes, tu seras la première à invoquer la colère des dieux contre celui qui n'a pas craint d'attenter si audacieusement à la sainteté de leurs mystères et à l'intérêt sacré de la Ville.

Théano, qui achevait de disposer autour de la statue d'Aglaure une guirlande de roses, interrompit un instant ce pieux office, et se tournant vers l'envoyé, lui répondit avec douceur :

— Ami, tu diras de ma part à l'archonte qu'il ne doit point compter sur la faible voix de Théano pour accroître le concert des malédictions contre le fils de Clinias. Et s'il s'en étonne, dis-lui encore ceci, en mon nom : « Je suis prêtresse pour bénir et non pour maudire. »

Cependant, vers le soir, prêtres et prêtresses, selon l'ordre donné, s'assemblèrent sur l'Acropole. Leurs vêtements rouges, parmi la blancheur des édifices, semblaient un brasier vivant, qui s'agitait lorsqu'ils levaient le bras avec menace ou que le vent, qui ne repose jamais sur ces hauteurs, tordait en spirales enflammées leurs manteaux. Ils tournaient vers l'occident leurs faces pleines de haine, leurs bouches pleines de malédictions ; leurs mains tendues appelèrent et prirent comme témoin le soleil qui se couchait sur Salamine, la mer Égée, et les bords du golfe Saronique qui se violaçaient peu à peu. En prononçant contre Alcibiade les paroles de détestation et de funeste augure, ils secouèrent tous à la fois leurs robes de pourpre, comme pour en faire tomber d'autres anathèmes

encore. L'orbe du soleil paraissait à l'horizon un grand œil tragique qui les regardait, et qui pleurait des larmes de feu et de sang, tandis qu'ils maudissaient le coupable dans sa vie mortelle, dans son avenir d'outre-tombe et jusque dans les générations qui naîtraient de sa criminelle semence.

Certes, ils le haïssaient, surtout les prêtres d'Éleusis qu'il avait le plus particulièrement offensés. En parodiant les Mystères dont ils étaient les gardiens et les pontifes, il avait attenté au respect qui leur était dû ; en divulguant les formules des initiations et des rites, il avait usurpé leurs privilèges héréditaires. Seules la famille des Eumolpides, d'où sortent les hiérophantes, et celle des Kéryces, qui fournit des porte-flambeaux, ont droit de révéler ces secrets aux fidèles dans la nuit solennelle de l'Époptée. Alcibiade n'avait pas seulement profané la majesté des dieux ; il avait lésé leurs ministres, crime moins pardonnable.

Tandis que tout le Sacerdoce de l'Attique maudissait, debout, sur la colline sainte, l'impie, le sacrilège et l'ennemi public, Théano s'était retirée dans la grotte du Téménos et là, toute blanche parmi les blanches statues votives, elle priait :

— Aglaure, — disait-elle, — illustre fille de Cécrops, tu souffris les douleurs de l'amour, tu mourus volontairement par amour, lorsque tu te précipitas du rocher, parce que le dieu Hermès te préférait Hersé, ta sœur aux belles tresses ! Aie pitié de celle qui aime aujourd'hui Alcibiade ainsi que tu aimas le dieu ! Écoute mes prières, suspends l'effet des malédictions dont le chargent en ce moment les autres prêtresses et les prêtres. Ramène un jour, triomphant, le fils de Clinias dans sa patrie.

Un vague roulement de tonnerre, comme il arrive parfois en été, sans qu'il y ait d'orage, se fit alors entendre au bord lointain du ciel, et la fille de Ménon se crut exaucée.

(La fin prochainement.)

MAXIME FORMONT

EN ESCADRE D'ORIENT

(JUIN 1915 - JANVIER 1916)[1]

11 juin 1915.

Un îlot vient de s'estomper à notre droite, sur la route des Dardanelles que depuis trois jours nous suivons. Malte ! A dix heures le cuirassé double la passe avec lenteur, manœuvrant à travers l'encombrement des filets, éparpillant l'essaim des gondoles que bouscule son remous. Sous le porche creusé dans le rempart, au pied duquel accostent les embarcations, c'est un va-et-vient continu parmi les policemen, les douaniers et les sentinelles. La ville est toute en montée jusqu'à l'unique artère qui la traverse dans sa longueur. Pour éviter les ruelles tortueuses barrées de gradins, où d'un mur à l'autre se tendent des oripeaux multicolores, un ascenseur électrique, manœuvré par un boy, vous dépose, à soixante mètres d'altitude, dans l'allée d'un jardin aux verdures rares. Presque aussitôt, après une traverse exiguë, on foule la rue principale, la *Strada reale*, qui concentre promeneurs, véhicules et commerçants. Les grands magasins anglais, aux enseignes françaises depuis la guerre, exposent à leurs devantures en retrait des uniformes kaki ou bleu horizon, de confortables

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 octobre et du 1er novembre 1915 : *Aux Dardanelles, L'Attaque des Détroits.*

popotes de campagne, des chromos où des vaisseaux alliés naviguent dans des tempêtes factices. Les photographes ont étalé la série des portraits, dont la guerre et l'exil imposaient l'urgence : dans une apothéose de fleurs et de drapeaux, nos mathurins s'y campent en des poses avantageuses, qu'admirera le village breton ou provençal. Mais trop souvent, de l'ombre d'un estaminet surgit au-devant des cols bleus quelque cabaretier aux allures louches, qui d'une voix avinée rugit les noms d'apéritifs fameux frappés d'ostracisme chez nous. Il n'en faut pas plus, parfois, pour ouvrir au poison séducteur des estomacs sevrés depuis longtemps de la liqueur glauque.

A la tombée du jour, la *Strada reale* est une rue de Tunis ou du Caire. Le flot des promeneurs coule sur la chaussée et le long des murs. Les véhicules passent au grand trot, dans le claquement des coups de fouet, le hurlement rauque des cochers, tandis que sur les coussins des victorias deux ou trois Anglais flegmatiques, se rendant au club, la pipe aux dents, jettent un regard détourné sur la populace qui se gare à peine. Chaque sortie des cinémas déverse un flux nouveau qui porte à son comble l'encombrement du trottoir. Des troupeaux de chèvres se faufilent entre les jambes des passants, les camelots crient les dépêches de Reuter, qu'ils brandissent à bout de bras au-dessus des têtes, un double rang de soldats kaki, armés de trombones et de contrebasses, se fraie un chemin irrésistible à travers la multitude. Alors, si, muni du communiqué à dix *cents*, on a la chance de gagner à force de coudes le rond-point où les cuivres commencent à jouer, on peut encore espérer trouver une table libre à une terrasse de *tea-room*, au pied de la statue de la reine Victoria, qui sur l'assistance à demi recueillie roule ses grosses prunelles de bronze. Non loin du concert, en face du palais du gouverneur, entre lui et le corps de garde, qui proclame à son fronton l'amour des Maltais pour l'invincible et grande Bretagne, défila, quelques mois avant la guerre, la parade des corps de débarquement anglo-français, dans une fraternité d'armes que nul ne prévoyait si complète et si proche.

13 juin.

Dès l'aube, une rumeur monte des entrailles du cuirassé. L'oreille des dormeurs collée au traversin perçoit dans un demi-sommeil les battements d'abord lents des machines, puis qui se précipitent en palpitations redoublées, tel un cœur ranimé se contracte en amples systoles.

Un reste de frissons diamante l'étendue, qui déjà s'alanguit sous la caresse du crépuscule. Avant que les vapeurs de la nuit n'aient conquis la moitié du firmament, le croiseur ami qui nous convoie fait volte-face et met le cap sur le Sud. Seuls sur l'immensité, la compagnie des étoiles nous console...

15 juin.

A cinq heures du soir, les eaux de Lemnos bruissent à notre étrave. Emporté par son élan, le cuirassé ne voit pas d'abord l'entrée du havre. Pour dérouter le pygmée redouté qui hante les fonds marins, il suit des chemins détournés qui compliquent à dessein son itinéraire. Mais une fois reconnue la patrouille en grand'garde devant la passe, tel un coursier qui pressent l'écurie, il tend ses nerfs, fonce dans le chenal qui entr'ouvre ses portes. Les deux filets d'acier tournent sur leurs bouées et se referment derrière sa poupe. Quelques intants il évolue, frémissant de pavillons, puis, son poste choisi, il laisse choir son ancre.

Cent silhouettes étranges peuplent l'immense rade désormais illustre. Sveltes croiseurs, graciles destroyers, paquebots haletants toujours prêts aux départs, confondent leurs coques grisaillantes, enchevêtrent leurs mâtures et leurs gréements, comme des îlots trop voisins emmêleraient leurs troncs et leurs ramures. Les lourds cuirassés aux hanches rebondies sont les îles majestueuses de cet archipel innombrable. *Agamemnon* et *Lord-Nelson*, frères jumeaux à l'étonnant profil — cousins de nos *Danton* — *Dublin*, *Cornwallis*, *Albion*, *Prince-George* et *Swiftsure*, tous héros de l'épopée du 18 mars, battent à leur corne d'artimon la blanche étamine d'Angleterre. Au milieu d'autres que je ne vois pas, d'autres encore qui me sont inconnus, *Suffren*, *Charlemagne*, *Saint-Louis*, *Patrie* battent

les trois couleurs de France. Tous ont le sévère uniforme gris de combat ; sur le soc des étraves un grossier badigeon a simulé l'écume du navire en marche, pour donner à l'ennemi l'illusion de leur vitesse. Quelques mâts, pour échapper à la précision des télémètres, s'enveloppent de torsades qui brisent leur rectitude. L'escadre des navires-hôpitaux semble un vol de mouettes abattu près du rivage. Leur élégante robe blanche, éblouissante sous le soleil, s'ourle de liserés vert de jade ou rubis, se rehausse d'un pendentif de crucifix qui ce soir jettera des feux magiques. Tel yacht, vêtu de gris comme les cuirassés, a remplacé aux pointes de ses mâts les banderoles des fêtes fleuries de la Riviera par la flamme de guerre et le guidon constellé d'un noble amiral. A travers le dédale de l'immobile et imposant décor vont et viennent des chalands chargés à couler de grappes jaunes de soldats, de chevaux, de canons, d'obus, de piles de sacs en instable amoncellement : tout le formidable matériel forgé aux exigences de la guerre...

Au delà de ce monde familier et de quelque côté que le regard se porte, c'est une géométrie imprévue de tentes et de baraquements. Hier encore, avant cette avalanche de fougueux guerriers sur ses rives languides et désertiques, ce coin insoupçonné de Lemnos donnait asile à quelques pâtres sans troupeau, à quelques felouques de mercantis à l'humeur voyageuse. Comme toutes les îles que les vicissitudes de l'histoire soumirent au joug stérile de la Turquie, celle-là, féconde autrefois, sombrait dans la décrépitude du présent. Et rien ici ne confirme mieux l'adage oriental : partout où le Turc pose le pied, il est bien vrai que l'herbe cesse de croître. Mais aujourd'hui Moudros, secouée de sa séculaire torpeur, contemple avec étonnement l'image de la guerre. Son flot inquiet s'entr'ouvre au soc des étraves, joue avec les algues des carènes monstrueuses.

Parmi les chalands surchargés, les barcasses et les canots qui se pressent au débarcadère, quelques enjambées bien calculées vous mènent à l'appontement de rocaille et de bois. Des corvées de nègres demi-nus, Sénégalais athlétiques, grêles Somalis, chargent de bottes de foin des théories de mules indolentes, ou véhiculent des piles de planches avec des gestes de statues antiques. Dans le poudroiement du chemin, que

garde une sentinelle protocolaire, un pavillon grec émerge d'une maçonnerie sans prétention, qui abrite la capitainerie du port. Là s'affichent les câblogrammes anglais, qui renseignent sur les événements de la guerre. Il est de bon ton de s'y arrêter et de s'immiscer à la tourbe des poilus, qui pâlissent devant ces hiéroglyphes, tel Œdipe devant le Sphinx. En face, dans les boutiques indigènes aux pénombres propices, des yeux mauvais guettent ces allées et venues, dénombrent les charrois de matériel, notent les physionomies nouvelles : le Grec de Constantin rôde autour de nous...

Sous le soleil torride de juin, Moudros a l'air d'un bazar oriental ou d'une foire. Rien ne manque au tableau coutumier, ni les rouges chéchias rigides comme des tarbouchs, ni les équilibristes porteurs d'eau, ni les criailleries, ni les attelages turbulents, ni la marmaille, assiégeante vermine. Sanglés dans leurs buffleteries, des officiers anglais traversent cette foule débraillée avec le même calme dédaigneux que dans une rue de Bombay ou de Colombo. L'importance du lieu explique cette agitation : là se concentrent les organes vitaux de notre armée, l'intendance, les magasins de vivres et d'habillement, les caves de vin frais, qu'entourent les corvées impatientes. Des territoriaux basanés, aux casaques verdies par le soleil, s'attardent, avec une coquetterie de citadins, au choix d'un ample casque de sureau ou d'une musette aux profondeurs confortables. Des cuistots, accourus des baraquements voisins, gorgent leurs bidons poisseux d'une eau suspecte, issue de bourbes pestilentes. Dans ce pays de la soif, que nulle source n'égaie de son cristal, les creusements du sol ne découvrent que des clapiers saumâtres. Mais nuit et jour, le vieux transport *Shamrock*, réduit par l'âge et la paralysie au rôle ingrat de distillerie flottante, fabrique pour le camp l'eau douce que des citernes pansues recueillent.

Après ce carrefour tumultueux, une esplanade élargit l'horizon. Pour l'atteindre, il faut longer des tentes en bordure. Nos doigts indiscrets soulèvent au passage une toile mal ajustée. De ce vase clos s'échappent des senteurs capiteuses, des ronflements de sieste et des bourdonnements de mouches. — Sortis de ce labyrinthe sablonneux, un sentier en plein champ nous propose ses méandres, et bientôt avec

l'éloignement, tout le panorama du camp se dessine. Les cônes blancs sont posés sur le sol comme des robes de crinoline. Dans leur halo tremblent des collines crénelées de moulins, des agglomérations de toits rustiques, les coupoles géminées d'un sanctuaire. Tout près de nous, des chevaux hennissants, qu'exhorte en vain la tendresse d'un palefrenier, se cabrent sous la piqûre des insectes. Voici, dans leurs pourpoints capitonnés, des prisonniers turcs. Dociles aux corvées, ils acceptent d'un cœur égal une captivité qui ne leur coûte aucune révolte. Les travaux les plus divers — charpentage, terrassements — occupent leurs loisirs. Insensibles aux ardeurs de la saison, leurs corps robustes ne redoutent ni les insolations ni les traîtrises de la fièvre. Nulle rigueur, nulle vexation de la part des nôtres. Le territorial bedonnant qui, la baïonnette au canon, s'essouffle après leur cohorte, a, lui aussi, double visage en ce pays de la duplicité. Sa martialité, sa solennité d'apparat se fixent pour terme la dernière tente; alors, dans les champs déserts, sa roideur s'humanise et s'ouvre à des indulgences paternelles.

Tous les jours, à l'heure où le soleil commence à décliner, quelques cercueils sortent discrètement d'une baraque en planches. Une corvée de Sénégalais, que commande un adjudant, les charge un à un sur des prolonges. Tandis que les clairons sonnent aux champs, un piquet de zouaves présente les armes. Un aumônier barbu, au casque kaki, la soutane râpée couverte de l'étole, prend la tête du cortège, derrière la croix faite de deux lattes clouées, que porte un soldat grisonnant avec la gravité naïve d'un enfant de chœur. Les chars funèbres s'ébranlent et cahotent. Sur les sentes perdues qu'a tracées le sabot des mulets, nulle corolle ne se courbe au passage des cercueils. Honteuse de son dénuement, cette nature reste étrangère à nos deuils, et seules quelques paumes levées, dans les groupes bruyants que dérange le convoi, rendent leur tribut de respect à ce défilé de morts sans gloire.

20 juin.

Les ruelles tortueuses de Moudros ont sous l'implacable soleil toutes les âpretés d'un calvaire. Les murs bas qui bordent les cours, d'où s'échappent des relents et des grognements

de porcherie, projettent sur le sol caillouteux une ombre mesquine. Nulle pluie n'arrête jamais l'envahissement de la poussière et des immondices : tout ruisseau qui murmure est un cloaque qui se vide. Aux balcons des mansardes apparaissent des minois craintifs, que voile une mousseline effarouchée, selon la mode musulmane. Jeunes ou défraîchis, sans hygiène et sans beauté, ces visages féminins ne laissent aucun regret à nos curiosités, qui sans intention les surprennent. L'échine voûtée sous le court gilet à soutaches maculées, les jarrets battus par les brailles pendantes, les hommes circulent sans méfiance à travers l'encombrement intense de la rue. L'amour du lucre a remplacé chez eux l'épouvante des premiers jours, quand, barricadés dans leurs maisons, ils crurent à l'arrivée de hordes barbares. Leurs petits ânes gris, aux dos lustrés par les bastonnades, plient sous le faix des comestibles suspects destinés aux estaminets où s'attablent les soldats. Alléché par ces faciles profits, le paysan cupide délaisse sans remords sa terre ingrate. Mais de loin en loin, sur les jonchées de blé déjà battu, s'agitent, parmi des trottinements d'animaux, de blanches camisoles de femmes. Un poudroiement monte de chaque aire dorée, sous la cadence des foulées que règlent les rites ancestraux. Une paire de nobles bœufs tire un traîneau de bois où s'étale l'exubérance d'une matrone, et que suivent, dans un tournoiement de cirque, cinq ou six cavales à l'œil terni : tant de piétinements pour arracher son dernier grain à la moindre brindille de l'éteule !

Après avoir erré dans la campagne aux mornes horizons, le besoin d'ombre et de repos nous ramène au village. Des attroupements bouchent les carrefours, où des femmes et des enfants attendent, l'amphore sur l'épaule, l'heure de la distribution de l'eau. Cette populace maudit dans son jargon les hôtes d'Occident qui réquisitionnèrent les fontaines, mais ses imprécations n'offusquent point le fantassin kaki, qui sourit doucement, la main appuyée sur son arme. — Ayant suivi sans but le dédale des impasses, nous échouons à la porte d'une guinguette, qu'un écriteau fraîchement suspendu décore du nom de café. Quelques vestons blancs galonnés d'or font tache dans la cohue hétéroclite des buveurs : Grecs vermineux qui se torchent la bouche d'un revers de main et vous cinglent du

fond ballant de leurs culottes, Levantins silencieux, l'oreille en arrêt, qui fument nonchalamment, soldats de toutes les races et de toutes les nuances, depuis l'Anglais guindé qui déguste un soda sans wisky jusqu'au Sénégalais lippu tout déconfit devant sa tasse minuscule. Cette tanière est la station où se coudoie pour quelques instants de fraîcheur, de dialogue ou de rêverie la soldatesque insouciante de la rade et des camps. Sur le seuil qu'ombrage une mouvante frondaison, nos gorges altérées acceptent le breuvage commun, qu'une cendre chaude a mûri dans des cassolettes de métal. A défaut d'autre boisson, l'écume sirupeuse d'un *kawa* turc attire autour de nous l'inévitable sarabande des insectes, que notre table mal essorée englue comme un papier tue-mouche. Mais dans la rue la plus passante, en dépit de ses contacts malsains, cet observatoire est unique à Moudros. Jusqu'au coucher du soleil, défilent sans apparat les acteurs multiples de la tragédie orientale : Australiens au large sombrero, Sikhs, Gourkhas, Cipayes au beau turban, nègres d'Afrique à l'épiderme ciré, tout un exotisme farouche et naïf à la fois, que la loyauté des tropiques a jeté sur l'échiquier de la guerre. Des cabarets voisins aux enseignes polyglottes partent des cacophonies où fraternisent les hymnes nationaux. Devant un auditoire de Tommies ébaubis et poupins un bat' d'Af' loqueteux tonitrue des refrains de Montmartre, que vingt voix reprennent en chœur. Bientôt l'approche du soir éteint les trilles éraillés et vide les auberges. Une ombre attiédie s'épand sur les venelles où les verrats apprivoisés promènent leurs groins fureteurs. Quand nous cédons la place à ces hôtes inattendus, un peu de lumière rose tremble à la cime poudreuse des eucalyptus, dont le feuillage est bruissant de moustiques. Et dans la rade immense, où l'astre agonisant fait d'un nimbus un somptueux vitrail, les colosses de pourpre, vers qui nous tendons, se vêtent lentement de ténèbres.

28 juin.

Aucune nouvelle véridique n'émanant du front du combat, les bruits les plus invraisemblables prennent naissance dans les carrés, les postes d'équipages ou les tentes. Combien de

révolutions n'a-t-on pas déchaînées à Constantinople, où ne se comptent plus les massacres d'Arméniens, de Syriens ou d'Hellènes? Le télégramme sensationnel qu'un journaliste en mal de copie dépêche aux quatre coins du monde n'a souvent pas d'autre origine que ces élucubrations tourmentées de cérébralités imaginatives. Ainsi passent à la postérité des barbarismes qui frisent l'hérésie, telle la poétique évocation des femmes de Ténédos pleurant les morts du *Bouvet* et semant des fleurs sur le rivage. Qu'on interroge ces femmes grecques au noble cœur, qui certainement nourrissaient des idées très vagues sur la guerre, et l'on sera fixé sur la sincérité de ces légendes que l'image crédule a popularisées et dont s'est emparé le bataillon toujours croissant des plumitifs de l'histoire ou de la critique. Histoire, n'es-tu pas un vain mot, et dois-je croire en vous, *Iliade* ou *Chanson de Roland*? Les racontars du jour, sur la foi d'un avion, jettent les Turcs en débandade sur la route de Stamboul, où gronde la révolte. Mais, tout compte fait et d'après d'autres renseignements, il s'agit, derrière les lignes ennemies, d'un simple mouvement de relève.

29 juin.

Les blessés arrivent en longs convois sur les bâtiments-hôpitaux qui reviennent des Dardanelles. L'insuffisance du service de santé oblige transports et paquebots à remplir l'office provisoire d'hôpitaux flottants, et l'on y répartit des triages hâtifs, auxquels on donne des soins d'urgence. Le venimeux essaim des mouches s'abat sur le suintement des linges ou sur la pourpre fraîche des plaies, que n'ont point préservées les pansements. Ces lots d'éclopés, auprès desquels se dépense sans profit l'unique médecin dont le dévouement supplée mal à la pénurie des ressources, attendent l'heure du transbordement sur les grands navires à croix écarlate. Trop peu nombreux déjà, les bateaux-hôpitaux ont en quelques heures leur chargement et, comme des trains trop bondés, refusent les retardataires. Dans les formations de terre, ambulances ou hôpitaux de campagne, il est assez de dysentériques, de typhiques et de paludéens, à qui manque aussi l'indispensable. Malgré des prodiges de parcimonie, les phar-

macies s'épuisent vite ; pour répondre à l'appel suppliant de leur détresse, les cuirassés opulents dépêchent dans leurs embarcations coffres à médicaments et caisses de champagne.

Immobilisés dans l'attente d'un appareillage, nous consacrons à nos flâneries terrestres des heures écourtées. En ces jours de recueillement, l'allégresse factice des camps nous éloigne des rivages sablonneux, qui sont la limite de notre monde. Au delà des mausolées qu'a dressés la piété des survivants — quelques croix de bois, des tertres couronnés de ramures — une route sinueuse que nous suivons coupe de ses lacets capricieux le mirage verdoyant des coteaux. Le moutonnement d'un troupeau, un olivier qui secoue sa chevelure de vieil argent, un figuier tortueux dont les branches tissent de l'azur, égaient de loin en loin les solitudes désertiques, sur qui pèse la crudité du ciel. Est-ce là le paradis chanté par Homère, le séjour aimé de Vulcain, la terre de souriant exil, où Philoctète fit à ses compagnons de touchants adieux? Un village effleure l'horizon, que jaunit encore l'arène d'une plage. A l'autre extrémité de l'île que sans calcul nous venons de traverser, la mer resplendit, que nos clameurs ne saluent point. L'astre est près d'achever sa course et déjà, frileuse en sa nudité, Samothrace, aux premiers frissons du soir, s'emmitoufle de nuées diaphanes. Annoncé par les toiles luisantes de son moulin, l'humble hameau pousse au bord du sentier l'avant-garde de ses maisonnettes bariolées aux persiennes closes. En vain, derrière les grillages abandonnés, aux balustres des balcons surplombants, guettons-nous l'apparition furtive d'un être humain. Des chiens jappent sur les seuils, quelques truies soyeuses cahotent en grognant vers leur bercail. Qu'est devenue la tradition sous ces cieux qu'ont divinisés nos âmes d'enfant, sur la foi des poètes? Où est l'hôte empressé lavant les pieds du noble étranger, et couvrant sa table de victuailles? — Hélas ! à la porte d'une échoppe, quelques marins, accoudés d'un geste lourd, choquent avec accablement des boissons incertaines. Le tenancier aux bras velus, sorte de Levantin international, qui zézaie deux phrases d'italien et trois mots de français, nous verse pour un shilling une bière âcre et tiède, déchet des brasseries germaniques, malgré l'atticisme de l'étiquette. D'autres fla-

cons s'alignent aux étagères du comptoir, chers aux pèlerins à col bleu accourus de si loin sous prétexte d'emplettes.

Heureux maîtres d'hôtel et cuisiniers, serviteurs du ventre, potentats incontestés du bord, aucune loi ne peut attenter à vos libertés, et vos lèvres, en dépit de la règle commune des claustrations, connaissent toutes les caresses ! Dans ce hameau perdu, où nous a conduits une promenade hasardeuse, vous avez découvert l'estaminet précieux qui débite innocemment les breuvages interdits à Moudros. Ayant compris, nous ne regardons plus, et nos cœurs sans passion sentent un besoin d'indulgence. Comment vous accuser sans injustice, vous qui ce soir nous précédez d'un pied alerte sur le chemin ! Quelques volailles bien amarrées se débattent à vos poings, et sur vos épaules robustes tangue une pyramide de légumes.

8 juillet.

Nous quittons Moudros par une nuit sans lune. Au petit jour, le clairon sonne le branlebas de combat. Nous arrivons devant les rivages trop connus, où depuis plus de trois mois gronde la plus furibonde des canonnades. Voici, dans la buée matutinale et la fumée confuse des explosions, la ligne du cap Hellès hérissé de mâtures, le promontoire bouleversé de Seddul-Bahr qui ferme le détroit et semble rejoindre la rive d'Asie ; parmi les effondrements de rochers, les crevasses du sol, près des murs croulants de la vieille forteresse, des tentes ont jailli, et recouvrent cette désolation comme une végétation de décombres. Dans les lointains de l'antique Phrygie, voici, perçant la nue de sa cime de cristal rose, le mont Ida, séjour des dieux trop humains, que passionnèrent, il y a plus de trois mille ans, les combats fabuleux autour d'Ilion. Alors, s'il faut en croire la légende, la rancune mesquine d'un de ces immortels, une captive bien née, dont le vainqueur refuse le rachat, étaient, avec l'espoir de riches butins, les très simples mobiles de la guerre. Nul fard diplomatique ne parait les discours des parlementaires ennemis, et d'un seul froncement de ses sourcils bleus, Zeus déchaînait le cataclysme. La Troade fortunée n'est plus qu'un désert maudit où la pierre s'effrite, et le Scamandre, à l'ombre d'un

rempart ruiné, qu'un cours d'eau boueux que refuse l'Hellespont. Nous n'avons pas voulu profaner ce sol sacré, et nous laissons nos ennemis abriter leurs canons derrière ses tumuli, en ces luttes sans beauté où la chimie subtile remplace l'airain nu...

Mais le soufflet d'une explosion me rappelle aux rigueurs du présent, et soudain s'évanouissent les images séductrices du passé. Tandis que nos canons, dans une vire-volte bien réglée, dardent leurs volées vers les contreforts d'Oranieh, six contre-torpilleurs, accourus à notre signal, commencent une série d'évolutions autour de notre carène. — Dans la profondeur des entreponts que je traverse me poursuit la fulguration des éclairs, la secousse irrémédiable des détonations. Voici, après l'escalier en colimaçon aux marches gluantes, au quatrième étage au-dessous du pont supérieur, le réduit cuirassé où doit se résigner mon inaction. Trente hommes l'habitent avec moi, que n'émousse point une attente stérile. Ma voix les interpelle familièrement, et nos conversations à mots rompus effleurent à peine l'actualité qui nous rassemble en cette étuve aux ardeurs infernales. Des engrenages graisseux rampent au ras du sol, une rosée brûlante tombe en stalactites des plafonds surchauffés, des lumignons piquent de leurs clignotements les recoins d'ombre. Dans le ronflement des moteurs, le crissement des chaînes, le martèlement rythmique des leviers qui frappent l'espace comme des bras humains, des clameurs par instants jettent leur note aiguë sur les dissonances majestueuses du bronze et de l'acier. Ces clameurs, que je comprends sans les distinguer ou que je distingue souvent sans les comprendre, c'est la voix même du cuirassé puissant, c'est, par une merveilleuse combinaison des facultés de son organisme, la formule concise dont dépendent nos attitudes, celle qu'au grand jour a conçue son cerveau, sur la passerelle du blockhaus qui voit, associe, ordonne. Comme un tympan recueille les sonorités vocales, comme une glotte fidèle les articule à nouveau, ainsi, dans la chambre contiguë, où vingt conques se collent aux écouteurs et dix bouches vocalisent en cacophonie, la volonté d'en haut est reçue et transmise aussitôt avec la promptitude des actes réflexes. Un mot apporté par le claironnement d'une trompe ou

par les balbutiements d'une sonnerie, et la machinerie hésite, s'accélère ou suspend sa cadence. Les palpitations de l'hélice meurent sous nos talons, le pivot des tourelles monstrueuses inaugure sa rotation dans le silence. Secousse et vibration : un cône de métal vient de partir là-bas, quelque part sur la rive ennemie que nous supposons proche. Cet ébranlement et ce bruit contractent ou épanouissent les visages. Malgré soi les muscles tressaillent, la respiration s'écourte, les épaules imperceptiblement arquent leur voûte. Mais l'accoutumance au rythme prévu impose aux nerfs la passivité, et contre les offenses déchirantes du son un flocon d'ouate suffit au labyrinthe délicat de l'ouïe. Sur un fauteuil pliant gît un livre dix fois relu, qu'aux jours de simulacre de combat feuillette mon ennui, avide de s'abstraire. Par un paradoxe étrange ces pages élégantes évoquent des paysages d'Asie, des villes et des palmeraies assoupies dans la paix des soirs musulmans. L'antithèse me choque aujourd'hui, et je refuse à ces peuples trop chantés l'admiration des romanciers et des poètes. Mon imagination ne trouve plus de charme à la fiction des sources et des oasis, et, pour échapper à l'asphyxie, mes narines préfèrent les frais effluves éthérés, humés au soupirail d'une soute voisine. J'envie les chauffeurs noirs de suie, le torse nu, les culottes collées aux tibias, dont les rougeoyantes échines, sous la trépidation des ventilateurs, se douchent à discrétion de pulvérisations d'air glacé. Un de ces appareils, obtenu par faveur spéciale, vrombit inoffensif dans le recoin le plus malsain de mon domaine, mais ses élytres de cuivre brillant, brassant sans distinction toutes les émanations de notre atmosphère, contaminent nos poumons d'une émulsion d'air chaud, de miasmes et d'odeurs sulfureuses.

Le bombardement ayant cessé, je gagne le couloir plus habitable que traverse l'échelle des chaufferies. Quelques groupes se promènent en devisant, comme au foyer d'un théâtre pendant une pause. Mais un mot que lance un officier en passant disperse les promeneurs et ramène en un clin d'œil chacun à son poste. Le remous d'un périscope vient d'être aperçu à bâbord... En moins d'une minute, la torpille qui peut-être en cet instant prépare déjà sa trajectoire, va défoncer les murs d'acier, saccager les compartiments, précédant la ruée

de l'eau envahissante. Le souvenir tragique du *Bouvet* passe comme un éclair dans les orbites ; les regards pourtant ne sont point anxieux à la perspective du sacrifice. Si l'espoir est un des ressorts de l'âme humaine, c'est dans ces moments-là qu'on en mesure toute la force, et le courage n'est souvent qu'une confiance aveugle dans son destin. Véhémente, la canonnade reprend, criblant sans doute le point suspect, la traînée d'écume désignée par les guetteurs. Puis le calme renaît, les détonations s'espacent, de la poupe à la proue gronde et grandit la sourdine familière des hélices. Les cuivres annoncent la fin du combat. Cent bras s'agrippent aux échelles et, dans la lumière retrouvée, sur le spardeck éblouissant où mes yeux cherchent de l'azur, je suis l'envol rapide d'un avion vers les clairs rivages de Ténédos.

10 juillet.

Des renforts anglais, amenés par de gigantesques paquebots, se succèdent sans trêve en rade de Moudros. Près de nous, vient de mouiller l'*Aquitania*, le plus grand steamer du monde, frère du *Lusitania*, de sinistre mémoire. Sa masse titanesque écrase les cuirassés-pygmées, impose à l'œil ses superstructures et les colonnades fumantes de ses cheminées. Glissant par son travers pour prendre sa faction, l'*Agamemnon* n'est plus qu'un destroyer croisant dans le sillage d'un dreadnought, et le cargo qui vient de l'accoster est à peine une barque rivée à son flanc. Le visiteur admire à loisir les larges entre-ponts, les salons luxueux transformés en chambrées, les piscines d'eau douce où s'ébattent des corps musclés, avant les pestilences de Gallipoli. Sur les tables d'acajou où jadis, à l'heure des flirts, s'accouplaient les tasses de thé blond, traînent des buffleteries, des casques écussonnés, des carabines et des cartouchières.

Maître de l'improvisation, le génie britannique excelle en ces métamorphoses : ce paquebot fastueux, orgueil ancien des routes atlantiques, aujourd'hui caserne et poudrière, ne nous étonnons point de le revoir un jour, sa mission achevée, sous la blanche robe d'un navire-hôpital...

A terre, les camps se vident peu à peu, les derniers contin-

gents débarqués ayant cinglé vers la presqu'île, assoiffée de sang généreux et qui réclame des hécatombes nouvelles. Dans le panorama qu'embrasse mon regard, morne par endroits après tant d'affluence dispersée, quelques marabouts plantent encore leurs triangles gris aux escarpements d'une colline. Un bataillon de Sénégalais habite ce campement, pittoresque et grouillant comme un village nègre d'exposition. A voir ces visages enfantins, au front bombé, aux lèvres lippues promptes à découvrir un sourire, comment admettre sans restriction l'auréole d'invincibilité dont les a couronnés notre indulgence? Le métier des armes, tel que l'enseignent les civilisés, exige un apprentissage prolongé de ces primitifs arrachés aux mollesses de la brousse. Les plus belliqueux, virtuoses de la sagaie ou des flèches teintes de philtres mortels, répriment mal, à la première pétarade des shrapnells, une émotion que trahit avec évidence l'agilité décuplée des quatre membres. Mais l'exemple du chef, de l'officier-fétiche qu'ils vénèrent à l'égal d'une divinité de leur tribu, a tôt fait d'inculquer à ces cerveaux épais dominés par l'instinct le sentiment de l'honneur et l'ambition nécessaire du sacrifice. En ce jour de repos, loin des obus meurtriers dont la distance absorbe l'indistincte rumeur, la douceur de l'été tropical alanguit ces âmes nostalgiques. Assis sur leurs talons, le crâne ras et la poitrine nue, ils contemplent d'un œil attendri la fumée bleue qui monte des brasiers, où cuit le savoureux riz quotidien. Quelques faces plus sauvages, marquées de balafres vernissées, ressuscitent toute une hérédité de servage et d'anthropophagie. Mais ce type, malgré ses hideurs, est plus digne de sympathie que le nègre arrogant et trop civilisé qui promenait un melon cabossé sur les places de Dakar ou de Kayes. Des amulettes encerclent les bras musculeux, pendillent sur le bronze des thorax, fouettent le creux des reins où saillit le chapelet mobile des vertèbres. Inutile ornement, aucun joyau ne griffe plus l'aile d'un nez ou le lobule élargi d'une oreille, pour qu'à l'heure du péril, sous les plis du dolman ou les spires innombrables de la ceinture, flambe, plus invulnérable qu'une cuirasse, l'invisible parure des talismans.

14 juillet.

La sonnerie des couleurs éparpille ses notes stridentes dans le radieux matin, qu'anime de ses enluminures l'envol uniforme des étendards dans les hautes vergues. Réceptions, toasts, discours illustrent ce jour mémorable, où s'échangent entre alliés des souhaits solennels de victoire. Des jeux réunissent les équipages sur les ponts, couvrent la rade de canots pour des joutes ou des concours de vitesse. Dans l'explosion des vivats, les vainqueurs défilent avec orgueil, acclamés par les baigneurs qui barbotent le long des carènes. Au repas du soir, les tablées en liesse sableront la double ration de cambusard accordée par l'amiral, et, dans les feux de bengale du couchant, parmi le tournoiement des couples masculins que règle un accordéon asthmatique, s'achèvera, comme en une guinguette de Provence, le 14 juillet de Moudros.

26 juillet.

Le sous-marin *Mariotte* a quitté hier Moudros pour les Dardanelles. Au crépuscule, il a largué la dernière amarre qui le rattachait au caisson du *Gaulois*, il a traîné sans bruit sur l'eau noire son sillage phosphorescent. Il n'y eut par delà les bastingages aucun adieu lancé, aucun geste de bénédiction vers le vaisseau minuscule qui, simplement, comme à la manœuvre, appareillait pour la gloire ou le sacrifice ; mais un sourire déguisait l'angoisse des regards, et mille petites lames émues caressaient la coque émeraude, comme des mains cajoleuses flattent un pur-sang avant l'épreuve...

27 juillet.

A son tour, le *Gaulois* a levé l'ancre de Moudros pour remplacer à Képhalo, dans l'île d'Imbros, le *Saint-Louis*, qui vient de canonner les batteries-fantômes de la côte asiatique. Pendant quatre jours, suivant l'ordre de l'amiral, nous stationnerons dans cette rade foraine, plus rapprochée que Lemnos des Dardanelles, antichambre des cuirassés sous pression qui s'apprêtent à bondir au premier signal. Des moni-

tors, nouveau-nés des chantiers de Plymouth ou de Woolwich, tendent au bercement de la houle leur étrave arrondie. A terre, dans la poussière grise d'une avenue plantée de tentes et bordée de rocailles, piaffent des chevaux, mugissent des autos, défilent des théories de soldats qui vont à l'exercice ou reviennent du bain. Pour éviter le mélange des races, Képhalo héberge les régiments de Gourkhas et d'Hindous, qui n'auraient pu trouver place à Moudros, et, dans ce séjour réservé, une centaine de prisonniers turcs, butin récent d'une victoire anglaise, subit une captivité pleine de mansuétude.

Hindous et Gourkhas occupent deux camps distincts, dans une plaine semée de ronces et d'ornières. Nul gazon ne darde sa pointe verte dans l'interstice des cailloux, et la chair végétale des cactus ne réussit à tirer du granit qu'une médiocre opulence. Petits et fluets, l'occiput pomponné d'une flammèche de cheveux, les Gourkhas ressemblent à des équilibristes japonais de music-hall qui vont jongler avec des poignards. L'étincelle d'un moulinet campe en leur poing leur arme favorite, la terrible dague des corps à corps, plus effilée qu'un tranchet et plus acérée qu'une baïonnette, incomparable, si nous comprenons bien leur mimique, pour saigner une gorge ou pour crever une poitrine. Indolents et graves, l'œil chargé de bouddhisme ou de fatalisme musulman, les Hindous contrastent avec cette tribu de nains-farfadets qui se donnent en spectacle. Boule des turbans, collier des fines barbes crépues, grands corps graciles drapés de mousseline, rien n'oscille pendant la marche, et les pieds nus, malgré l'éclair rose de la plante, semblent à peine se soulever dans l'imperceptible flexion des genoux. L'austérité de cette nature, dans ce décor d'humanité chère à mes yeux et à mon souvenir, s'illumine d'une féerie de visions lointaines et fabuleuses : temples et sanctuaires de Bouddha, bungalows éventés par les fraîches palmes, sentiers incarnadins dans les mystères de la forêt tropicale. Ce fier Hindou, enturbanné de kaki, écussonné de cuivre et ceint des buffleteries d'une cartouchière, je l'ai vu, cipaye majestueux, caracoler dans les riches bocages de Bombay, et cet autre, les paumes au menton, perdu dans le dédain d'une extase, n'est-ee point le fakir qui, dans le grouillement des carrefours, traînait son chariot hérissé de pointes?...

30 juillet.

De retour à Moudros sans qu'on nous ait mandés aux Dardanelles. Privés de nouvelles du *Mariotte*, nous apprenons qu'il s'est pris dans les filets de Nagara. Les radios allemands disent qu'il a été coulé et que trente et un hommes sont prisonniers. Moins heureux que les sous-marins anglais, il a eu le sort du *Joule* et du *Saphir*. Trois épaves, n'est-ce pas trop pour solder la gloire de telles audaces?

19 août.

A notre retour des Dardanelles, nous nous sommes échoués sur un fond vaseux dans le port de Képhalo. Un remorqueur a tenté de nous déhaler sans résultat, et nous avons dû nous délester d'une partie de nos munitions pour nous remettre à flot le surlendemain.

Képhalo, vidé de ses Gourkhas et de ses Hindous, se transforme en camp d'aviation. Près des appontements des cargos ont débarqué des aéroplanes, un hangar pour dirigeables s'échafaude, et des biplans s'exercent à des raids prochains sur les détroits.

Les avions ont jusqu'ici rendu par leur maîtrise et la constance de leurs prouesses des services éclatants que nul ne songe à contester. Dans ce coin épique d'univers, où la glèbe, l'éther et le flot collaborent à la guerre, les combattants de l'air ont reçu du destin la tâche la plus belle. Les cartes que leurs doigts fébriles déploient dans les plaines arides de Ténédos, qu'ombragent les grandes ailes fourbues de leurs oiseaux, sont la vivante image des panoramas entrevus dans le vertige de la vitesse. De minutieux objectifs ont fixé du haut des nues, fragment par fragment, la presqu'île entière avec ses échancrures et ses mamelons, ses forts, ses tranchées et ses termitières, et tous ces rectangles amplifiés, puis assemblés exactement, forment le document où chaque jour, en linéaments précis, s'inscrit l'histoire la plus fidèle de la guerre. Sa complexité déçoit d'abord le curieux inexpert qui cache sa confusion sous une transaction admirative, mais peu à peu, telle une rétine éblouie s'accoutume aux ténèbres, son esprit

orienté apprend à discerner les éternels repères de ce labyrinthe. Retenu par les opacités du photogramme, l'œil attentif abstrait la vaste plage blanche sans détails, parsemée de taches minuscules et rayée parfois par l'obliquité d'une ou de deux travées rectilignes : la mer miroitante, ses vaisseaux, quelques tendeurs du proche fuselage. Auprès des ruines de Seddul-Bahr, le camp français égrène le semis de ses tentes parmi des boqueteaux, des champs dévastés, des enclos funéraires. Au delà commence l'enchevêtrement des tranchées, le zigzag des premières lignes qui, dans des serpentements de ruisseau, hésitent entre les eaux de l'Égée et de l'Hellespont. Dans ce réseau arachnéen, nulle frontière entre les deux camps que l'explosion floconnante des shrapnells, la pente d'un ravin ou le plissement d'une colline. — L'avion perspicace plane sur ce paysage. D'une envolée il s'ouvre des chemins aériens, dont il fixe à son gré l'altitude. Inaccessible et serein, l'empyrée méprise l'offense des hommes, et, pour célébrer son hôte hardi, la transforme en apothéose. La gerbe des obus s'épanouit en auréole autour du messager réconfortant qui, comme jadis les dieux de l'Olympe, vient habiter le ciel du combat, et dont Eole protège les orbes.

Ainsi, chaque jour, les éclaireurs de l'air explorent d'un regard furtif le mouvant théâtre de la guerre. Au-dessus des forts redoutables de Chanak et de Kilid-Bahr, ils repèrent les coupoles blindées, les pointements des volées jaillies des embrasures innombrables, l'enceinte et ses créneaux, ses redoutes bétonnées, dont la netteté est celle d'un devis d'architecte. Rien n'est changé depuis les incursions dernières. Quelques cumulus que l'azur dilue, le pinceau lumineux qui balaie le crépuscule attestent seuls l'active vigilance de l'ennemi. Mais à l'ouest, quand l'avion satisfait survole à nouveau la presqu'île, un tertre arrondi, en amont des lignes turques, a les incandescences d'un volcan : autour d'Achi-Baba, présageant les ruées imminentes, la canonnade se rallume dans l'apaisement du soir.

23 août.

A Moudros comme à Képhalo, le dernier camp a plié ses tentes, et, dans la désolation reconquise, le recul des horizons

décuple les féeries de la lumière. L'atmosphère est transparente comme après un jour de pluie, et nul brouillard, dans l'air assaini, ne s'évapore plus sous la roue des lourds camions ou le piétinement des rudes semelles. Les survivants, que n'ont point imprégnés les miasmes de ce bivouac mortel, ont fui au sein de l'île ou se sont installés sur les collines. Calcinée par le soleil et rongée par les bourbes du flot, la grève de Moudros n'est plus qu'un lazaret sinistre où s'isolent la souffrance et la mort, maîtresses à la fois de la terre et de l'onde. Dans les flottantes prisons de fer aussi bien que dans les tranchées, les rigueurs de la saison éprouvent les organismes les plus rebelles. Une lassitude inusitée accable au réveil les membres gourds, un cerne violacé souligne l'atonie des prunelles. Pressenti par ces stigmates discrets, l'accès fébrile éclate avec ses frissons soudains, son intolérable sensation de chaleur, l'épuisement de ses sueurs profuses. Le parasite obscur, dont le microscope présomptueux n'a pas encore résolu l'énigme, a lâché dans le sang les mystérieux virus qu'élabora son incubation. Les veines charrient des torrents de feu, que la quinine n'arrive pas à éteindre. Sous l'épiderme amolli de moiteur coule un fluide brasier qui va porter la mort aux cellules des nobles viscères. Cœur et cerveau, rarement intacts pour réagir assez, déclencheront délires et syncopes, prodrome fatal des formes pernicieuses. Par miracle parfois, la fièvre décroît, le malade revient insensiblement à la vie, l'esprit embrumé et les muscles flasques, mais entre deux accès, l'adynamie progresse, imposant un rapatriement décisif. Ailleurs, c'est la dysenterie, l'entérite infectieuse, que propagent l'insalubrité des boissons, la souillure des insectes et mille autres causes à peine soupçonnées. En quelques jours de flux multipliés, qu'aucune médication n'endigue, les visages et les poitrines desséchés se creusent de méplats squelettiques, la peau ridée sur les membres sans chair glisse comme une gaine trop lâche. Pour tous ces malheureux paludéens, dysentériques et typhiques, les infirmeries encombrées ont une atmosphère de sépulcre. Trop de bruits, d'assourdissantes vibrations troublent du crépuscule à l'aurore les cauchemars des lourds sommeils. Les lazarets terrestres, les hôpitaux flottants, et, s'il en est temps encore, un paquebot

qui rentre en France accueilleront ces malades et ces moribonds.

Les échos de la presqu'île sont rares, et nous ne glanons de-ci de-là que quelques bribes de nouvelles au cours d'entrevues rapides et de dialogues imprécis. Par la voix de Nauen, le Kaiser clame ses succès en Pologne, et le Chancelier annonce au monde qu'il va tourner ses armées contre nous. Au même instant crépitent les antennes de Reuter qui, sans dithyrambe outré ni vaine emphase, nous informent dans le style du *Times* de la victoire russe dans les eaux de Riga. Ainsi les cœurs tourmentés s'allègent de leurs angoisses et, décroché vingt fois du clou où le télégraphiste l'a suspendu, le communiqué fraîchement traduit rassérène les pessimismes les plus endurcis par la fantaisie de ses barbarismes et de ses lacunes.

3 septembre.

Dans la quotidienne monotonie de notre vie sans aventure, un événement parfois, trop rare à notre gré, nous procure une consolation éphémère et précieuse. Habile à débrouiller l'écheveau des signaux sémaphoriques, la longue-vue du timonier de quart a deviné l'arrivée d'un courrier de France. La nouvelle court déjà sur le pont, qui trépide d'un galop des pieds nus. Dans le lointain des yeux perspicaces s'acharnent à déchiffrer à la cime d'un mât la couleur du pavillon postal. Des hourras acclament le courrier-transport — *Natal*, *Armand-Béhic* ou *Provence* — quand, mourant sur son erre, il a balayé le fond de son ancre tapageuse. Alors s'avivent nos impatiences, que l'expérience n'a point disciplinées. Les vaguemestres et leurs satellites piaffent en vain à la coupée, en vain le patron du vapeur se cramponne en jurant à sa barre rétive. L'ordre du départ doit venir du cuirassé-amiral, qui jusqu'ici n'a hissé entre ses mâts aucune étamine. Ces retards sont normaux. Heureux, si les monceaux de sacs, exhumés pêle-mêle des moisissures d'une cale, ne vont pas s'empiler au fond de quelque chaland nauséabond, qui, pour en compliquer le tri, les déversera là-bas sur l'estacade, parmi les bœufs en mal de mer, les sacs de patates et les fûts de pinard !

Cette confusion, de règle aux premiers jours, serait une bar-

barie aujourd'hui. Au port d'embarquement, des doigts consciencieux ont classé lettres et journaux suivant le nom du navire, en ont gorgé des sacs ventrus qu'une estampille a scellés. Les colis, emballés à part, ont subi, avant d'être enfermés, l'inquisition des rayons X. L'un d'eux, comestible déliquescent, s'égare quelquefois dans les sacs de correspondances, et c'est à l'arrivée un désastre écœurant d'enveloppes agglutinées aux adresses illisibles.

Le signal arboré, tous les canots convergent en hâte vers le bateau-postal. De chaque bord jumelles et longues-vues suivent l'ascension des vaguemestres aux échelles. Un à un les sacs tombent des bastingages et sont reçus par des bras attentifs. De main à main, sur les cuirassés destinataires, ils s'engouffrent dans les entreponts, d'où les fourriers subtils, avec des gestes furtifs de cambrioleurs, les emportent en un local bien clos, que nul gêneur ne pourra forcer. Les sacs éventrés, l'inextricable amoncellement des lettres et des plis se scinde, après dépouillement, en une multitude de tas, auxquels préside la hiérarchie des grades. Commandant, officiers, sous-officiers et matelots, chacun glane à son tour sa part dans cette abondante moisson. Mais quel charme ont pour nous ces feuillets, que la distance et les retards ont vieillis de plusieurs semaines? Nous ne raisonnons pas nos enthousiasmes, et, quelle que soit la teneur du message, nos tristesses sont encore des joies.

4 septembre.

Depuis plusieurs jours, un nouveau sous-marin s'accote au caisson de notre carène, et, pour la quatrième fois, prépare la randonnée surhumaine qui fut néfaste à ses trois aînés. Les matelots vont et viennent sur la coque luisante de la *Turquoise*, disparaissent dans les capots comme des acteurs dans une trappe. Lazzis et jurons, baromètres de la santé morale, se croisent par-dessus les lisses et les bastingages. Entre un calembour et une brimade, des regards voilés de tendresse enveloppent ces hommes magnifiques, dont la confiance ne désarme point devant les embûches trop réelles du flot. Hier, quand sur l'horizon cuivré de brume parut la silhouette du submersible qui faisait sa rentrée dans le port,

un frisson agita les torses frénétiques, et la clameur unanime de trente poitrines fut le signal spontané des vivats. Au cours d'un mois de chasse dans la Marmara, ce sous-marin avait coulé un cuirassé turc, des steamers, un nombre incalculable de voiliers. Enfant prodigue aux fugues fécondes, il retrouvait le golfe familial, la sécurité de ses eaux, l'ampleur hospitalière des carènes. L'onde éclaboussait son étrave, et son dôme muet emportait un harnachement d'ombres rigides.

5 septembre.

Blessés et malades, toujours nombreux, affluent des tranchées meutrières sur les grands navires resplendissants qui de Lemnos cinglent vers l'Égypte, Malte, l'Angleterre ou la France. Allégés de leur cargaison morbide, désinfectés et repeints à neuf, ils sont exacts au rendez-vous du retour et, leur plein terminé, reprennent anhélants les courses qui doivent devancer la mort. Pèlerins des rivages défendus à notre exil, ils nous apportent des nouvelles de France, et les courriers ne sont pas plus prisés que ces causeries avec ceux qui nous communiquent les impressions sincères du pays natal. Un de ces navires-hôpitaux, dernier venu sur notre rade, attire la foule des curieux, qu'une renommée prodigue a pris soin de prévenir. Souriant et le verbe onctueux, moulé dans un dolman gris-vert aux basques impeccables, le maître de céans dépense avec largesse auprès des visiteurs ravis les trésors de l'urbanité professionnelle. Cette clinique flottante, où fleurit le parisianisme le plus délicat, avait rêvé pour ses travaux merveilleux du cadre harmonieux de la Corne d'Or et de la pure atmosphère du Bosphore. Mais la lenteur des événements déjoua ses desseins, et elle attend, en étudiant son œuvre dans le calme, que ses services soient au point pour recevoir et réparer sur l'heure les grands délabrés de la bataille.

Pour l'instant, dans les futures salles d'opération étincelle sous les glaces le nickel des instruments, pivotent et basculent les tables de métal léger, où le patient s'endormira dans les ivresses carillonnantes du chloroforme. Des infirmières de marque, très décorées, promènent dans les baies vitrées leurs poitrines tintinnabulantes de médailles. Rien ne manque au

modernisme de l'installation, ni l'antichambre où l'hôte vermineux, couvert d'ocre ou de pourpre, sentira la faux du rasoir ou les mille aiguillons de la brosse insecticide, ni l'officine du dentiste expert en prothèse, dont les daviers et les fouloirs édentent ou cimentent, en espérant mieux, des bouches aristocratiques. Heureux les blessés qui, dans l'inévitable désarroi des évacuations, confieront leurs têtes ou leurs membres abîmés par la mitraille aux soins de ces maîtres du trépan et de la maçonnerie orthopédique ! Les crânes s'ouvriront comme un livre à la page cherchée, et les jambes fracassées s'étireront sous la chaude caresse du plâtre. Seule de toutes les carènes ici présentes et qui sont les trains sanitaires de notre expédition, celle-ci se résigne à la mélancolie des plages de Lemnos, aux surmenages prodigieux que font prévoir les carnages de la péninsule. Ainsi la façonnèrent pour ce noble but le grand port qui l'arma et les philanthropes qui la comblèrent de leurs subventions généreuses.

9 septembre.

C'est encore à Képhalo que nous avons jeté notre ancre, en prévision de l'arrivée des grands chefs, commandants de terre et de mer, qui doivent conférer à bord du *Gaulois*, comme les généraux d'Occident en une capitale d'Europe. L'entrevue, dit-on, sera d'importance, et, pour y prendre part, l'amiralissime a quitté sur un croiseur ses escadres méditerranéennes. Spectateurs amusés autant qu'indésirables témoins, nous garnissons les ponts d'un alignement de banquettes et retranchons nos visages indiscrets sous un parapet de prélarts au ras des bastingages. Les plus hardis, tels des reporters que nulle incommodité ne rebute, se cadenassent en un réduit à l'hygiène douteuse et kodakent à bout portant les profils illustres dans le piège mathématique du hublot. Sur un morceau de ciel dont la lucarne fait un médaillon, passent des casquettes laurées, des képis constellés ou cerclés de galons d'or. Voici, trottinant et menu, hissé entre deux tangages sur le caillebotis qui sert d'avenue triomphale, le général B..., œil vif et nez anguleux, juif-errant des tranchées de France et de Turquie, qu'enveloppe de ses plis déteints un ample bur-

nous horizon ; l'amiral de R..., commandant suprême des flottes du Levant, visage rose et glabre, colosse aux muscles roulants sous l'uniforme blanc sans ruban ni chamarrure; le général H..., vêtu de kaki, sportsman au geste prompt et au pied agile ; l'amiral N..., de la division de l'*Exmouth*, front juvénile sous la visière ouvragée de dorures ; enfin, cour inséparable de ces potentats, l'essaim papillonnant des satellites d'état-major, reconnaissables à leurs cartons et à la ligne multicolore qui, à la hauteur du cœur, barre leur buste.

Quel fut le résultat de ces conciliabules autour d'un tapis vert? Rien n'en put transpirer, et l'oreille exercée des maîtres d'hôtel ne surprit, pendant le festin, que des formules banales. La plage arrière, aménagée en fumoir par une toiture de pavillons, fut la salle où délibérèrent stratèges et diplomates. Quelques chambres bien placées prenaient vue par leurs sabords en retrait sur ce congrès d'ambassadeurs qui, peut-être, en ses chuchotements réglait les destinées du monde. Les jeux du soleil à travers les bigarrures des étamines plaquaient des reflets étranges sur le visage des assistants. Assis sous l'éléphant siamois, le général H... tournait vers ses auditeurs un masque olivâtre, tandis que, debout près de la lisse, secondés par un interprète diligent, les amiraux de R... et de L... se concertaient avec des figures rubicondes.

13 septembre.

Képhalo, de plus en plus désert, déploie chaque jour vers les détroits ses patrouilles aériennes. Du promontoire dénudé où s'arrondit le dôme vert de son hangar, un dirigeable parfois, squale monstrueux au ventre étincelant, daigne rejoindre au zénith les moucherons qui l'effleurèrent de leurs ailes. Mais son périple dans les nuages est toujours bref, et, l'exploration achevée des routes du ciel, il redescend en planant à des hauteurs que nos regards peuvent atteindre. A mesure qu'il se rapproche, comme brille un bijou sorti des ouates de son écrin, sa cuirasse d'aluminium réfléchit le jour en éclairs bleuâtres et, sa forme étrange se précisant, sa nacelle a l'air d'une proie appendue à son poitrail. Il s'incline vers les monitors, frôle la crête des lames, rebondit par delà les collines, et glisse comme un char de fée dans un décor de théâtre.

Les aviateurs ont leur parc à plusieurs kilomètres à l'intérieur de l'île, au bord d'un lac qui communique avec la mer et d'où les hydravions prennent leur essor. Officiers de vaisseau ou gentlemen engagés pour la durée de la guerre, leur courtoisie ignore la puérile fatuité que donne à la plupart des novices la fréquentation du ciel. Quand le grand vent les retient sous leurs chaumes, ils se réjouissent qu'à leur porte vienne heurter une main étrangère. Sur la table semée de pipes et de journaux, un matelot qu'un cri guttural a fait jaillir d'une encoignure dispose un samovar de thé fumant, une boîte de lait concentré, un flacon, des tasses et des verres. Après un moment de silence où chacun à loisir s'est observé, l'entretien démarre avec ses cahots de termes incompris ou de phrases mal traduites. Nos amis nous racontent ce qu'ils savent, et nous ne leur apprenons rien dont ils ne soient depuis longtemps informés. Albatros ou goélands suivant qu'ils plongent dans l'empyrée ou se laissent dériver vers le flot, ils sont les premiers témoins des victoires de l'air ou des drames insondables de l'onde. Ils nous disent leurs prouesses dans la Marmara, l'attaque à la torpille des transports ennemis qu'ils survolent à des altitudes réduites, la détresse des pannes imprévues qui les livrent sans espoir de secours aux solitudes angoissantes de la mer. L'un d'eux, contraint d'amerrir par une défaillance de son moteur et près d'être capturé par un vapeur à l'éperon menaçant, lance sur son agresseur l'ultime engin de mort dont s'était aggravée sa chute. Aussitôt trépide le gouvernail, se cabrent les flotteurs sous le vrombissement de l'hélice. Sauvée par sa torpille, tel un aérostat par l'abandon de son lest, la machine repart vers la nue, tandis qu'agonise sa victime.

Les verres vidés, comme languit insensiblement l'entretien, les mains ramènent parmi les soucoupes les périodiques et les magazines qu'avaient repoussés les coudes. Froncés sur l'austérité des images dont s'illustrent les pages de gloire, les sourcils se détendent aux cocasseries du *Punch*, l'œil s'allume aux folâtreries de *la Vie Parisienne*. Ainsi, dans leur cabane de planches, prisonniers de la bourrasque ou cénobites volontaires mûrissant leurs exploits, nos compagnons ne dédaignent point le charme décrié des frivolités littéraires de France.

Nous les entraînons vers la rade pour des agapes où notre gratitude veut éclater, mais le menu de ce soir-là — raviolis, pieds et paquets marseillais ! — dut satisfaire médiocrement des estomacs peu faits aux déchets de l'abattoir et de la cuisine.

Demain prend fin notre séjour à Képhalo, et sur la dunette, au delà des violets nocturnes du promontoire, nous admirons la sanguine du ciel, où meurt le flamboiement lointain des Dardanelles. Tout à coup fulgurent jusqu'au zénith les rubis et les orangés, tel rayonne un brasier attisé par la tempête. De seconde en seconde croît l'incendie, et l'on s'apprête à voir darder des flammes. Gallipoli en feu ! Les plus lestes d'entre nous escaladent la hune pour mieux voir, mais avant que leurs rires n'aient retenti, le limbe lunaire décoche au bord de l'horizon sa première flèche purpurine. L'astre, énorme et rutilant, hisse dans les ténèbres son disque, puis se suspend au mât d'un monitor comme une lanterne de farandole...

19 novembre.

Vers Salonique qui nous réclame, sous un dôme trop constellé dont chaque étoile est un phare éclairant notre marche, nous cinglons avec des enthousiasmes rajeunis, que n'altère point le sentiment du péril. A l'aube, montent sur les opalescences du ciel les cimes ondulantes de Chalcidique, et, dans la splendeur aurorale, perle de l'Orient encore embuée de torpeur nocturne, la ville aux cent minarets ouvre sa rade rose aux langueurs roses du matin. Des silhouettes massives dorment sur l'eau calme. A peine les deux lames hyalines et diaprées qui s'écartent de notre sillage agitent-elles d'une oscillation successive les cloches de métal, cerclées de mousse, qui ferment le goulet du port. Le premier bateau qui entra dans le golfe se hâta de tendre le filet d'acier qui devait garantir la sécurité des débarquements. Près de lui, ramassé dans le brouillard, comme un dogue tapi près d'un portail, un croiseur gris surveille la passe et s'arroge le droit de visite de tout bâtiment étranger soupçonné d'intentions hostiles. Au fond de la rade, croiseurs et cuirassés braquent sur des objectifs confidentiels les volées de leurs canons, et leur présence redoutable rappelle

à point à la perfidie levantine que nos soutes ont des arguments à l'usage des peuples adorateurs de la force. Cet attirail guerrier, inopinément surgi, engendre un malaise évident parmi les cargos coutumiers des contrebandes rémunératrices, mais la ville et le port s'accoutument déjà aux spectacles qui transformèrent la vieille Europe. De tous côtés, les prunelles les plus pacifiques rencontrent l'obsession de la guerre. Chaque mâture est une baïonnette pointée vers le ciel et, par-dessus les cyprès noirs auprès desquels bivouaquent nos légions, les cent mosquées dressent leurs minarets aigus comme une levée de lances ou comme des hampes attendant leurs drapeaux.

Jusqu'à l'heure bénie du canot-major, rien ne trouble la rade fortunée que le meuglement des sirènes, les spirales de vapeur maculant le ciel, l'aile des goélands et la rame rythmique des caïques. A la troisième sonnerie, dans une bousculade de casquettes et de chapeaux, la chambre du canot est envahie et l'esquif minuscule démarre sous la poussée de l'hélice. Le quai dont nous nous rapprochons allonge l'alignement de ses façades étincelantes, les minarets rentrent leurs flèches sous les toitures de premier plan, et la colline perd l'entablement de son fauve donjon, que ciselait un nuage. Étonnement de nos premiers pas sur ce sol chargé d'orgueilleux passé et que l'histoire vient de choisir pour de nouveaux fastes, nous ne croisons dans les carrefours que citadins paisibles et mornes promeneurs, qui ne daignent même point s'attrouper devant le panorama majestueux de la rade. Les camelots brandissent leurs journaux ou nous proposent leurs bimbeloteries comme à des touristes de l'agence Cook. Dans l'avenue de la Victoire, les cinémas encombrent la chaussée de leurs affiches tapageuses, les tramways cornent, les mahonnes arc-boutent à la dalle du quai leurs proues ornementales. Un vieux Turc, affaissé près d'une borne, ouvre au soleil ses paupières chassieuses, d'où filtre vers les turbulences de la rue un regard machinal, noyé dans la narcose d'un songe. Est-ce là l'état de siège annoncé en manchette par la feuille que froissent nos doigts? Fidèle à ses traditions, la foule endimanchée déferle vers la Tour Blanche, bastille des janissaires, farouche tour du sang dont les cachots recélèrent tant de

crimes. Dans son ombre prospérèrent de frais jardins, et de pimpants orchestres y donnent aujourd'hui des concerts.

Voici pourtant, martelant le macadam de leurs bottes éperonnées, bombant un pourpoint avantageux tressé de brandebourgs et d'aiguillettes, des officiers grecs, le monocle à l'orbite, la lèvre hérissée du double aiguillon de la moustache. Soigneux de l'attitude et pratiquants de la scolastique apprise aux académies de Vienne et de Berlin, ils vont scandant d'un pas automatique leur morgue hautaine et courroucée, observant d'un front pensif l'importune Armada qui déroule sur le golfe l'insolence de ses pavoisements.

Voici des soldats, lourdauds aux jambes traînantes, paysans tortueux tirés par un décret royal du fond des ravins de Macédoine, et qui déjà connurent les fatigues surhumaines de la guerre. Sordides et haillonneux, une défroque de bure les vêt ; des sandales de corde ou des bottines à soufflets chaussent leurs pieds noueux, et des touffes de cheveux poisseux s'échappent de la coiffe fripée de leurs casquettes.

Quelques costumes bleuâtres, habillant des carrures martiales, découvrent dans les éclaircies de la cohue la couleur pâle des horizons de France. Mais pourquoi rencontre-t-on si peu des nôtres, sauf, silhouettes immobiles et poudreuses, sur le siège des camions, qui passent en grand vacarme, emplissant les nez d'une odeur d'essence? Celles de nos troupes qui ne sont point parties pour le front serbe — qui peut prévoir les surprises que nous ménage la Grèce en ses atermoiements? — sont cantonnées aux environs de la ville et attendent, en leur bivouac de Zeitenlick, que soient dissipées les incertitudes du moment.

Nous remontons la rue Venizelos, que bordent à mi-longueur les plus luxueux magasins de la cité. Dans la pénombre d'une voûte brillent sous des lampes électriques des étals d'orfèvrerie, où vers la gemme sollicitée par le chaland s'incline quelque profil sémitique. Rois indiscutés du commerce et de la finance, les Juifs sont partout dans la Thessalonique cosmopolite, hier ottomane, et qu'une victoire rendit grecque. — Enfoui dans son souk étouffant, amoureux du décombre et de l'obscurité propice à la prière, le Turc importé de Stamboul osa à peine rivaliser avec ces négociants solennels, cour-

tisans de la fortune. Aux pieds des visiteurs qui par distraction franchirent son seuil malsain, il étend sans faste des tapis vermoulus et des étoffes que tissèrent à son insu des mains germaniques. Fardées de sucre et d'écœurants parfums, ses confiseries n'ont pas plus de succès que sa faconde, et nos méfiances accueillent avec des hochements de tête ses protestations d'amitié.

Au sortir des ténèbres du marché couvert, nous suivons la rue Egnatia, carrefour des races et des religions, fourmillante impasse des Balkans, comme au temps des caravanes qui par ce chemin prolongé se traînaient de l'Adriatique au Bosphore. Sur les boues du pavé que vient d'humecter une ondée furtive, dans les flaques noirâtres, azurées par la distance, et qui, tendres chromos, renvoient l'image rose des balcons, patauge une procession multicolore, dont la calme démarche ne s'émeut point de la giclante éclaboussure des véhicules : evzones aux fustanelles plissées, dont les babouches jouent avec la balle des pompons, vieux Juifs en long manteau fourré, Crétois bottés de cuir verni et culottés de serge bouffante, soldats dépenaillés crottés jusqu'aux genoux, Grecques opulentes aux trop fins mentons engoncés dans des jabots trop flaccides. A cette agitation, dont nous détourne encore l'obsédante marmaille qui s'attache à nos talons, nous préférons la paix des venelles ombreuses, où le deuil d'un cyprès monte la garde auprès d'une mosquée croulante. Dépassée la place du Konak, qu'obstrue le flot des clients et des quémandeurs parmi le fumet des graillonnantes fritures, nous obliquons vers les hauts quartiers musulmans, qui, loin des rumeurs de la ville, s'adossent à l'enceinte tutélaire des remparts. Nonagénaires à barbe de safran qui pétunez sur un banc rustique, enfants en chéchia, vêtus de mousselines fleuries, qui jouez à la marelle ou revenez de la fontaine avec vos cruches d'eau, femmes voilées qui détournez de nous les taies de vos prunelles, colonnades de brique dont la chaux s'écaille, cimetières aux stèles renversées que piétinent les troupeaux, vieux portique qui servit d'arc de triomphe à l'envahisseur, chemin creux flanqué de moucharabiehs au bout duquel tremble la pointe d'un minaret, bastion hérissé de canons-fantoches, sentinelles qui ronflez le ventre au soleil, quelle

gratitude ne vous devrons-nous point, pour avoir un instant chassé de nos esprits les visions angoissantes de la guerre!

21 novembre.

Nos soldats commencent à circuler plus nombreux en ville. Leur belle tenue contraste avec l'air misérable des troupes grecques et, sur leur passage, la foule déjà se retourne avec sympathie. Quelques froissements entre patrouilles donnent parfois naissance à des altercations qui restent en suspens, faute d'un langage commun.

Un hydravion qui survole le quai arrête en même temps piétons et véhicules. Des nez s'aplatissent aux vitres des tramways, des tarbouchs se renversent en déployant leurs glands de soie. Cette exhibition porte ses fruits : le clignement commencé avec un mauvais pli de la joue, s'achève en un sourire d'admiration. Des mains d'enfants applaudissent l'oiseau merveilleux, et peut-être en sa tour, d'où son orgueil croyait dominer le monde, le muezzin voit-il dans cet envoyé du ciel un avertissement de son dieu.

Nous rejoignons le bord quand s'allument les réverbères. Mais pourquoi toutes les cheminées fument-elles? A partir de ce soir, les communications avec la terre sont interrompues. L'unique représentant de la flotte hellénique, un torpilleur aux allures de yacht, accosté au quai près du wharf, est tenu en respect par des monitors et des destroyers. Pauvre torpilleur rongé par la rouille et tranquille sur ses amarres, n'est-ce pas lui faire trop d'honneur que de le suspecter d'une trahison? Mais dans ce pays à neutralité précaire, où sous l'uniforme grec nous sont apparus des officiers trop blonds, la sécurité de nos escadres exige de telles mesures de prévoyance.

22 novembre.

Tout s'arrange. Les communications avec la terre sont rétablies. Qui parle de tension, de rupture de neutralité, de déclaration de guerre? Le tommy flegmatique, serrant sa pipe dans un rictus, n'arpente pas l'avenue d'un pas plus alerte. Des poilus, bras ballants, badaudent autour des bas-

reliefs de la porte de Galère, offrent leurs bustes à la boîte du photographe ou leurs semelles à la brosse du décrotteur. Un général, courbé sous le vantail d'une boutique, grignote des pâtisseries en pourléchant ses pulpes huileuses. Dans les salles surchauffées, où sur l'écran papillotant deux cents spectateurs suivent les tribulations de Maciste, voisinent fez ottomans et képis français, que sépara peut-être une tranchée de Gallipoli.

9-11 décembre.

En quelques jours, les événements se sont précipités sur le front de Serbie. Les Français n'ont pu joindre les Serbes, et chacun se replie de son côté. L'ultime espoir s'évanouit : l'aide russe promise par le tsar au ministre Pachitch. Régiments de Bessarabie qui paradiez, l'arme au pied, devant les caracoles de votre empereur, quel vent vous a dissous, ou plutôt quel zéphyr, amer et minutieux, a gonflé pour nous décevoir les baudruches de l'illusionnisme diplomatique?

La ville s'emplit de troupes retour du front : figures hâves, corps voûtés par les gibernes ballantes, jambes fléchissantes sous les capotes raidies de boue. Des Serbes osseux, aux joues défoncées par la faim, mordent à pleines dents les tranches de pain que leur débitent de rapaces mercantis. Leurs mâchoires gloutonnes trouvent encore la force, entre deux bouchées farouches, de maudire le peuple qui les a trahis, et l'un d'eux, payant en monnaie serbe son repas, rejette avec mépris la pièce de dix leptas qu'on lui rend.

Fleuve noir charriant en cascade les limons du Vardar, vaste marécage de tant de déluges quotidiens, Salonique ne renie point ses traditions de comptoir oriental, sans autre hygiène que celle du soleil pour assécher ses pestilences. Du carrefour des nations à l'arc-de-triomphe de Galère, une mer de boue flue, tourbillonne et clapote, et dans les ornières du trottoir chaque faux pas se botte d'une vase infecte. Les intempéries ni l'incurie du municipe ne sauraient ralentir le trafic et l'enfièvrement de la rue. Sur les souquenilles ou les uniformes détrempés les roues vertigineuses des autos décochent des seringuées d'eau gluante, des stalactites dégouttent du poitrail des chevaux, des visières des képis, des vieilles

pelisses judaïques qui secouent leur toison comme des barbons crottés. Non loin de la porte Vardar, à deux pas du marché sordide où des barbiers tondent les tignasses derrière les boulangeries en plein vent, des centaures au casque d'airain défient les trombes du ciel, telles des statues équestres immobiles sur leurs socles. L'éclair d'une lame jaillit soudain de leurs flancs, et les dix dragons saluent le général en chef au saut de sa limousine, l'emportent au grand trot vers Zeitenlick, dans un envol de crinières et de fanions.

14 décembre.

Le gouvernement grec a cédé aux exigences de l'Entente : une partie de la garnison a quitté Salonique pour Cozani et Sorovitch.

Malgré l'émigration des troupes grecques, on rencontre encore en ville beaucoup d'uniformes grisâtres. Ces soldats, qui savent qu'ils ne se battront pas, maudissent le décret qui pour une comédie les assembla sous les armes. Don Quichotte cavaliers cisaillant leurs ânes de leurs longues jambes, ils galopent sur le pavé en piteux escadrons, et couvrent les routes de leurs convois de charrettes, de mules et d'hétéroclite matériel, tels des romanichels traqués par la police. Où sont les fiers guerriers au franc regard, les evzones en court jupon, bardés de coutelas et de pistolets, les miliciens crétois au poing nerveux serré sur le pommeau des baïonnettes, et tous ces conquérants d'hier qui pendent, raccornis sur des bristols, aux devantures des photographes ?...

25 décembre.

La Tour Eiffel a souhaité bon Noël à tous, et dans le carré, déblayé de ses tables de bridge, un supplément d'ampoules électriques figure l'illumination d'une nef. En deux coups de marteau, planches et pavillons de timonerie improvisent un autel, où l'aumônier déballe ses surplis qu'a lissés un fer méticuleux. Un cantique, entonné par des voix graves, inaugure l'office de minuit, le piano devient un orgue solennel, le col bleu d'un matelot remplace la chasuble diaconale des

servants. La messe dite et le missel renfermé dans son coffre avec le ciboire et le manipule, un tintement de vaisselle et de cristaux court sur une nappe douteuse, violacée de placards qu'ont soigneusement épargnés des lessivages sommaires. Réveillons des Noëls d'avant-guerre, agapes familiales dans la tiède intimité de l'âtre, cohue des restaurants de nuit parmi l'obséquiosité des habits noirs, le pétillement des coupes et la fumée bleue des havanes, nous vous retrouvons ce soir en ce carré bas lambrissé de cornières, où fusent les rires et résonnent les voix. Viandes froides et coriaces que mâchent nos dents, ambre sans parfum dont se mouillent nos lèvres, foies gras éventés que hume, les narines battantes, le prêtre supplicié par le jeûne, vous êtes plus pour nous que les ortolans d'un festin guindé, où l'étiquette prohiberait les joyeuses réminiscences de jadis. Et quand, la tête à peine vacillante et l'estomac médiocrement rempli, nous regagnons nos tanières pour un bref sommeil, nous vous savons gré de nous éviter, pour les labeurs du lendemain, la barre du front et la gastralgie des veillées trop longues !

26 décembre.

En dépit de l'hostilité grecque, Salonique termine fiévreusement son organisation. Maîtres de la place, les Alliés entretiennent une armée de pionniers qui défrichent les terres incultes, empierrent les rues et nivellent les routes. D'un chemin tortueux au bout de la rue Saint-Démètre débouche une théorie tumultueuse de camions, tels des wagonnets dévalant dans le couloir d'une mine. Des explosions de dynamite enfument l'horizon et font trembler les sept tours de l'Acropole. Dentelée par l'érosion et à demi effondrée par la main des hommes, une colline enferme en ses flancs crevassés un éboulis de roches et de terreau, que des équipes de Serbes nerveux lancent à grandes pelletées dans des tombereaux vides. Des chiens faméliques errent parmi les mausolées juifs et les stèles musulmanes. Cubes blancs que le fossoyeur a jetés au hasard sur les sépultures, mannequins de pierre à turbans d'or qui derrière les balustrades se dressent comme des fantômes, éteignent au couchant leurs facettes de marbre et d'émail. En ces champs d'éternel repos, où les âmes, oublieuses

des préjugés et des querelles terrestres, vont s'évaporer à travers l'humus et vagabonder en feux-follets, c'est aussi là, dans le silence sépulcral du soir, que s'apaisent les rancunes des peuples. Sur le couvercle d'un mausolée, un soldat grec et un tommy jouent aux osselets, et les litiges de la partie sont réglés par un docte mendiant qui raccommode ses hardes. Le firmament pâli grelotte comme un épiderme aux approches de la nuit, et dans les opacités du lointain la Tour Blanche est encore un cierge incandescent, autour duquel bourdonnent les avions-insectes. Une sonnerie française éclate sur le sentier désert, qui festonne en longeant le cimetière. Est-ce pour troubler le dialogue des morts que nos patrouilles viennent ici claironner leurs tintamarres? Mais non, sous les tambours oscillent les hautes bottes de cuir verni et les brailles bouffantes : c'est un défilé de gendarmes crétois, une ronde nocturne de policiers qui descend en musique vers la basse ville.

9 janvier 1916.

Nous apprenons les détails de l'évacuation de Seddul-Bahr. Le décrochage s'est fait dans la nuit, malgré le mauvais temps ; il ne reste plus un seul homme dans la presqu'île. Les Français ont sauvé tout leur matériel, les Anglais ont sacrifié le leur pour alléger leur retraite. Tout fut détruit, canons et mitrailleuses, automobiles et motocyclettes qu'on lançait à toute allure dans la mer, stocks de vêtements que, plusieurs jours durant, des équipes s'employèrent à lacérer. Puis dans l'amoncellement des fourrages pétrolés éclata l'étincelle d'un court-circuit déclenché sur la plage par le doigt ponctuel du dernier soldat. Des hurlements de joie coururent sur l'eau au tonnerre de l'explosion. Face au brasier qui résumait pour eux tout un passé de cauchemars sanglants, ces hommes qui avaient tant souffert célébraient par ce cri l'auto-dafé de leurs illusions et de leurs misères...

XXX

UN AVENTURIER[1]

DRAME EN CINQ ACTES ET NEUF TABLEAUX

ACTE QUATRIÈME

CINQUIÈME TABLEAU

A Krasna, capitale de la province de Carolie. — Dans la maison de ville où est installé le quartier général. — Le cabinet du prince. — Portes au fond, à gauche et à droite.

SCÈNE PREMIÈRE

JEAN, LE DUC, BÉATRICE.

JEAN.

Enfin, pour combien de jours avons-nous encore de vivres?

LE DUC.

Pour quinze jours, monseigneur.

JEAN.

Comment les habitants de Krasna ont-ils pris l'arrêté qui les rationne?

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 mai, du 1er et du 15 juin 1920.

LE DUC

Très bravement.

JEAN

Ce peuple est bon.

BÉATRICE.

C'est bien simple, il vous aime.

LE DUC

Il est seulement à prévoir que le groupe républicain va profiter de cette occasion pour redoubler d'insolence. Vous êtes trop indulgent pour ces gredins, monseigneur.

JEAN.

J'ai fait arrêter le directeur de leur journal parce qu'il avait touché à la reine.

LE DUC

Ce n'est pas assez. Il faudrait les réduire au silence sur tous les points.

JEAN.

Comprimés, ils seraient plus dangereux.

LE DUC

Cela reste à savoir.

JEAN.

Ils seront avec moi... si je réussis.

BÉATRICE.

Comme vous dites cela ! c'est la première fois que vous exprimez ce doute.

JEAN.

Je vois la situation comme elle est. Je ne m'attendais pas que le jour où j'entrerais enfin dans la capitale de la province marquerait pour moi le commencement des vrais difficultés. Je me suis trop pressé, cela est certain. Je me suis trop éloigné, et trop tôt, de ma base d'opérations. C'est la première faute que j'ai commise, mais

elle peut devenir grave. L'ennemi a pu franchir l'un des passages qu'il m'était si facile de lui interdire auparavant. Nous sommes, maintenant, totalement investis, coupés de toute communication avec les postes de la montagne; prisonniers dans Krasna, voilà la vérité. Une seule chance de salut, c'est que Mircousch parvienne à remettre au général commandant la place de Lissa, l'ordre de ramasser toutes les garnisons montagnardes, de descendre en plaine et de prendre l'armée républicaine à revers en même temps que je tenterai contre elle une dernière sortie. Alors, peut-être, les deux tronçons de notre armée se pourront rejoindre... Or, Mircousch ne revient toujours pas.

BÉATRICE.

Mircousch reviendra. Ou, s'il se laisse prendre, ce ne sera qu'après sa mission remplie. Mircousch fera l'impossible pour se racheter. Le meilleur moyen de vous le rendre à jamais fidèle et jusqu'à l'héroïsme, c'était de lui donner une occasion insigne de travailler et de souffrir pour vous. J'ai confiance en ce pauvre homme.

JEAN.

Je vous fais de dures fiançailles, Béatrice.

BÉATRICE.

Non, puisque je suis près de vous.

JEAN.

Je vous nourris de pain de siège.

BÉATRICE.

Il n'est pas encore trop mauvais.

JEAN.

Hélas ! suis-je digne que vous enduriez tout cela à cause de moi?

BÉATRICE.

Je le crois, Renaud. (*Souriant.*) Mais, si vous ne le méritez pas, mon pays du moins le mérite.

JEAN.

Ah ! Ce n'est donc pas pour moi que vous vous dévouez?

BÉATRICE.

C'est pour vous puisque l'Alfanie et vous, c'est tout un.

JEAN.

Et si l'Alfanie et moi, c'était deux?

BÉATRICE, *sérieuse.*

Alors, je serais très embarrassée, monseigneur. (*Elle se dirige vers la porte du fond.*)

JEAN.

Vous sortez?

BÉATRICE.

C'est l'heure où je vais au couvent des Camaldules soigner mes blessés et mes malades.

JEAN.

Être blessé à mort, et, soigné par vous, mourir dans vos bras, et vous laisser un souvenir triste — et pur — je me dis parfois que c'est ce qui pourrait m'arriver de plus heureux.

BÉATRICE.

Vous avez mieux à faire, monseigneur.

LE DUC

Elle a raison.

(*Béatrice sort.*)

JEAN, *se ressaisissant.*

Oui, l'action est encore le meilleur opium... Duc, voici les ordres pour aujourd'hui. Diriger une fausse attaque du côté du Nava; pendant ce temps-là, pousser des reconnaissances sérieuses, le plus loin possible, du côté de Lissa, par où il est probable que Mircousch reviendra, s'il revient. Je ne vois malheureusement rien autre chose à faire... Et vous?

LE DUC.

Peut-être des prières publiques.

JEAN

Si vous voulez.

(*Le duc sort.*)

SCÈNE II

JEAN, PUIS LA REINE.

JEAN, *seul.*

Des prières publiques... Et pourquoi non? C'est un moyen de savoir en quels termes je suis avec Dieu, et si, pour lui, je suis le prince Renaud... Dieu doit penser très largement... Nous verrons...

LA REINE, *entrant en ouragan.*

Savez-vous, Renaud, ce qui arrive? Tout à l'heure, dans la rue, j'ai été, moi la reine, insultée par la populace, et mon cocher à eu toutes les peines du monde à me tirer de la bagarre. Et le plus fort, c'est que les mêmes qui criaient : « A bas la reine ! » — quelques-uns du moins — criaient aussi : « Vive le prince ! » comme si vous étiez mon ennemi, et comme si ces deux cris se complétaient l'un par l'autre. Tout cela par votre faute : vous avez eu la faiblesse de tolérer cet immonde journal, qui, en affectant de vous respecter, me couvrait quotidiennement d'injures. On dirait vraiment que vous voulez séparer votre cause de la mienne, et cela, convenez-en, est étrange.

JEAN.

Ce n'est pas moi, madame, qui sépare nos causes, mais c'est peut-être le souvenir de votre passé. Quant au journal dont vous vous plaignez, vous savez que j'en ai fait arrêter le directeur, du jour où il a passé, contre vous, des insinuations à l'insulte déclarée... Et tenez, je serais assez curieux de voir cet homme-là et de l'interroger moi-même. (*Il frappe sur un timbre; un officier paraît. — A l'officier :*) Faites conduire ici Kridlo, le prisonnier d'hier soir. (*Il lui remet un papier sur lequel il a écrit quelques mots. — L'officier sort. — A la reine :*) Pour vous, madame, c'est bien simple, ne sortez plus, puisqu'on ne vous aime pas, et surtout ne sortez plus en voiture dans une ville où l'on commence à manger les chevaux.

LA REINE.

Qu'est-ce que je ferai alors? Pas la plus petite distraction...

JEAN.

Ce n'est pas ici que nous pouvons donner des fêtes.

LA REINE.

Une nourriture ignoble.

JEAN.

La même que celle de vos dévoués sujets.

LA REINE.

Pas d'argent.

JEAN.

Je n'en ai pas de trop pour mes troupes. Et puis, qu'en feriez-vous?

LA REINE.

Ah ! si j'avais su !

JEAN.

Qu'attendiez-vous donc en venant me rejoindre? Je vous ai pourtant assez prévenue qu'il ne s'agissait pas d'une partie de plaisir. Vous parlez comme si vous aviez du sang de bourgeois dans les veines. La vie que nous menons, plus d'un roi, parmi nos ancêtres, l'ont connue. Vous n'êtes pas plus pauvre, ni plus mal nourrie que ne fut, au siège de Zellac, notre aïeule la reine Bathilde. Quand on est de notre sang...

LA REINE.

« Notre » aïeule? « notre » sang?...

JEAN, *très froid.*

Eh bien ! oui, comment faut-il dire? (*Railleur mais bon enfant.*) Allons, madame, montrez une âme un peu plus vaillante. Au temps où vous étiez la reine d'Alfanie (et je vous jure que vous le redeviendrez par moi), vous n'étiez pas exemplaire, mais vous aviez au moins quelque fantaisie et quelque audace dans vos divertissements. Ne pourriez-vous retrouver dans l'adversité un peu de l'esprit d'aventure qui vous distinguait au temps de votre grandeur?

LA REINE, *radoucie.*

Je le pourrais, si vous m'aidiez... si vous me traitiez en effet comme la reine. Mais vous m'écartez de tout. Il suffit que je vous demande une chose...

JEAN.

Mais non... essayez.

LA REINE.

Eh bien ! voici... C'est pour cette fourniture d'habillement... Je sais qu'elle est sollicitée par des gens très sérieux... oui, j'ai pris mes informations... la maison Dan et Nephtali... Ces gens-là ont toujours été très dévoués à notre cause, et lui ont même fait des sacrifices. Enfin, je crois vous rendre service en vous les recommandant d'une façon très particulière.

JEAN.

Qu'est-ce qu'ils vous donneront pour cela?

LA REINE.

Mais...

JEAN.

Vous voyez bien. Si je n'y veillais, vous passeriez votre temps à faire précisément ce que nous reprochons à nos ennemis. Désirez-vous quelque autre chose?

LA REINE, *démontée, puis se remettant.*

Eh bien ! oui ; ne serait-ce que pour mettre à l'épreuve vos sentiments pour moi. Je vous demande de nommer le lieutenant Dario capitaine.

JEAN.

Oui, madame... quand il le méritera. — Allons, ne soyez pas triste et ne m'en veuillez pas, je vous apprends — respectueusement — vos devoirs de reine, voilà tout. On avait oublié de vous en instruire, ce n'est pas votre faute.

L'OFFICIER D'ORDONNANCE, *entrant.*

L'homme est là, monseigneur.

JEAN.

Faites-le entrer. (*A la reine.*) Voulez-vous le voir, madame?

LA REINE, *vivement.*

Non, non.

JEAN.

Alors, à tout à l'heure.

La reine sort par une porte ; on introduit le journaliste par une autre.

SCÈNE III

JEAN, LE JOURNALISTE.

JEAN, *après l'avoir fait asseoir.*

Je vous ai fait arrêter, monsieur, parce que je le devais. Mais je vous sais honnête homme et n'ai point de haine contre vous. Je serais curieux de savoir le fond de votre pensée et pourquoi vous m'êtes si ardemment ennemi. Vous pouvez parler librement. Qu'avez-vous contre moi? Que me reprochez-vous?

LE JOURNALISTE.

Je ne pensais pas, monseigneur, avoir à vous l'apprendre. Je vous reproche le crime d'insurrection contre le gouvernement légal, et, par suite, contre le peuple même d'Alfanie.

JEAN.

Parlons sérieusement, monsieur. Si vous aviez échoué, vous et les vôtres, il y a quinze ans, c'est vous qui auriez été les insurgés ; et si je réussis, c'est moi qui serai demain le gouvernement légal. Vous savez mieux que moi, pour en avoir joué, que le suffrage universel est la grande duperie des temps modernes. Depuis que l'humanité dure, l'histoire se fait, les révolutions s'accomplissent sans que les neuf dixièmes des hommes y prennent part, le plus souvent sans qu'ils le souhaitent, presque toujours sans qu'ils en

profitent, toujours sans qu'ils le comprennent. La lutte n'est pas entre moi et le peuple ; elle est entre moi et la bande, ou, si vous aimez mieux, le parti qui gouverne. Toute la question est de savoir si ce gouvernement-là fait son devoir. Or, j'affirme qu'il ne le fait pas, et que lorsqu'il dit aimer et servir le peuple, il ment.

LE JOURNALISTE.

Êtes-vous sûr qu'à ce compte aucun de vos ancêtres n'ait jamais menti?

JEAN.

Beaucoup plus rarement, monsieur, car cela leur était plus difficile. Un des grands avantages de la monarchie c'est que l'intérêt personnel du roi s'y confond, sur les points essentiels, avec celui de la communauté. Le roi n'a pas à faire fortune, il n'a pas à conquérir le premier rang. Il peut se dévouer à tous sans arrière-pensée. Il est réellement l'homme de tous. Mais dans votre république, l'intérêt personnel des gouvernants étant toujours distinct de l'intérêt de ceux qu'ils représentent, ou même y étant contraire, le pouvoir devient vite une sorte d'hypocrite brigandage. Le désordre, partout, le vol et la prévarication, la corruption et la peur, la curée des places par une minorité insolente, forte de la sottise et de la lâcheté publiques, le pays mis en coupe réglée par une bande de politiciens et par les comités qui les soutiennent à la fois et les terrorisent ; — au fond tous les avantages publics et la réalité de la puissance aux mains de ce qu'il y a peut-être de moins recommandable dans la nation, voilà ce que nous voyons depuis quinze ans. En somme, beaucoup plus de charges et de misères, pas plus d'égalité en dépit des mots et moins de liberté et de justice que sous la monarchie, beaucoup moins, à coup sûr, que dans les villes que je vous ai arrachées, et où j'ai installé mon gouvernement : car moi, j'aime le peuple.

LE JOURNALISTE.

Vous l'aimez tant que, pour faire son bonheur, vous lui avez déjà tué quelques milliers de ses enfants. Si tout ce sang vous est léger, je n'ai rien à vous dire.

JEAN.

Le bien que j'apporte à douze millions d'hommes n'est pas trop payé de ces morts. Je prends cela sur moi, monsieur.

LE JOURNALISTE.

Vous avez votre foi et nous avons la nôtre. Je vous épargne donc les vieux arguments : l'absurdité du droit divin ou du droit de naissance, l'aventure toujours possible d'un roi imbécile ou scélérat, et le reste. La république, dites-vous, n'assure au peuple ni égalité, ni liberté, ni justice. Qu'importe si elle lui en donne l'illusion et s'il refuse, vous, de vous croire, quand même vous lui en donneriez la réalité? Et vous ne la lui donnerez jamais ; l'ordre monarchique peut dissimuler les plaies, non les guérir. Il se peut que les choses aillent mal ; mais, quand elles iraient plus mal encore, et quand, de tout ce mal sortirait votre victoire, ce ne serait pas pour longtemps. *L'humanité ne sera pas sauvée par quelques-uns, par des chefs qui lui diront : « Je l'apporte et l'impose la vérité », car* ELLE NE LE VEUT PAS. Vous dites aimer le peuple plus que ne font les politiciens qui vivent de lui : soit. Vous prétendez être plus honnête et plus désintéressé qu'ils ne sont : je vous l'accorde. Je vous accorde tout. Cela ne fait rien. Ils peuvent tromper le peuple ; le peuple ne hait pas d'être trompé ; il y a des phrases qu'il veut absolument entendre. D'ailleurs, vous avez ceci contre vous, que vous n'avez pas été choisi par lui, que vous ne tenez pas de lui votre pouvoir. Au moins, les autres, c'est lui qui les a faits, et qui croit les avoir faits librement, et il sent qu'il peut les défaire. Cela l'empêche de souffrir ou de s'apercevoir qu'il souffre. Le peuple vient à nous, parce que, quoi qu'on dise, nous sommes ceux qui lui apportons le plus de rêve. Ce n'est plus vous qui représentez en ce siècle l'éternelle illusion et l'éternelle espérance. Et c'est pourquoi nous ne vous craignons pas.

JEAN.

Oui, je sais, j'ai contre moi, dans beaucoup d'obscurs cerveaux, une brutale chimère de liberté sans sacrifice, de droits sans devoirs, de bas paradis étroitement terrestre : c'est contre elle que je lutte, et je m'en glorifie... Enfin, laissons cela. Pourquoi, dans votre journal, avez-vous insulté la reine?

LE JOURNALISTE.

J'ai dit ce qu'elle a fait jadis. Était-ce l'insulter? Mais j'aurais dû, je l'avoue, après avoir rappelé les particularités de son règne et de sa vie, lui offrir nos félicitations et nos remerciements. Car, ne vous y trompez pas, la reine est notre meilleure alliée. Partout ailleurs que dans cette province attardée, dernier asile de la foi

monarchique, son passé fait horreur. La reine est votre boulet : c'est elle qui vous perdra. J'ai tort de vous le dire, car c'est rendre service à un ennemi que de lui révéler les causes de sa faiblesse; mais j'ai voulu répondre à votre franchise par une franchise égale.

JEAN.

Le prince vous en sait bon gré, sinon le fils. Je ne puis, monsieur, vous le comprendrez vous-même, vous remettre en liberté : mais on vous traitera bien. Si j'échoue, votre prison vous sera un titre auprès des vôtres.

LE JOURNALISTE.

J'y compte bien !

JEAN.

(*Il frappe sur un timbre, l'officier paraît.*) Qu'on remmène monsieur.

SCÈNE IV

JEAN, *seul.*

JEAN.

Ah ! mais elle m'ennuie, ma gueuse de mère, elle m'ennuie. Cet homme a raison. Je me demande si elle ne m'ôte pas plus qu'elle ne m'apporte, et si je n'aurais pas fait mieux de me passer d'elle.

L'OFFICIER, *annonçant.*

Sa Majesté la reine.

SCÈNE V

JEAN, LA REINE.

Eh bien ! J'espère que vous allez me fusiller cet homme-là.

JEAN.

Comme vous y allez ! J'ai fait, madame, ce que je devais pour notre dignité commune. Le malheur, c'est que je n'ai pu dire à ce

journaliste qu'il en avait menti. Voilà une sotte affaire, madame, et vous avez vraiment un passé trop chargé.

LA REINE.

Un fils me parler ainsi !

JEAN.

A la bonne heure, vous avez bien dit cela !

SCÈNE VI

LES MÊMES, LE LIEUTENANT DARIO.

DARIO.

Monseigneur...

JEAN.

A-t-on des nouvelles de Mircousch?

DARIO.

Non, monseigneur, mais un parlementaire s'est présenté aux avant-postes. Il a une communication à faire à Votre Altesse Royale de la part du général en chef de l'armée républicaine.

JEAN.

Il est là?

DARIO.

Oui, monseigneur.

JEAN.

J'y vais. (*A lui-même.*) Ceci est assez inattendu.

SCÈNE VII

LA REINE, DARIO.

LA REINE, *appelant à mi-voix Dario qui est resté en arrière du prince.*

Dario ! (*Dario ferme la porte du fond.*)

La reine va s'assurer qu'il n'y a personne derrière les autres portes. Dario lui fait signe d'être prudente, mais elle se jette sur lui, et, visiblement par devoir, il la serre dans ses bras. Le couvrant de baisers :) Dario ! mon Dario !

SCÈNE VIII

LES MÊMES, JEAN.

JEAN.

(*Il rentre à l'improviste et les voit dans les bras l'un de l'autre. Ils se séparent pendant qu'il ferme la porte du fond.*) Lieutenant Dario, Sa Majesté la reine me demandait tout à l'heure de l'avancement pour vous. Il faut le mériter, mon ami. Vous prendrez dès ce soir le service du lieutenant Starck au bastion Nord-Est. C'est un poste de confiance, donc périlleux. Votre compagnie sera probablement une des premières engagées dans la prochaine affaire. Ne me remerciez pas.

DARIO.

Bien, monseigneur. (*A part.*) Ma foi, j'aime autant.

(*Il salue et sort.*)

SCÈNE IX

JEAN, LA REINE.

LA REINE.

(*Jean la regarde longuement.*) — (*Un silence.*) Eh bien ! après ! (*En larmes.*) Est-ce une raison pour me le faire tuer !

JEAN.

Il dépend de vous de le sauver, madame.

LA REINE.

Comment cela?

JEAN.

Vous voulez que je vous rende votre ami ! que je vous laisse tranquille? Que je cesse de me mêler de vos petites affaires? Cela n'est point impossible si vous savez me comprendre.

LA REINE.

Voyons.

JEAN.

Vous êtes excessivement impopulaire, madame, et dans l'armée et dans la ville et dans tout le royaume. Les places dont nous avons pu nous emparer jusqu'ici n'ont eu, visiblement, aucun plaisir à être occupées en votre nom. Pressentez-vous où je veux en venir?

LA REINE.

Non.

JEAN.

C'est pourtant bien simple. Votre impopularité est un des principaux obstacles au soulèvement du reste de l'Alfanie. Eh bien ! abdiquez en ma faveur ; déclarez que vous résignez le pouvoir aux mains de votre fils, et cet obstacle disparaît... Ne vous récriez pas et écoutez-moi jusqu'au bout... Ce que je vous demande là n'est pas extravagant. Cela s'est fait maintes fois dans les maisons royales et jusque dans notre famille, quand l'intérêt dynastique l'exigeait et que c'était le seul moyen de conjurer une révolution imminente, ou de faciliter une restauration. J'y gagnerai beaucoup, je l'avoue, mais vous n'avez rien à y perdre. Vous n'aurez sacrifié qu'un vain titre : mais ce à quoi vous tenez le plus, honneurs, argent, plaisirs, liberté d'aimer les beaux militaires, tout cela, madame, vous l'aurez. Je ne vous fais pas tort au contraire, puisque vous serez par moi, très effectivement, la reine douairière, et que, sans moi, sous seriez encore à Vienne, à vous débattre contre vos créanciers... Allons, madame, un bon mouvement!

LA REINE.

Vous en avez de fortes, mon cher. Non là, vrai, c'est admirable. Savez-vous pourquoi Christian Ier a fondé Marbourg, pourquoi Conrad II a guerroyé soixante ans contre les Infidèles? pourquoi Hermann III?...

JEAN, *continuant.*

Et cætera, et cætera? « Pour que la couronne d'Alfanie, forgée par dix siècles de gloire et quarante générations de héros, coiffât un beau jour la tête insolente d'un aventurier, d'un vagabond, d'un enfant trouvé, d'un gueux qui n'a rien à lui, pas même son nom. » C'est bien cela, n'est-ce pas?

LA REINE.

Parfaitement. Et quand je songe que je n'aurais qu'un mot à dire pour faire rentrer ce misérable dans son néant... Si je le disais, enfin, ce mot?

JEAN.

On ne vous croirait pas ; ou, si l'on vous croyait, à quoi cela vous servirait-il et que deviendriez-vous? Mon idée vous a surprise : vous n'étiez pas prête à l'accueillir. Mais vous réfléchirez, et nous en reparlerons.

LA REINE.

Vous êtes fou, il faut que vous soyez fou. Évidemment la détresse où nous sommes réduits, par votre incapacité, par votre présomption, par votre sottise, vous a troublé la cervelle... Ah ! je pourrais vous la donner, ma couronne. Elle ne vaut pas cher, grâce à vous, et vous ne la garderiez pas longtemps. Car vous êtes perdu, et vous le savez bien. Et après tout, cela me console un peu...

JEAN.

Perdu?... Écoutez. (*On entend dehors des cris « Mircousch !... Vive le prince Renaud ! »*)

SCÈNE X

LES MÊMES, MIRCOUSCH, LE DUC, BÉATRICE.

BÉATRICE.

C'est lui, monseigneur ! c'est lui ! En mauvais état, mais ça lui est bien égal. Il a rempli sa mission et vous rapporte une lettre du général Melchers. Ah ! le brave homme !

JEAN, *à la reine.*

Vous voyez, madame !

MIRCOUSCH.

Voici la lettre, monseigneur.

JEAN, *après avoir lu.*

Tout est au mieux. Mais comment as-tu fait?

MIRCOUSCH.

Monseigneur, j'ai eu de la chance.

JEAN.

Raconte.

MIRCOUSCH.

Monseigneur, je suis capable de rester immobile dix heures dans un fossé, dans un puits, dans la boue, dans les épines, n'importe où : affaire d'habitude. Mais, voyez-vous, tout est là. Donc, le premier jour, j'ai attendu, je ne sais combien d'heures, tapi dans un buisson, collé par terre... Vers le soir, un éclaireur a passé près de moi. J'ai sauté derrière lui, en croupe, et lui ai planté mon couteau entre les épaules. J'ai mis son dolman et son casque ; j'ai piqué à coups de couteau les flancs de la bête, pas trop profond ; et c'est comme ça que, vers la nuit tombante, à l'heure de la soupe, j'ai traversé les lignes au galop enragé du cheval en criant : « Arrêtez-le », pendant que je continuais à le piquer... Aux avant-postes, une sentinelle a tiré et m'a blessé à l'épaule... Une égratignure... Cinq cents pas

plus loin, le cheval tombait mort. Mais j'étais sauvé... Le lendemain matin, j'étais à Lissa et j'ai fait ma commission. Le général m'a très bien reçu. On m'a pansé ma blessure et j'ai mangé tout mon content. Ah ! on n'est pas rationné, à Lissa ! Pour revenir, j'ai passé une première journée au fond d'un puits, parce qu'il y avait dans tout le pays des soldats républicains envoyés en réquisition... Alors, je me suis procuré les habits d'un paysan... sans lui faire grand mal, mais tout de même en lui faisant un peu peur... et après, je l'ai enfermé dans sa cave... Il doit y être encore. J'ai reçu les réquisitionnaires à sa place, et je leur ai livré une voiture de blé. Tenez, j'ai le reçu, — et ils m'ont pris pour conduire la voiture... C'était pour le ravitaillement des avant-postes, heureusement. La nuit venue, je n'ai eu qu'à poignarder une sentinelle. Seulement, elle a crié, on m'a tiré des coups de fusil, et j'ai été touché à la jambe. Ça m'a un peu retardé. Mais, n'est-ce pas, le reste était facile... Quand je vous disais que j'ai eu de la chance.

BÉATRICE.

Bravo, Mircousch !

LA REINE, *retournée.*

Oui, oui, bravo !

JEAN.

Mircousch, je te remercie et je suis content de te revoir. Le général Melchers va exécuter mes ordres, et dans trois jours, nous tenterons la sortie... A moins que... Car moi aussi j'ai quelque chose à vous apprendre. Un parlementaire est venu me proposer, de la part du général en chef de l'armée républicaine, une suspension d'armes de douze heures. Je dois me rencontrer, hors des remparts, dans une maison que l'on m'indique, avec un délégué du gouvernement d'Alfanie. J'en conclus que nos affaires en vont beaucoup mieux que je n'étais en droit de le croire.

LA REINE.

Mon fils, vous plaît-il que nous oubliions nos ressentiments?

JEAN.

Certes ! (*Il lui baise les mains.*)

LE DUC.

A la bonne heure !

JEAN.

Tu as bien mérité de Sa Majesté et de moi, Mircousch. Je te porte à l'ordre du jour de l'armée et je te rends tes galons, en attendant mieux.

BÉATRICE.

Mes compliments, Mircousch.

MIRCOUSCH.

Madame... Monseigneur... je... Vive le prince Renaud !

JEAN, *à part.*

Les coups qu'il a reçus lui ont fait une foi. (*Mircousch chancelle.*) Mais qu'est-ce qu'il a ? C'est vrai, il doit avoir besoin de repos... Appuie-toi sur moi, vieux compagnon.

(*Il sort avec Mircousch et la reine.*)

SCÈNE XI

LE DUC, BÉATRICE, L'OFFICIER D'ORDONNANCE.

L'OFFICIER, *à Béatrice.*

Une lettre pour Votre Altesse, madame. Une femme vêtue en Bohémienne l'a jetée à un soldat des avant-postes. Le soldat n'a pu s'emparer de la femme. Je ne sais rien de plus.

(*Il sort*).

BÉATRICE, *tendant la lettre au duc.*

Lisez.

LE DUC, *lisant.*

« Madame, la malheureuse à qui vous avez sauvé la vie à Lissa, et qui vous en garde une éternelle reconnaissance, vous supplie de vous trouver demain, un peu avant l'entrevue du prince et du délégué de la République, aux alentours de la maison où ils doivent se rencontrer. N'en parlez pas au prince. Vous n'aurez pas à vous en repentir. » Eh bien ?

BÉATRICE.

Eh bien, j'irai.

SIXIÈME TABLEAU

Une maison isolée dans la campagne. L'intérieur de cette maison, divisée en deux par une cloison percée d'une porte, est visible au spectateur. Un sentier abrupt serpente et disparaît au dernier plan, derrière des broussailles. Au premier plan, à droite, des rochers et quelques arbres ne permettent à ceux qui descendent le sentier de voir la maison qu'en arrivant tout près d'elle. — A l'horizon, les murs d'une ville.

SCÈNE PREMIÈRE

MARROCA, WETZEL.

WETZEL, *à quelqu'un dans la coulisse, à gauche.*

Vous m'attendez ici, capitaine. (*A Marroca, qui descend à droite, par le sentier.*) Les hommes sont là?

MARROCA.

Depuis longtemps... là-haut... derrière ces broussailles.

WETZEL.

Ils le connaissent?

MARROCA.

Ils le reconnaîtront à son manteau.

WETZEL.

Ils savent qu'ils ne doivent tirer que lorsqu'il sortira de la maison?

MARROCA.

Oui... Du reste, c'est de ce côté qu'il viendra. (*Elle montre la gauche.*) Il est allé veiller à l'enterrement de ses morts... Et vous, vous êtes sûr qu'il acceptera?

WETZEL.

Très sûr.

MARROCA.

C'est que ce n'est pas un homme ordinaire. Il y a des choses, je crois, qu'il préfère à l'argent.

WETZEL.

On y mettra le prix.

MARROCA.

Songez-y bien : il faut que, lorsqu'il sortira, il ait sur lui la preuve de sa honte, que ses partisans la découvrent en même temps que son cadavre, et qu'ainsi nous puissions dire que c'est eux qui l'ont assassiné... Nous sommes d'accord?

WETZEL.

Absolument. (*Il entre dans la maison, chambre de droite, par une porte de côté. — Marroca, restée seule dehors, regarde de tous côtés avec inquiétude. Au bout de quelques instants. Béatrice débouche de derrière les buissons du premier plan.*)

SCÈNE II

MARROCA, BÉATRICE.

BÉATRICE.

Me voici. Que me voulez-vous?

MARROCA.

Ah ! c'est bien d'être venue. Mais allez, vous ne vous en repentirez pas. Je vais, d'un coup, vous payer ma dette. Car, par moi, vous allez connaître celui que vous aimez. Cet homme mystérieux, votre fiancé, votre maître, — aventurier ou prince, qu'importe? — voulez-vous voir son âme à nu? Il doit se rencontrer ici, tout à l'heure, avec l'envoyé de la République : voulez-vous, sans être vue, assister à cet entretien?

BÉATRICE.

C'est là ce que vous aviez à me dire? J'ai foi en lui, et ne suis pas une espionne. Adieu.

MARROCA, *la retenant.*

Si vous vous trompez sur son compte, comme je le crois, vous avez une occasion unique de le savoir. Mais s'il est tel que vous vous le figurez, que risquez-vous? Vous admirerez une fois de plus la beauté de son âme. Cela n'est-il pas tentant? Toujours on dérobe une partie de soi aux yeux à qui on veut plaire. C'est si rare de connaître avec certitude ce que sont ceux que nous aimons, quand nous ne sommes pas là ! Jamais amoureuse n'a refusé l'aventure que je vous propose... Ah ! vous voyez bien que vous hésitez !

(*Béatrice veut s'en aller. — Marroca lui barre le chemin.*)

BÉATRICE.

Laissez-moi partir.

MARROCA, *elle regarde depuis quelques instants vers la porte.*

Trop tard : car voici le prince. (*A part, surprise.*) Avec Mircousch.

BÉATRICE, *effarée.*

Lui? Mais il ne faut pas, il ne faut pas qu'il me voie ici. Que penserait-il de moi?

MARROCA.

Alors suivez-moi, madame. (*Elle l'entraîne derrière la maison.*)

BÉATRICE.

Hélas ! pourquoi suis-je venue?

MARROCA.

Vous êtes venue chercher de nouvelles raisons de l'adorer. Quel mal y a-t-il à cela?

BÉATRICE.

Allons, c'est Dieu qui l'a voulu.

MARROCA.

Évidemment.

(*Elles disparaissent un moment, puis, par une petite porte du fond, on les voit entrer dans la pièce de gauche, où elles demeurent pendant les deux scènes suivantes.*)

SCÈNE III

JEAN, MIRCOUSCH.

MIRCOUSCH

(*Tous deux traversent la scène, venant de la gauche.*)
A votre place, monseigneur, je me méfierais.

JEAN.

Et mon étoile, Mircousch? Reste ici. (*Il lui indique l'extrémité de la scène, à droite, puis entre dans la maison par la même porte que, tout à l'heure, Wetzel.*)

SCÈNE IV

JEAN ET WERTZEL, *dans la pièce de droite*; BÉATRICE ET MARROCA, *dans la pièce de gauche, qui est une sorte d'étable en appentis*; MIRCOUSCH, *dehors*.

JEAN.

Le baron Wetzel? (*Il ôte son manteau et le jette sur une chaise.*)

WETZEL.

Oui, monseigneur. Voici les papiers qui établissent mes pleins pouvoirs.

JEAN, *après avoir regardé les papiers.*

Parlez, monsieur.

WETZEL.

Monseigneur, jouons cartes sur table. Votre entreprise a eu de beaux commencements. La République a commis la faute (je suis franc) de ne pas la prendre d'abord au sérieux, et vous avez très habilement exploité, dans celles de nos provinces où vivent encore des restes d'esprit monarchique, les mécontentements que ne manque

pas de susciter tout gouvernement quel qu'il soit. Mais la République s'est ressaisie. Le mouvement insurrectionnel a cessé de s'étendre. Huit ou dix mille aventuriers d'une part ; de l'autre, l'armée régulière d'un État de douze millions d'hommes : le résultat ne saurait être douteux et n'est plus qu'une affaire de temps.

JEAN.

Peut-être.

WETZEL.

Vous êtes bloqué dans Krasna. Vous n'avez plus de vivres que pour deux ou trois semaines... Toutefois, il est possible (je vous fais la partie belle), que, par un coup de désespoir, vous réussissiez à traverser nos lignes et à rejoindre Lissa. Dans ce cas, la pacification complète du pays serait sans doute assez longue. Vous pouvez, dans ce pays de montagnes, nous faire quelques mois encore une guerre de partisans...

JEAN.

Au fait, monsieur.

WETZEL.

Voici. Cette prolongation de la lutte coûterait encore la vie à quelques milliers d'hommes et beaucoup d'argent à la République. Or, puisque le résultat final est assuré, mon gouvernement s'est demandé s'il n'y aurait pas moyen d'épargner ce sang et de limiter cette dépense, tout en vous accordant, à vous, des satisfactions proportionnées à la force réelle que vous représentez et au dommage que vous pourriez encore causer à la République avant d'être écrasé par elle.

JEAN.

Question d'économie et question d'humanité.

WETZEL.

C'est bien cela.

JEAN.

Ajoutez qu'en m'achetant vous ruinez mon parti mieux qu'en me battant.

WETZEL.

Vous m'avez parfaitement compris. Mais je sens quelque ironie dans vos paroles et, avant de continuer, je voudrais savoir si cette

ironie présage un refus ou si elle n'est qu'un artifice adroit pour traiter une question un peu délicate.

JEAN.

Je ne le sais pas encore bien moi-même, monsieur. Cela dépend de ce que vous allez me dire.

WETZEL.

Permettez-moi donc de profiter de cette incertitude pour formuler les termes d'un accord que je souhaite vivement... Si la ville de Krasna se rendait immédiatement, et si le prince prétendant reconnaissait la République, mon gouvernement estime que cinq millions... Qu'en pensez-vous, monseigneur?

(*Un silence.*)

JEAN.

Cinq millions... oui, c'est quelque chose... Ce serait suffisant peut-être pour quelque chef de bandes capable seulement de vous importuner par une guerre de petits brigandages et de petites surprises. Mais un homme qui tient quarante lieues de pays, de Kesmark à Cattaro, vaut un peu mieux que cela, j'imagine!

WETZEL.

Mettons donc six millions?

JEAN.

Pour le capitaine de condottieri, soit. Mais que donnez-vous à celui qui, non content de conquérir, a su gouverner, et qui, dans toutes les villes dont il a pris possession, a su établir un régime si paternel et si sage que les habitants préfèrent sa guerre à votre paix?

WETZEL.

Il me semble que huit millions...

JEAN.

Et qu'ajouterez-vous pour le chef d'armée qui, ayant occupé la capitale d'une de vos provinces et l'une des places les plus fortes du royaume, y peut tenir, de votre propre aveu, trois semaines, peut-être un mois, — un mois pendant lequel il continuera de coûter à la République plus d'un demi-million par jour?

WETZEL.

Dix millions... est-ce entendu ?

JEAN.

Dix millions au prince héritier de Marbourg? Dix millions pour la joie de déshonorer en lui toute sa race, et de voir s'éteindre quarante générations de rois dans une honte plus rassurante pour vous que ne serait ma mort même? Allons, monsieur, cela vaut bien le double, convenez-en !

WETZEL.

On ne peut rien vous refuser, monseigneur.

JEAN.

Vous êtes enfin raisonnable.

BÉATRICE, *dans l'appentis.*

Oh !

WETZEL.

Voilà un blanc-seing du ministre des finances. J'écris : Payable au prince Renaud de Marbourg... en mains propres... le vingt juillet, c'est-à-dire dans huit jours?

JEAN.

Je n'y vois pas d'objection.

WETZEL.

A quelle banque?

JEAN.

Mettez la maison Stahéli, à Vienne

WETZEL.

Soit. (*Tout en écrivant.*) En retour, vous nous signerez une renonciation publique à vos prétentions au trône d'Alfanie. Et vous nous livrerez Krasna, ou, s'il vous est trop difficile de faire comprendre à vos partisans la nécessité d'une capitulation immédiate, vous nous procurerez les moyens de nous rendre maîtres de la ville sans effusion de sang, j'entends du sang des nôtres.

JEAN.

Il y à Krasna un parti républicain très agissant. Il suffira de ne plus le surveiller, puis de négliger la garde d'un bastion... Mais voulez-vous me donner cette traite?

WETZEL.

Volontiers, puisqu'elle ne peut vous servir que lorsque vous aurez fait ce que nous attendons de vous. (*Il la lui remet.*)

JEAN, *examinant le papier.*

Vingt millions... oui... c'est bien cela... Vingt millions... ce n'est pas la fortune, mais c'est une assez honorable aisance ; et ce n'est pas trop maladroit, au temps où nous sommes, d'avoir su tirer vingt millions d'une marchandise aussi décriée qu'un titre de prince... Je suis charmé d'être estimé vingt millions par des hommes intelligents, et qui connaissent le prix de l'argent, puisque l'argent est le seul roi dans vos démocraties... Et maintenant que je sais ce que je vaux... reprenez votre papier, monsieur, et reportez-le aux misérables qui vous ont envoyé. (*Il déchire le papier et en jette les morceaux à la figure de Wetzel.*)

BÉATRICE, *dans l'appentis.*

Oh ! madame, laissez-moi partir et qu'il ne sache jamais que j'étais là !

MARROCA, *sombre.*

Venez.

(*Toutes deux sortent par la petite porte du fond.*)

JEAN, *à Wetzel.*

Je crois, monsieur, que nous n'avons plus rien à nous dire.

WETZEL.

En effet. (*Il sort de la maison par la porte de droite, tourne à gauche, et disparaît derrière la maison. Marroca rentre dans l'appentis, puis ouvre la porte qui communique avec la chambre où est Jean.*)

SCÈNE V

JEAN ET MARROCA, *dans la chambre,* MIRCOUSCH, *dehors.*

JEAN.

C'est encore vous?

MARROCA, *s'agenouillant.*

Jean, tu m'as vaincu. Tu es plus fort que moi, tu l'avais bien dit... Tu as bien fait de me sacrifier, là-bas, à ta destinée... Je t'ai entendu tout à l'heure : tu es grand... Épouse la princesse de Meyrias ; je ne la hais plus. Et d'ailleurs je suis devenue indigne de toi. Si tu veux, je confesserai publiquement que j'ai menti... Je ne te demande que de me laisser vivre près de toi, dans un coin. Je suis ta chose ; ta conscience est la mienne ; dispose de moi. Dis que tu me pardonnes.

JEAN.

Vous me parlez toujours comme si j'étais Jean Rock. Je trouve cet entêtement... singulier. Mais je crois à votre repentir.

MARROCA.

Tu as raison, Jean, de ne pas te trahir, même devant moi, toute seule. Je te comprends... je ne te demande pas d'être pour moi, ne fût-ce qu'une seconde et par l'aveu d'un regard, ce Jean Rock qui m'a aimée autrefois. Et pourtant cet aveu me serait une si grande joie, et ton secret serait si bien gardé !... Non? rien dans tes yeux?... Eh bien, j'accepte ce reniement, je ne m'en plaindrai plus. Quelle preuve plus forte veux-tu de mon obéissance?... Je te dirai, sur l'armée républicaine, des détails que je sais et qui te seront utiles ; ainsi mon infamie t'aura servi à quelque chose... Enfin, voulez-vous m'emmener avec vous, monseigneur?

JEAN.

Soit.

(*Elle lui baise la main. Jean se dirige vers la porte.*)

MARROCA, *se ressouvenant tout à coup.*

Non ! non ! Ne sors pas !... Ah ! mon Dieu, j'avais oublié !

JEAN.

Quoi donc?

MARROCA.

Rien, rien... Mais écoute : attends ici une minute, rien qu'une minute. Je vais prévenir Mircousch ; je sais qu'il n'est pas loin ; et, si tu l'as amené, c'est donc que tu peux maintenant compter sur lui... Attends, pour sortir, qu'il soit là... Oh ! tu n'as rien à craindre... Ne m'interroge pas : mais je sais ou je devine bien des choses, puisque je suis une espionne... Ne sors pas, je t'en supplie... Voyons, tu sais bien que je suis à toi, à toi tout entière, et qu'il ne faut pas avoir peur de moi.

JEAN.

Je n'ai pas peur de grand'chose. Si c'est une nouvelle trahison, je le saurai tout à l'heure... Je tente l'épreuve...

MARROCA.

Oh ! merci, monseigneur. (*Elle prend le manteau de Jean sans qu'il s'en aperçoive, sort de la maison et se précipite vers Mircousch. Appelant :*) Mircousch ! (*Mircousch s'approche d'elle. Jean est resté dans la maison.*) Oui, c'est moi. Tu t'étonneras plus tard. J'ai fait comme toi, j'ai eu honte, et je me suis redonnée à lui... Il est en danger ; tu peux le sauver ; le veux-tu?

MIRCOUSCH.

Si je le veux !

MARROCA.

Des hommes embusqués l'attendent... pour tirer sur lui, au moment où il passera... là-bas... Comprends-tu?... Passe à sa place ! (*Elle lui jette le manteau de Jean sur les épaules, de manière à lui cacher la moitié du visage.*)

MIRCOUSCH.

Mais...

MARROCA.

Tu hésites?... Va, il le faut... D'ailleurs, tu as des chances d'échapper... Si je pouvais, moi !... Mais va donc !... tu te souviens de Lissa?... Ah ! comme je t'aimerai encore !... Allons, va !

MIRCOUSCH, *après quelque hésitation, avec un mouvement d'épaules*

Il vaut bien cela... Marchons ! (*Il tourne derrière les rochers et les buissons du premier plan et commence à gravir le sentier. Au bout d'une quinzaine de pas, il est frappé de trois balles et tombe.*)

JEAN, *au bruit des coups de fusil, sort de la maison, accourt et se penchant sur Mircousch mort.*

Mircousch !

MARROCA.

Oui, mort pour toi. Me crois-tu maintenant?

JEAN, *douloureusement.*

Pauvre diable !

SEPTIÈME TABLEAU

Même décor qu'au premier tableau.

SCÈNE PREMIÈRE

LA REINE, DEUXIÈME SOLDAT.

(La reine est assise à une table chargée de vaisselle d'argent. — Le soldat, vieux, vêtu comme un bandit, enlève un plat. — Coup de canon au lointain. Un silence.)

LA REINE.

C'est tout le déjeuner?

LE SOLDAT.

Oui, Majesté. Le prince a dit de ménager les conserves.
(Coup de canon.)

LA REINE, *tressautant.*

Oh !

LE SOLDAT.

C'est l'ennemi qui s'amuse. Les troupes viennent de rentrer.

LA REINE.

Battues?

LE SOLDAT.

Il n'y en avait pas beaucoup d'engagées cette fois.
(Coup de canon.)

LA REINE.

Dis-moi, la compagnie du lieutenant Dario était-elle de l'affaire?

LE SOLDAT.

Je ne sais pas, Majesté.

(*Un silence.*)

LA REINE.

Cela va mal.

LE SOLDAT.

Oui, Majesté.

LA REINE.

Et ce sera bientôt la fin.

(*Coup de canon.*)

LE SOLDAT.

On dit que la ville peut tenir encore quinze jours.

LA REINE.

Et après?

LE SOLDAT

Après... On peut toujours mourir.

LA REINE.

Évidemment.

(*Bruit et murmures au dehors.*)

LA REINE.

Qu'est-ce que c'est?

LE SOLDAT, *regardant par une fenêtre.*

C'est le prince qui rentre, Majesté.

LA REINE.

Laisse-moi. (*Le soldat sort. — Coup de canon. — Seule.*) Très gai, vraiment... Oh ! mais, j'en ai assez, moi, j'en ai assez !...

SCÈNE II

LA REINE, JEAN.

LA REINE.

Encore battu?

JEAN.

Repoussé... avec des pertes légères... mais c'était prévu. J'ai voulu inquiéter l'ennemi sur un point, afin de l'attaquer plus sûrement demain, du côté où j'espère opérer une jonction avec le général Melchers. Rien n'est donc perdu, madame.

LA REINE, *insistant méchamment sur le mot « battu ».*

Et si vous êtes encore battu, ce qui est probable?

JEAN.

Si je suis encore battu, j'attendrai que nous n'ayons plus une bouchée de pain ; puis je rendrai la ville, — à moins que je ne la fasse sauter.

LA REINE.

Alors ce n'était vraiment pas la peine de refuser les millions de la République. L'offre était inespérée — et fort acceptable. Vous aviez moins de scrupules le jour où vous êtes venu me trouver à Vienne. Il faudrait pourtant opter, et avoir plus de génie ou moins de délicatesse. Ces millions, d'ailleurs, on ne vous les aurait jamais offerts si on ne vous avait cru, grâce à moi, le prince légitime. Ils étaient donc à moi, et vous me les avez volés. Cela me dégage, je pense. Faites sauter la ville si cela vous plaît : je serai loin à ce moment-là.

JEAN.

Cela signifie?

LA REINE.

Quand j'ai accepté vos propositions, mon cher, il était sous-entendu que vous réussiriez. Vous n'avez pas su : tant pis pour vous ! N'ayant plus rien à attendre, je n'ai plus rien à ménager. Je romps notre

pacte et je fais, moi la reine, ma soumission personnelle au gouvernement d'Alfanie. Je ne risque rien, n'étant qu'une faible femme... Bref, je m'en vais tranquillement d'ici, c'est clair.

JEAN, *menaçant.*

Essayez donc !

LA REINE, *balbutiant.*

Vous... vous...

JEAN.

Parfaitement !

LA REINE.

Mais c'est abominable ! Mais vous n'avez pas le droit de me retenir prisonnière ! C'est tout de même un peu fort que, n'étant rien que par ma volonté, la puissance que vous tenez de moi ne vous ait jamais servi qu'à me maltraiter !... (*Elle s'assied désespérée.*) Et personne pour me défendre, ni même pour me plaindre !... Je n'avais qu'un ami... Vous me l'avez enlevé... Dario, mon pauvre petit Dario !... (*Se redressant.*) Qu'avez-vous fait de lui ?

JEAN.

Le lieutenant Dario, madame, a été tué hier, après s'être battu en brave.

LA REINE.

Assassin ! Assassin !... Ah ! c'est comme cela ! Eh bien, non seulement je m'en irai, mais je dirai tout... oui, tout ! Je dirai qui vous êtes, et que j'ai menti, et que j'ai été lâche, et que j'ai été infâme, cela m'est égal ! Et c'est une confession que le gouvernement républicain me payera cher.

JEAN.

On ne vous aurait pas cru il y a trois jours : on vous croira encore moins aujourd'hui. Car, de ceux qui savaient qui je suis, l'un, Mircousch, est mort pour moi, l'autre, Marroca, est prête au même sacrifice, et s'est faite, en attendant, la servante de ma fiancée.

LA REINE.

On ne me croira pas? Vous verrez si on ne me croit pas ! La honte même de mon aveu en garantira la sincérité. Et qu'est-ce

que cela me fait de confesser ma lâcheté pourvu que je te perde? J'irai, je crierai à toute l'armée qui tu es, voleur, faussaire, assassin de mon fils, assassin de Mircousch, assassin de Dario, et de tous ceux qui sont morts pour soutenir ton imposture !

(Entrent Béatrice et Marroca, attirées par ses cris.)

SCÈNE III

LES MÊMES, BÉATRICE, MARROCA.

BÉATRICE.

Qu'y a-t-il?

LA REINE.

Ah ! vous arrivez bien ! Il y a ceci : cet homme n'est pas le prince Renaud ! cet homme n'est pas mon fils ! Il s'appelle Jean Rock, et je vous le dénonce à tous !... J'ai parlé autrement, c'est vrai : criblée de dettes, mon fils mort là-bas, ma race éteinte, j'ai accueilli le secours intéressé de cet homme, je suis entrée dans son mensonge ; j'ai voulu me servir de lui comme d'une arme contre mes ennemis. L'arme brisée, je la rejette... Je jure par Dieu et par la Vierge ; je jure par mon fils mort, que je dis à présent la vérité. Et maintenant, débrouillez-vous ! *(Elle sort comme une furie.)*

SCÈNE IV

LES MÊMES, MOINS LA REINE.

MARROCA, *à Béatrice.*

Et moi, madame, je jure que Jean Rock est mort et que le prince est le prince Renaud. Mon serment vaut mieux que celui de la reine, car le sien est celui de la haine et le mien est celui du repentir.

JEAN.

Merci, Marroca. Mais laisse-nous.

(Marroca sort.)

SCÈNE V

JEAN, BÉATRICE.

(*Un long silence.*)

BÉATRICE.

La reine a dit vrai?

JEAN.

Oui.

BÉATRICE.

Vous n'êtes pas le prince Renaud?... Comment cela est-il possible? Et quelle étrange substitution s'était donc opérée à mon insu dans mes souvenirs d'enfant?... Ainsi, vous m'avez trompée! Quand, la mémoire pleine de son image chère — et lointaine — je croyais venir à lui... Ce n'était pas lui! Et vous avez froidement exploité la triste illusion de mes yeux, et vous lui avez dérobé le don que je lui faisais de mon cœur...

JEAN.

Je n'y ai pas eu beaucoup de peine, souvenez-vous, Béatrice. De vous-même vous m'avez nommé du nom de celui que vous aimiez de si loin.

BÉATRICE.

Un crime facile n'en est pas moins un crime; au contraire... Ah! malheureux! malheureux! pourquoi avez-vous fait cela?

JEAN.

Pour sortir d'une vie médiocre; pour jouer un rôle utile et bienfaisant aux hommes; que sais-je? pour l'orgueil même de tenter une entreprise inouïe. J'ai le droit d'être jugé, non sur un détail, mais sur l'ensemble de mes actes. M'avez-vous jamais vu manquer de courage et de générosité? Et, sauf l'artifice hardi sans lequel je n'étais rien, m'avez-vous vu manquer de loyauté et de franchise? N'ai-je pas tout sacrifié à la cause que j'avais faite mienne? Et ne me suis-je pas mis tout entier dans mon rôle, cœur, pensée et sang?

BÉATRICE.

Mais c'était un rôle ; et depuis des mois, chaque jour, à chaque minute, vous mentiez. Et je sens une douleur que je ne puis dire à songer que ces actions que j'admirais n'étaient que les gestes d'un tragédien, et que leur beauté apparente était corrompue et avilie par le mensonge qui était en elles.

JEAN.

Pourquoi? si ces actions étaient bonnes en elles-mêmes? si elles étaient efficaces? si elles propageaient chez les autres de beaux et virils sentiments? et si, ce que je prétendais être, j'étais digne de l'être en effet?

BÉATRICE.

Vous mentiez... et l'on dirait, hélas! que vous ne sentez même plus ce que ce mot-là signifie de honteux.

JEAN.

Je le sens si bien que mon mensonge initial m'a rendu d'autant plus scrupuleux sur tout le reste. A cause de lui, et pour n'avoir dans ma vie qu'un seul acte douteux, je me suis donné des vertus que je n'aurais sans doute jamais eues sans lui... Cela ne peut-il m'absoudre?

BÉATRICE.

Vous mentiez, et à ce mensonge, vous avez sacrifié des vies humaines.

JEAN.

Ce n'est pas à mon mensonge que je les ai sacrifiées, mais à l'idée que je défendais. Ceux de ces pauvres gens qui n'étaient, avant moi, que des vagabonds ou des coupe-jarrets, était-ce leur faire tort que d'employer au service d'une noble cause la violence de leurs instincts? Et quant aux autres, aux purs, aux croyants, était-ce les tromper que de leur rendre possible l'entreprise généreuse qu'ils rêvaient, et de leur fournir une raison de vivre et de mourir héroïquement?

BÉATRICE.

Vous mentiez !

JEAN.

Soit, mais avec plus de chances de mourir que de régner. Et peut-on dire enfin que j'aie menti?... Tenez, une chose que je n'ai pas racontée même à la reine, car elle ne l'aurait pas crue, — c'est que j'avais pour moi, dans cette aventure, l'assentiment de celui dont je prenais la place. Oui, le prince Renaud, avant d'expirer, m'a passé au doigt son anneau royal ; et sa dernière parole a été : « Fais ce que tu voudras. » Déjà il avait eu l'idée de cette substitution, et s'y était complu en passant, car c'était un philosophe un peu amer. Cela paraît fou, et cela est vrai pourtant, et je vous le dis, tout en sachant bien que vous ne le croirez pas.

BÉATRICE.

Oh ! je vous crois. Il suit de là que vous avez eu un complice, voilà tout.

JEAN.

J'en ai eu deux.

BÉATRICE.

Et quel est l'autre?

JEAN.

Mais... la reine.

BÉATRICE, *elle tombe assise.*

C'est vrai.

(*Un silence.*)

JEAN.

Vous ne m'aimez plus, Béatrice?

BÉATRICE.

Non, puisque ce n'était pas vous que j'aimais.

JEAN.

Vous me haïssez?

BÉATRICE.

Non ; pas même.

JEAN.

Alors?

BÉATRICE,

Ma vie est finie avec mon rêve. Je laisse à Dieu le soin de vous juger, et de juger la reine... Mais j'entre au couvent des Camaldules, et pour n'en plus sortir. (*Elle gagne la porte du fond.*)

JEAN.

Béatrice !... Un mot du moins, un mot de pardon... Ayez un peu pitié de moi, puisque je vais probablement mourir.

BÉATRICE, *solennelle.*

C'est parce que vous allez mourir que je ne parlerai pas... Adieu. (*Elle sort.*)

SCÈNE VI

JEAN, *seul,* PUIS MARROCA, *entrant par une porte de côté.*

MARROCA.

Vous pleurez?

JEAN.

Ce n'est rien

MARROCA.

Vous avez eu tort d'irriter la reine, monseigneur.

JEAN.

Oui, j'aurais dû la ménager. Mais ç'a été plus fort que moi. (*A lui-même.*) Cette vieille femme me fait horreur... sans doute parce que, ayant été ma complice dans une pensée basse, elle déshonore à mes yeux ce que j'ai fait avec son aide...

MARROCA.

Et la princesse de Meyrias a cru ce que disait la reine?

JEAN.

Oui. Et elle m'abandonne.

MARROCA.

Elle vous aimait donc bien mal. Mais elle va parler, elle aussi?

JEAN.

Non ; elle me fait l'aumône de son silence, — à condition que je meure... Mourir, cela me serait égal, c'est ce qui pourra m'arriver de plus heureux si je ne suis pas vainqueur demain. Mais voulez-vous savoir ce qui me torture et ce qui m'exaspère? Si la reine n'avait pas parlé, je n'en étais pas moins vaincu, — en admettant que je doive l'être ; je me faisais tuer, soit : mais je laissais une mémoire plainte, honorée, illustre... Et voilà que, pour un mot de cette vieille gueuse...

MARROCA.

On ne la croira pas, monseigneur.

JEAN.

On la croira : car enfin elle est la reine, et elle doit savoir ce qu'elle dit. Et puis elle va s'entêter dans son mensonge... Et ainsi, j'aurai triomphé d'un prodigieux amoncellement d'obstacles par la plus invraisemblable des aventures ; j'aurai eu de grandes pensées, et belles — et désintéressées, je le jure ! — et un moment j'aurai cru toucher du doigt mon rêve... et tout cela pour aboutir à quoi? A passer aux yeux de l'histoire pour un fourbe et pour un misérable, moitié criminel et moitié ridicule, quelque chose comme un faux Louis XVII à cheval !... Oh ! cela non, jamais ! jamais ! Si je suis le prince Renaud, cette destinée serait d'une ironie par trop atroce. Et si je ne suis pas le prince, je ne veux pas, je ne veux pas que l'avenir le soupçonne ! Je ne veux pas, je ne veux pas, entendez-vous? Il ne faut plus que la reine parle... (*Se calmant tout à coup.*) Mais c'est l'heure du conseil, j'ai à prendre mes dernières dispositions pour l'affaire de demain. Au revoir, Marroca.

(*Il sort par le fond.*)

SCÈNE VII

MARROCA, *seule, lentement à elle-même.*

« Il ne faut plus que la reine parle... »

SCÈNE VIII

MARROCA, LA REINE.

(*La reine, très agitée, entre par une porte de côté.*)

MARROCA.

Qu'avez-vous, madame?

LA REINE.

J'ai... que j'ai voulu sortir de la ville et qu'on m'a empêchée de passer, moi, la reine. J'ai que j'en ai assez et que je ne tiens pas à être massacrée par les républicains quand ils entreront ! Je veux aller trouver leur général. Il sera bien obligé, n'est-ce pas? d'avoir pour moi des égards. En tout cas il n'aura pas grand effort à faire pour me traiter mieux qu'on ne me traite ici. On aurait dû comprendre pourtant qu'il ne fallait pas me pousser à bout... Vous savez bien, vous, que j'ai dit vrai tout à l'heure... Vous savez beaucoup de choses... Si vous le vouliez, vous pourriez, j'en suis sûre, me faire sortir par l'une des portes... Aidez-moi, je vous en conjure... (*Marroca se tait.*) Oui, vous l'aimez aujourd'hui, cet homme que vous haïssiez tant et que vous avez jadis dénoncé la première... Ou, si vous le haïssez toujours, c'est donc que vous préparez ici je ne sais quoi et que vous avez pris le plus long pour vous venger de lui ; et alors je crois que nous pourrons nous entendre. (*Marroca se tait. Craignant de s'être trompée.*) Mais je ne vous demande pas vos secrets... et tenez, si je puis m'échapper, grâce à vous, je me tairai, je les laisserai croire ce qu'ils voudront : est-ce là ce que vous désirez?... Et je ne serai pas ingrate, je vous en donne ma parole royale. (*S'approchant.*) Je vous en prie, je vous en prie.

MARROCA, *qui a écouté d'un air sombre.*

Venez, madame.

LA REINE.

Ah ! merci !

(*Marroca ouvre la porte du fond, laisse passer la reine devant elle, tire un poignard de son corsage et la frappe par derrière. La reine tombe avec un grand cri.*)

SCÈNE IX

MARROCA, LA REINE, *morte*, LE DUC, QUELQUES OFFICIERS ET SOLDATS, PUIS JEAN.

LE DUC, *voyant Marroca qui a gardé à la main le poignard rouge de sang.*

Arrêtez-la !

(*Des soldats s'emparent d'elle.*)

JEAN, *entrant par une autre porte.*

Que se passe-t-il?

LE DUC.

Cette femme vient d'assassiner la reine.

JEAN, *après s'être agenouillé un moment devant le cadavre, à Marroca.*

Pourquoi avez-vous commis ce crime?

MARROCA.

Cherchez. Et d'ailleurs, que vous importe?

JEAN, *au duc et aux autres.*

Laissez-moi l'interroger à part. (*Le duc et les soldats se retirent au fond de la scène. Le duc se penche sur la reine pour voir si elle respire encore. — Jean à Marroca :*) Ainsi, tu as fait cela?

MARROCA.

Cela t'étonne, Jean?

JEAN.

Tu m'as sauvé deux fois et je ne puis rien pour toi, ma pauvre Marroca !

MARROCA.

Qu'est-ce que cela fait? Ton dernier mot me paye de tout.

(*On l'emmène. Une partie des soldats sort de la salle.*)

LE DUC, *se relevant.*

La reine est morte. Vive le roi !

OFFICIERS ET SOLDATS.

Vive le roi !

CRIS, *dehors.*

Vive le roi !

JEAN.

Ils savent déjà?

LE DUC.

Il paraît, sire.

JEAN, *à lui-même.*

« Sire ! »... Braves gens !

(*Les cris : « Vive le roi ! » continuent au dehors.*)

JULES LEMAITRE

Le cinquième et dernier acte de : Un Aventurier *n'a pas été retrouvé dans les papiers de l'auteur. Il est même à peu près impossible, à l'heure actuelle, d'en reconstituer l'argument. D'après les souvenirs des contemporains, il paraît toutefois que ce dernier acte se passait dans la cathédrale de Krasna. Tout y était préparé pour le couronnement de Jean, vainqueur des républicains. L'intervention du duc d'Orsova, oncle de Béatrice, qui avait découvert la supercherie du faux prince, forçait Jean à se tuer. Et la dernière réplique de la pièce était (croit-on) celle-ci, que prononçait le duc en contemplant le cadavre de l'aventurier : « C'était un roi ! »*

LA JEUNESSE

DE MADAME CHRESTIENNE DE FRANCE

La Cour de France était jeune à l'automne de 1618. Quand les pages, fleur de la noblesse, avaient passé et annoncé à haute voix : « Le Roy, Messieurs ! », un adolescent de belle mine paraissait, bien cambré, portant le cordon bleu, manteau sur l'épaule, fraise au cou, toque emplumée, gants à crispin, haute canne dans la main gauche, le poing droit galamment appuyé sur la hanche... c'est Louis XIII, il a dix-sept ans, est adroit aux exercices du corps, danse à merveille, se montre excellent écuyer, selon les difficiles canons d'alors, qui lui ont été inculqués par M. de Pluvinel, ancien écuyer de Henri IV, fidèle à tous les principes de la vieille Cour, et qui voudrait que le Roy se façonnât sur l'exemple du duc de Bellegarde, grand-écuyer, « miroir de vertueux modèle à *pied et à cheval* » !

M. Lefèvre, précepteur de Louis XIII, ne lui a peut-être pas enseigné grand'chose; mais, si sur certains points le jeune Roi est ignorant, il a hérité du chef de son aïeul maternel une singulière habileté manuelle : le grand-duc François de Médicis : « ce gros homme noir, de visage et contenance pleine de courtoisie », que nous décrit Montaigne, et dont à Florence et au Poggio, il visita

le cabinet des distiloirs, vit l'ouvroir du tour et autres instruments, car il (le Duc) est grand méchanique... et prend plaisir à besoigner

lui-même, à contrefaire les pierres orientales et à labourer le cristal, car il est prince souingneus un peu de l'archemie et des arts méchaniques, surtout grand architecte...

Déjà le petit-fils est « bon confiturier, bon jardinier, sait faire des canons de cuir, des lacets, des filets, des arquebuses, de la monnaie », sans compter son goût passionné et un peu cruel pour les oiseaux, qui fit devenir « l'oiseleur » habile à siffler ses linottes, favori en titre et connétable de France. Il est amoureux de musique, enfant il l'écoutait avec extase, et composera plus tard des airs charmants; la musique sera son délassement préféré, il aura souvent, pour secouer sa mélancolie, recours à sa guitare. Peut-être ce pauvre petit Roi, qui n'a jamais su à qui s'attacher, a-t-il quelque chose d'un peu inquiétant dans l'apparence, et qui justifie ce que la Reine Margot écrivait à son sujet deux ans auparavant ; « il ne fera pas bon de se jouer de lui dorénavant ».

La Cour cependant est tout au plaisir; le drame de l'assassinat du Maréchal d'Ancre (avril 1617) a passé comme un ouragan déjà oublié, non pas assurément par le jeune Roy, qui, la chose faite, s'était écrié, tout « allegro », dit l'ambassadeur vénitien : « *C'est maintenant que je suis Roy.* » D'ailleurs le sentiment général est en cette circonstance d'accord avec le Roy, beaucoup de gens sont de l'avis de l'envoyé du doge qui, au sujet de la mise à mort de l'indigne favori de Marie de Médicis, n'a pas hésité à déclarer que « la chose a été préparée avec prudence et exécutée avec bonheur ».

Le soulagement a été immense, ajoute le Vénitien :

le cri des misérables s'élève vers le ciel avec des paroles de grande opprobre contre la Reine et le Maréchal d'Ancre ;

aussi le peuple chante-t-il :

Au Louvre entrant il fut tué pour le bien de la France,
Arrêté et tué trop honorablement,
Car il devait mourir en haut d'une potence,
Et le ventre des loups être son monument.

La Cour a célébré cette délivrance d'une façon plus raffinée ; la Reine-Mère est à Blois ; son fils l'a vue partir avec un contentement qu'il n'a pas dissimulé ; en fait d'adieux

à sa mère, il a appelé cinq ou six fois à haute voix son nouveau favori que la Reine-Mère tentait de retenir : « Luynes, Luynes, Luynes », et on s'est occupé de préparer le ballet auquel le Roi va prendre part, et qui représente la victoire de *Phœbus* sur le serpent Python, emblème du Maréchal d'Ancre. On ne songe qu'à se divertir :

Vu que les ans n'ont qu'un printemps,
Passez amants doucement votre temps,
Vos jours s'en vont, et n'ont point de retour :
Employez-les aux délices de l'amour.

Ces délices-là n'occupent pas encore beaucoup le Roi ; après la curieuse nuit nuptiale, où deux pauvres enfants de quatorze ans ont été mis cérémonieusement au lit : le jeune mari, préalablement stimulé par les propos égrillards des vieux seigneurs de la Cour ; la petite Reine douce et soumise assurant la Reine-Mère qui lui parle tout bas, qu'elle ne désire que la contenter et plaire au Roi... On les a laissés là deux heures après avoir tiré les rideaux, puis au bout de ce temps, leurs nourrices respectives sont venues les chercher, la jeune Reine est retournée se coucher dans le petit lit qu'elle a apporté d'Espagne ; le Roi est rentré dans sa chambre, et cette tentative prématurée n'a pas eu de récidive... la petite Reine demeure délaissée, et maintenant ses femmes espagnoles qui la consolent, mais portent ombrage au Roi, vont la quitter. Il ne faut pas évoquer, en pensant à Anne d'Autriche, l'image un peu lourde de la régente de la minorité de Louis XIV, mais imaginer une petite infante toute gracieuse : « le feu de ses yeux qui fondait les nuages », déclare un contemporain, n'avait pas, il est vrai, réussi à toucher le cœur de son époux; mais néanmoins, elle était toute charmante celle que la galanterie française avait si bien accueillie.

Quittez votre Madry, perle du sang d'Autriche,
Paris avec ardeur tous les jours vous attend,
Son séjour gracieux en toute chose est riche.
. . . . . .
Vous assurez la paix, vous mettez bas les armes.
. . . . . .

Et puis, dans le Louvre, à côté du jeune couple royal, il y a « Mesdames sœurs du Roy », l'aînée, Madame Chrestienne, a douze ans et neuf mois, Madame Henriette, neuf ans ; mais les « Filles de France » entrent de bonne heure dans la vie, et à l'automne de 1618, il n'est question que du mariage de Madame l'Aînée avec le prince de Piémont, fils du duc Charles-Emmanuel de Savoie ; on attend la mission qui vient demander la main de l'auguste princesse, et à la tête de laquelle se trouve le cardinal Maurice de Savoie, fils cadet du duc, jeune prélat de vingt-six ans.

***

Madame Chrestienne, sœur du Roy, à peine sortie de l'enfance par les années, en est déjà bien éloignée par le caractère et l'intelligence ; d'ailleurs en étudiant les mémoires intimes de cette époque, on s'étonne du nombre d'enfants extraordinairement précoces : ils savent lire à quatre ans et même avant, on les mène au sermon, les saintes du XVe et du XVIe siècle, Marie-Madeleine Pazzi, S. Catherine Ricci, S. Catherine de Sienne commencent à se mortifier bien avant l'âge de raison, et celles qui demeurent dans le siècle en escomptent de bonne heure les délices. Madame Chrestienne est une petite princesse à l'âme ambitieuse, qui a eu la tête tournée par la magnificence des fêtes qui ont accompagné les noces de sa sœur aînée, Élisabeth de France, mariée au prince des Asturies, le jour même où Louis XIII épousait l'infante Anne d'Autriche (1615). Dès lors, la fille de Henri IV rêve elle aussi un fils de Roi ; déjà du vivant de son père, il a été question de son mariage, elle est donc tout accoutumée à cette idée, elle a même souhaité être choisie par le prince de Galles (que l'avenir réservait à sa sœur) et comme on lui objectait la religion, elle a déclaré se faire fort de le convertir... Elle ne doute de rien, et surtout pas d'elle-même ; elle se glorifie, et s'en glorifiera jusqu'à son dernier jour, d'avoir eu pour père un « si grand Roy » ; fille des Lys d'Or, elle les aimera toujours avec passion, sans que jamais cependant cette affection la fasse forfaire à ses devoirs d'épouse, de mère, de régente. Physiquement, elle est grande pour son

âge ; elle se vante de ressembler à son père, quoiqu'elle ait quelque chose de l'opulente beauté italienne de sa mère, mais à cette heure de sa jeune vie, ses traits sont encore délicats, et n'ont pas revêtu cette empreinte de virilité qu'ils prendront de bonne heure.

Madame Chrestienne tient déjà une grande place, elle a une maison, une petite cour, tout un établissement particulier dont M. François d'Argonges, trésorier de « Mesdames sœurs du Roy » nous a laissé le détail le plus circonstancié : D'abord la gouvernante de « nos dictes dames » madame de Monglat ; puis les sous-gouvernantes, les dames, d'atour, femmes de chambre, une cinquantaine de femmes au moins. Ensuite l'intendant de la maison et finances, le secrétaire, qui est M. Nicolas Camus de Pontcaré.

Un écrivain.

L'« Ausmonière » de Madame se compose du « chappelain ordinaire, — le clerc de chapelle, un autre chappelain ».

Puis les écuyers, les pages, les gouverneurs et précepteurs des pages : Isaac Amard. Le tireur d'armes des pages, enfin tout un monde d'officiers subalternes.

Le médecin de Mesdames, les chirurgiens, « l'appottiquaire » qui fournit l'eau de naffe, l'eau de violette, l'eau de giroflée dont usent les petites princesses.

M. François Tison, « marchant parfumeur » : à cette époque les femmes faisaient un usage immodéré de parfums. Il fournissait sans doute le musc, parfum favori, les senteurs, les poudres, les sachets de roses, et les petits papiers dorés odorants, qu'elles glissaient dans leurs habits.

Des lavandières pour le corps.

Le *bouquetier* Lambere qui fleurit « nos dictes dames »; enfin le perruquier, le « coquillure », les brodeurs, les passementiers, le gantier Anthoine Manot qui reçoit la somme de 57 livres 12 sols tournois pour six douzaines de paires de gants.

Mesdames ont des tapissiers, des garçons de chambre, des valets de chambre, des huissiers de salle, des officiers de panneterie, des aydes, des chefs, des « pasticiers », des « pottagers », des échansons, des porte-tables et chaises, des porteurs de lits et coiffeurs : François Mayret et Jacques Bignon — des galopins, des baladins, le nain de Madame Chrestienne,

« Tiene » (Anthoine Boylan), qui a appartenu à Henri IV, ne quittera pas sa royale maîtresse, mourra à Turin, et y sera honorablement enseveli.

Je passe rapidement sur les nombreuses fonctions qui dépendent de la maison de Mesdames : « cochers de corps », « multiers pour littière », fourriers, maréchaux des logis, etc., pour en arriver à un personnage important, le premier tailleur, *Lancelot de Marigny*, qui doit « fournir de toutes façons de robes soie à coudre, fil, doublure, qui ne seron de soie ». Il y a encore quatre autres tailleurs du corps, et les belles étoffes dont ils confectionnent de somptueux ajustements sont achetées à profusion : c'est le satin écarlate *musqué* à 15 livres l'aulne, le satin de Louvain, le satin *blond* de Tournai dont l'aulne coûte 50 livres, le velours rouge cramoisi à 20 livres l'aulne, le crespon di Spaigne à 7 livres l'aulne et aussi de la futaine à doublure à 20 sols, du bazin à 50, de la thoile de Hollande à 3 livres 10 sols, et ainsi de suite, car la nomenclature est touffue. Puis vient Anthoine de Vailly, marchand de linge et de dentelle ; il devait avoir la partie belle... Joson de Belmar, dit Champaigne, est cordonnier des dictes dames, et son compte se monte à « 249 livres tournois » pour plusieurs paires de souliers et mulles de chambre chamarrés de passementerie et boutonnés ; voici à la fois huit douzaines de boutons.

Puis Nicolas Lagu, orfèvre, et joaillier, — les brodeurs, les brodeuses, l'horloger, les pelletiers, etc., etc.

Les dépenses étaient, bien entendu, proportionnées, et Madame Chrestienne contresigne les comptes avec Nicolas Camus ; à fin février 1619, la dépense du mois monte à 21 639 livres 5 sols.

Madame Chrestienne prit donc de bonne heure le pli d'être magnifique et le gardera toute sa vie. Du reste la Cour de Charles-Emmanuel où elle devait vivre était somptueuse, et rivalisait en luxe et élégance, si elle ne la dépassait pas, avec celle de Paris. Dans ce temps-là, pour faire un peu figure, il fallait à un courtisan 25 ou 30 vêtements complets, et certainement les belles dames en possédaient un nombre au moins égal, et que devaient être les obligations des « Sœurs du Roy » ?

*
* *

LA MISSION

A la fin de septembre 1618, dans les beaux jardins du « Parco » de Turin, jardins enchanteurs qui avaient servi à Torquato Tasso (grand ami des deux ducs de Savoie Emmanuel-Filibert et Charles-Emmanuel) de modèle pour décrire les jardins d'Armide, le Sérénissime duc Charles-Emmanuel, entouré de son auguste famille, recevait les ambassadeurs des cours étrangères.

C'était un prince beau et supérieurement intelligent que ce petit-fils de François Ier, grand capitaine, grand politique, épris, comme tous les princes de la Savoie, de la grandeur de sa maison, et vigilant à l'accroître. Ce jour-là, le bruit courait du prochain départ du cardinal Maurice de Savoie, fils cadet du duc, pour la France, et la raison de ce voyage intrigue fort les envoyés des cours étrangères. Ranier Zen, ambassadeur de la république de Venise, comme de coutume le mieux informé de tous, écrit au doge :

J'ai vu l'agent anglais au sujet de cette mission du Cardinal en France, il dit que le Duc aurait mieux fait de l'envoyer en Espagne. Il ne peut imaginer les raisons de cette idée, à moins qu'il ne soit question de mariage...

Et huit jours plus tard, le même envoyé écrit :

Le Cardinal partira dans six ou huit jours, accompagné par le Comte de Verua, le Duc dit qu'il s'est décidé à l'envoyer parce que le Roi a insisté si fortement, il ne m'a pas dit que le mariage était décidé, mais il ne l'a pas nié.

Le Duc ne paraît pas très sûr des raisons qui font désirer aux Français cette alliance avec lui.

Du moins il crut nécessaire de donner au curieux Vénitien cette impression, car comme on estimait certaine la dissolution des mariages français-espagnols : Louis XIII et Anne d'Autriche, Philippe et Élisabeth de France, et qu'il y aurait alors certainement la guerre, le désir de la France de se créer des alliés devait paraître très naturel à un prince aussi avisé que Charles-Emmanuel... Il lui restait encore des filles à

marier, et dans l'éventualité d'événements qu'on croyait inévitables, la Maison de Savoie pourrait fort bien être appelée à une autre brillante alliance; et lorsque, à cette même fête champêtre, l'ambassadeur d'Angleterre s'inclinant bien bas devant le prince lui dit qu'il devrait donner une des infantes à l'Angleterre, le compliment ne déplut certainement pas au duc. Les mariages contractés par les princes et princesses de la Maison de Savoie avaient grandement contribué à son prestige, une prévoyante sagesse y ayant invariablement présidé, et une unique alliance d'un prince de la maison avec la famille Médicis, si récemment encore « banquiers de la Cour de Rome », avait été tenue pour une mésalliance, dont ils s'excusaient.

Charles-Emmanuel, que ses peuples ont appelé le Grand, avait eu pour mère Madame Marguerite de France, fille de François Ier, et pour épouse l'infante Caterina, fille de Philippe II, avec qui il vécut dans l'union la plus tendre. La princesse, ardemment éprise de son époux, était morte de cet amour: une fausse rumeur avait apporté à Turin la nouvelle que le duc, qui guerroyait selon sa coutume, avait été tué. La duchesse, grosse de son dixième enfant, fut prise prématurément des douleurs de l'enfantement, et expira en disant : « Le duc, mon Seigneur, est mort. »

Elle laissait à son époux neuf enfants vivants. Le cardinal Maurice, choisi pour être envoyé en mission à la Cour de France, était membre du Sacré Collège sans être prêtre, amoureux d'art et des Belles-Lettres dont il sera toute sa vie le Mécène fastueux, et de toute façon qualifié pour l'ambassade délicate qui lui est confiée; c'est un prélat à la mine noble, plutôt dédaigneuse, il a le nez un peu trop long de son bisaïeul François Ier, une moustache et une barbiche alors portées par les princes de l'Église, ses cheveux roulés encadrent un visage intelligent, la robe rouge et l'aube de dentelle lui siéent fort bien, sa longue et fine main décèle la race, d'ailleurs plein de tact :

adroit, écrit M. de Genève (François de Sales), à mesler la qualité de grand Prince que sa naissance lui a donnée, avec celle de très digne Cardinal que sa profession lui fait tenir, alliait admirablement bien la franche et générale courtoisie qui est si désirée et estimée de cette

nation, avec la modestie et la bienséance qui est si précieuse par tout le monde.

Charles-Emmanuel, avec une habileté supérieure, a su entourer son fils en cette faste occasion par des hommes du mérite le plus distingué, car c'est une mission de la plus haute importance que celle de venir solliciter la main de la sœur du « Cristianissimo », de la fille de Henri IV, « l'âme la plus masle qui fut au monde », avait déclaré jadis Charles-Emmanuel, que l'assassinat du Roi de France avait « touché à outrance ». On ne se rend plus assez compte aujourd'hui de l'incomparable prestige qui, dans les siècles passés, entourait le Roi de France, et en quel souverain honneur était tenue son alliance ! Ceux qui accompagnent le jeune cardinal sont : le comte de Verrua (Filiberto Scaglia), François de Sales, évêque de Genève nominativement, mais en réalité évêque d'Annecy, l'évêque de Salucces, le président Antoine Favre, savoyard, spécialement chargé des négociations.

On peut facilement supposer que le saint prélat François de Sales, avait eu, lui aussi, une part prépondérante dans ces négociations; de tout temps il avait aimé la France, et lorsque en 1602 il était venu prêcher à Paris, où Henri IV l'avait appelé, un pacte d'amitié et de confiance avait été conclu entre ces deux grands cœurs. Il ne tint pas au Roi de France que François de Sales ne trouvât dans l'Église des Gaules tous les honneurs dus à sa sainteté et à son mérite, mais, fidèle à son prince légitime, il les refusa toujours, et ne put même, ce qu'il désirait fort cependant, obtenir la permission de revenir prêcher à Paris : jaloux de ses prérogatives, Charles-Emmanuel, en réponse aux requêtes de l'évêque à ce sujet, l'amusait d'espérances ; mais au dernier moment opposait son veto. Néanmoins, les sentiments de l'évêque de Genève demeurèrent intangibles, et l'assassinat de Henri IV, « ce grand cœur royal », lui arracha de magnifiques accents :

Aussi ai-je prié cette souveraine bonté qu'elle soit pitoyable à celui qui le fut à tant de gens, qu'elle pardonne à celui qui pardonna à tant d'ennemis...

. . . . . .

celui qu'on eût jugé presque immortel puisqu'il n'avait pu mourir parmi tant de hasards desquels il avait si longuement fendu la presse

pour arriver à l'heureuse paix de laquelle il avait été jouissant ces dix dernières années, le voylà mort d'un contemptible coup de petit couteau, et par la main d'un jeune homme inconnu au milieu d'une rue...

. . . . . .

Les sentiments du saint évêque n'étaient pas sujets au changement, car c'est lui qui a écrit : « L'amitié qui a pu cesser n'a jamais été véritable »; et ailleurs : « J'ai un certain cœur tenant qui jamais ne lasche sa prise. »

C'était donc assurément l'âme remplie de joie que M. de Genève était parti pour la mission qui allait donner une « fille de France » à la Savoie; puis à Paris il retrouverait nombre d'amis, avides de sa direction, et qui souhaitaient véhémentement sa venue, et la Mère de Chantal, sa brebis de prédilection, s'y trouvait précisément occupée à préparer la fondation du premier monastère de la Visitation.

François de Sales, à cette époque, avait cinquante et un ans et il ne lui restait plus que trois années à vivre ; déjà, comme il l'écrit à la Mère de Chantal, il était « pesant »; l'admirable portrait qui nous reste de lui fut peint précisément en cette année de grâce 1618. Je l'ai contemplé souvent dans le parloir de la Visitation de Turin où il se trouve. Le prélat a un visage un peu long avec un front magnifique et dégarni, front lumineux si l'on peut s'exprimer ainsi, l'arc des sourcils est net, le nez droit et aristocratique ; la barbe châtain clair, fournie et pleine; la moustache découvre bien les lèvres d'où il semble que la parole va s'échapper, les yeux désappointent, car un léger strabisme en gâte le regard, puis en contemplant plus attentivement ce noble visage, il s'en dégage une pénétrante mansuétude, avec un peu de l'accablement que donne la fatigue de la vie... cependant, le prélat continue à savoir être tout à tous, et durant le long voyage qui dura près de six semaines, avec bonne grâce il s'est prêté aux fantaisies du jeune cardinal, ils ont navigué quatre jours sur la Loire; l'évêque et le prélat devisent de beaucoup de bonnes choses. Son Altesse rame quelquefois, et veut que l'évêque rame avec lui : « Le prince pensait d'abord que j'ignorais cet art, écrit le prélat, mais il s'est trouvé que j'y étais passé docteur... »

Enfin on arrive à Orléans, où les attendent MM. de Béthune et Modène, on s'y repose deux jours. A Chartres, le jeune cardinal entend la messe ; le marquis de Cœuvres le prend dans le carrosse de Sa Majesté, il est conduit à Bourg-la-Reine où il dîne dans de la vaisselle dorée. Après quoi, le cardinal de la Rochefoucauld et Retz, le nonce, l'ambassadeur de Venise, viennent lui rendre visite. D'un autre côté, le duc de Nemours arrive de Paris à sa rencontre ; la capitale est en liesse, le cardinal de Savoie est merveilleusement accueilli. « Jamais, de mémoire d'homme, assure l'évêque de Genève, on ne vit un tel concours de peuple saluer l'entrée d'un prince. » Nombreux sont les carrosses qui l'accompagnent ; mais sur ce point particulier, on est encore très en retard sur l'Italie, car le jour où, à quatorze ans, le jeune prélat a reçu le chapeau, deux cents carrosses l'escortaient ; le temps est favorable, le cardinal écrira : « Le temps était serein et le soleil admirable (ce qui est miracle en ce pays). »

A Paris, l'hôtel du feu Maréchal d'Ancre, au faubourg Saint-Germain, attend les prélats et les ambassadeurs, et évidemment aucun d'eux ne s'étonne de l'étrange honneur, ils admireront très simplement les tapisseries merveilleuses, celle de Psyché, les tentures cramoisi et or, les lits et meubles magnifiques qui y sont prodigués.

Le cardinal s'empresse de se rendre au Louvre.

Le Roy, la Reyne, Monsieur, frère du Roy, Madame Aînée et Madame Cadette firent de grandes caresses à cette Altesse ; mais au-dessus de tous le Roy, et tous les siens disent qu'il a donné des signes d'une extraordinaire allégresse.

Son Altesse Sérénissime (le Duc de Savoie) a ici tant de serviteurs qu'ils ne se peuvent compter, et ses louanges s'entendent partout[1].

***

LA FIANCÉE

« Le ris du ciel et la joie des Gaules. » Voilà comment est décrite la petite Madame à l'heure de ses fiançailles, « un bijou de piété et de vertu », écrit le nonce Bentivoglio, et en vérité, il semble que cette fille de France mérite tous ces jolis éloges

1. Lettre de saint François de Sales.

qui s'adressent à sa juvénile personne. Imaginons-la, avec sa jeune sœur Madame Henriette à son côté, attendant la visite de Son Altesse le cardinal de Savoie, le frère de l'époux qu'on lui destine; « la jeune princesse est vêtue d'une robe couleur incarnat toute constellée de diamants d'une inestimable valeur[1] ». L'amaranthe est la couleur de Madame Chrestienne, et les belles faveurs de cette nuance seront envoyées au royal fiancé. Monseigneur le cardinal est ébloui par l'éclat et la séduction de la jeune princesse « œilladant gracieusement, affectueusement ». Dès cette première heure, il est sensible à l'agrément de sa future belle-sœur.

Le cardinal, après cette première entrevue, décrit lyriquement la princesse :

Aussi affable et gracieuse que majestueuse et belle, et avec ces manières douces et l'agrément du visage qui remplissent chacun d extrême contentement et allégresse.

M. de Genève n'est pas moins enthousiasmé, et voici en quels termes, écrivant en italien à Dona Ginevra Scaglia, il parle de madame Chrestienne :

Madame Aînée est une personne accomplie, ayant la majesté et la bénignité empreintes sur le visage, elle est grande pour son âge, et possède une grâce incomparable à caresser avec une modestie et gravité singulières; son prédicateur, qui est fort mon ami, et homme d'une grande piété, me dit qu'elle a une dévotion singulière, une prudence exquise, et une grande bonté...

Et plus tard, quand il la connaîtra bien, il parlera avec une vive affection de notre « petite Madame si bonne et si gaie, la plus brave Princesse qui soit au monde », car elle est toute en dehors, avec une ardeur de vivre qui lui fait vouloir faire tout « vitement ».

La jeune « Madame » se plaît assurément à l'entretien des prélats, car elle est sincèrement pieuse, et même en avançant dans la vie, un certain fanatisme s'ajoutera à cette piété ; elle manquera de la largeur d'idées de son glorieux père ; mais sa sincérité est indiscutable. Elle est fort capable de causer avec le jeune cardinal, car déjà elle a le goût des Belles-

1. Lettre de saint François de Sales.

Lettres, elle aime les Arts, et sera autant que l'était Henri IV passionnée pour l'architecture. Du côté Médicis, elle a pris la curiosité pour l'astronomie, et soyons sûrs que la comète qui se montrera au mois de décembre 1618 l'intéressera fort, et lui semblera avoir une connexité avec sa propre destinée ; plus tard, elle aura quelque faiblesse pour l'astrologie. Enfin, il ne fait pas doute que le choix est fort heureux et l'évêque de Genève a grande matière pour féliciter l'heureux fiancé : il le fait avec cet incomparable charme, ce bien dire, qui donne à ses paroles une double valeur.

Lettre de M. de Genève au Prince de Piémont.

Paris, 18 décembre 1618.

Monseigneur,

En cette générale allégresse de tout ce royaume sur l'heureuse conclusion du mariage de Votre Altesse, je ne puis ni ne dois m'empêcher de rendre quelque témoignage de la mienne, laquelle certes est d'autant plus grande que, d'un côté, je suis plus obligé à la bonté de Votre Altesse, et d'autre, j'ai reconnu plus particulièrement un très parfait assemblage de perfections en Madame, au visage, au maintien, au parler ; en la conduite de laquelle on remarque tant de traits de bonté, de prudence, de douceur et de dévotion qu'on ne sçait discerner laquelle de ces perfections est plus parfaite. Et parce que la Sainte Écriture dit que le *Mary d'une femme bonne est heureux*, je puis dès à présent augurer toute sorte de bonheur à Votre Altesse pour ce regard, et en bénir Notre-Seigneur de tout mon cœur, puisque la même Escriture nous annonce : « La mayson et les richesses, nous sont acquises par nos pères, mais la femme sage et vertueuse, à proprement parler, est donnée comme un précieux présent de la libéralité divine... »

. . . . . .

. . . . . .

Ainsy donc, Monseigneur, à Dieu *soit de toutes parts honneur et gloire, avec très humbles actions de grâces*, pour les consolations qu'il donne et qu'il prepare encore à Son Altesse Sérénissime, et à la vostre de laquelle je suis sans fin,

Monseigneur,
Votre très humble, très fidèle
et très obéissant orateur et serviteur,
FRANÇ^s, Évêque de Genève.

La satisfaction du saint évêque a de solides bases, il connaît le prince qui est réservé à cette fille de Henri IV, et a tout

lieu de croire qu'il saura rendre heureuse la vie de la jeune épouse qui va lui être donnée. Victor-Amédée, prince de Piémont, a maintenant trente-deux ans, c'est un homme de belle prestance, haute stature, cheveux et barbe noirs, teint olivâtre, visage long, yeux vifs, « tenant plus de sa mère Catherine que de son père, infatigable au travail, assidu aux affaires, sobre de plaisirs et de table, simple d'habitude, aimant au-dessus de tout la chasse et la voulant splendide, de façons affables et courtoises, aimable, de cœur généreux »; et de plus, ce qui avait naturellement une immense importance aux yeux de l'évêque, les mœurs du jeune prince sont sévères. Le prélat en témoigne, non pas officiellement, mais spontanément et sincèrement, dans un mot qu'il écrit à la Mère de Chantal. Celle-ci s'occupait de trouver une situation à son fils, le baron de Chantal (le père de madame de Sévigné) qui n'était pas sans lui donner de graves soucis; elle avait pensé qu'il pourrait être attaché à la maison du prince de Piémont, et avait communiqué ce désir à l'évêque de Genève, il lui répond : « Vous scavez, ma bien chère mère, que la maison du prince est un monastère, et que pour choses du monde, il n'y veut souffrir de désordres, et bien que venant ici, il veuille s'accommoder à la liberté du pays, si est qu'il la veut vertueuse. »

Aussi le tumultueux baron de Chantal ne fit-il jamais partie de la Cour de Victor-Amédée !

Tout marchait à souhait, et à Turin, le duc de Savoie se déclarait ravi des nouvelles qu'il recevait de France :

« Le Roy, a écrit à M. le Prince de Piémont avec le titre de beau-frère, le Roy d'Espagne a rendu témoignage d'agréement. En Piémont et en Savoie on a fait des allégresses incroyables, les festes de Noël, lors que le Prince reçut les couleurs des faveurs ou les faveurs de couleurs de Madame, et le Prince publia un cartel pour un tournois général auquel il invite toute l'Italie à venir voir mourir à ses pieds tous ceux qui diront que l'amaranthe n'est pas la plus belle de toutes les couleurs, et la Princesse qui favorise cette couleur, la plus digne qui ait jamais été, et que le Chevalier qui est son esclave, n'est pas le plus heureux du monde[1].

1. Lettre de saint François de Sales à la Mère de Chantal.

On voit que l'élément sentimental n'était nullement exclu des mariages royaux. Victor-Amédée aimera d'ailleurs tendrement sa femme et ne l'appellera que « *cuor mio* ».

L'extrême jeunesse de la fiancée ne paraît jamais causer la moindre hésitation à l'évêque de Genève, sa propre mère l'a mis au monde alors qu'elle n'avait que quinze ans, et lorsqu'il a marié son frère, le baron de Thorens, à la fille de madame de Chantal, la fiancée n'avait que quatorze ans !

On attend pour marier Madame Aînée qu'elle ait atteint treize ans révolus. Son anniversaire tombe le 10 février, et cette date-là est celle qui sera fixée pour son mariage.

***

LE MARIAGE

Le contrat a été conclu le vendredi 11 janvier, écrit le comte de Verrua au duc de Savoie, et l'envoyé du duc se fait quelque scrupule du jour choisi pour cette signature. Cependant, toutes les questions ont été réglées à la satisfaction mutuelle des parties ; la dot de Madame Chrestienne est de 400 000 écus ; 100 000 comptant, le reste en deux paiements.

40 000 écus de bijoux et la conduite de la fiancée hors du royaume aux frais de Sa Majesté.

Le prince de Piémont s'engage à donner 40 000 écus par an à Madame.

Voilà pour le matériel; au spirituel, on n'attend plus que la dispense de Rome, car les futurs conjoints sont parents au quatrième degré.

Enfin tout est réglé, et le 6 février, le prince de Piémont, qui a brûlé vingt-deux postes, arrive accompagné de son frère puîné, le prince Thomas. Les deux princes se hâtent de se rendre au Louvre, où ils trouvent le jeune Roi occupé à répéter un ballet qui sera dansé deux jours après les noces; l'accueil de Louis XIII à son futur beau-frère est tout ce

qu'on peut souhaiter, et ne va pas sans exciter quelque jalousie.

Il paraît, écrit l'envoyé Vénitien, que la Maison de Savoye présume de cette parenté avec de grands rois pour se mettre hors pair de la série des Ducs, et prétendre à des honneurs insolites et extraordinaires.

Puis après avoir vu les princes, ses réflexions se font plus bienveillantes :

Dimanche je me trouvai avec Son Altesse à l'Église des Chartreux... Je vis aussi le prince Thomas, et le trouvai gracieux, mais sobre de paroles, au contraire du prince Victor qui m'a paru prudent et aimable autant qu'on peut l'être.

A la Cour on trouve qu'il ressemble à François Ier, mais il ne lui ressemble point par les façons ; et avec son maintien majestueux, il n'est peut-être pas d'un caractère à devenir très populaire à la Cour de France, infiniment plus émancipée d'allure que celle de Turin. Le nonce Bentivoglio qui l'admire écrit :

Il a du grave et de l'espagnol... c'est un prince de hautes pensées, et qui se tient haut en toutes choses... tous le tiennent pour Prince de valeur, bonté et parole, et qu'il a toutes les bonnes qualités de son Père, sans en avoir les mauvaises.

On se plaît donc à reconnaître le solide mérite de Victor-Amédée, moins ardent, moins audacieux que son père, mais également intrépide ; la devise personnelle du prince est d'une modestie caractéristique : « *Plus de solidité que d'éclat* », et aussi une autre qui devait mieux plaire à Madame Chrestienne : « *Et tout, et bien* ». Aussi est-on tout à la joie, les épithalames se préparent, célébrant le « Renouvellement des anciennes alliances et confédérations des maisons et couronnes de France et de Savoye en la pacification des troubles d'Italie et du mariage du Sérénissime Victor-Amédée, prince de Piémont, avec Madame Chrestienne, sœur de Sa Majesté ».

AU ROY

par SCIPION GUILLET

(Intendant général et auditeur de Camp aux troupes françaises de da Las Monts)

Puis suit un tableau illustré de ces alliances.

Ici la couronne royale	Là la couronne ducale
Les Armes de France	*Armoiries. Croix. Lys.*
LOUIS VI. Alix. de Savoie.	AMÉDÉE VI. Bonne de Bourbon.
LOUIS IX. Marguerite, fille de Béatrice de Savoie.	AMÉDÉE VII. Bonne de France.
LOUIS XI. Charlotte de Savoie.	AMÉDÉE IX. Yolande de France.
FRANÇOIS Ier, fils de Louise de Savoie.	CHARLES-EMMANUEL, fils de Marguerite de France.

et enfin
dans un médaillon les portraits des deux époux
et leurs noms l'entourant :

VICTOR-AMÉDÉE DE SAVOIE CHRESTIENNE DE FRANCE

De charmantes estampes du temps représentent le jeune couple se faisant face, ou Madame seule, vraiment exquise dans l'ajustement si seyant de la mode d'alors, la fraise abaissée, mais formant un gracieux éventail au cou ; elle y paraît si jeune, si enfantine, presque touchante. La parfaite décence de l'ajustement de la princesse est remarquable, et il en est de même dans tous ses portraits, même ceux pris bien des années plus tard.

Il est permis de supposer que le duc Charles-Emmanuel s'était secrètement leurré de l'espoir que ces heureuses fiançailles étaient annonciatrices d'autres accords, plus importants encore, et que dans un temps peu éloigné, une princesse de Savoie serait appelée à monter sur le trône de France ! Mais un événement inattendu vint renverser cette espérance.

Ranier Zen, l'envoyé vénitien à Turin, écrit :

Le baron Corsi est arrivé de France avec la nouvelle de la décision inattendue du Roy, de consommer son mariage avec la Reyne. Ceci a *grandement bouleversé le Duc.*

Et en effet, l'événement a eu lieu avant les noces de Madame Chrestienne.

Au commencement de janvier, la petite Reine avait été fort malade, maladie plutôt morale, il faut le croire, et causée sans doute par l'éloignement de ses dames espagnoles, puis-

qu'il suffit de l'arrivée de madame la connétable, devenue son intime amie, pour la sortir de l'extrémité de son mal.

On profita de l'heureuse occasion de cette convalescence pour exhorter le Roi à accomplir ce que le nonce appelait « la perfection du mariage ». Le connétable l'y encourage vivement, et enfin cédant aux persuasions, le 25 janvier, le Roy est presque porté jusqu'aux appartements de la Reine... le lendemain cette heureuse nouvelle vient réjouir la Cour, et renverser bien des projets.

Le prince de Piémont apportait à sa jeune fiancée des présents magnifiques, déjà elle a reçu ceux très beaux du prince-cardinal. La Cour admire

ce riche cabinet de pierreries que le Prince de Piémont donna à Madame, et surtout cet excellent bouquet de perles embelli d'une perle de si rare beauté et grosseur qu'elle n'a point trouvé sa pareille dans les Indes où elle est née, et d'où le Roi Philippe la fit venir pour le présent de noces de Madame Catherine sa fille.

Les noces de Charles-Emmanuel et de l'infante Catherine avaient été célébrées à Burgos avec une prodigieuse magnificence, et le duc de Savoie ne voulait pas que son fils aîné fût en rien inférieur aux traditions de la famille, le jour où il venait épouser une fille de France ; de cette France qui tenait le premier rang dans le monde.

Je suis la France florissante
En Roys, en armes, et en lois
Que par mon Roy ferai puissante,
Beaucoup plus que je voulois...

Les fêtes, les banquets se succédèrent, et enfin le dimanche 10 février au soir, dans une petite chapelle du Louvre, la bénédiction nuptiale est donnée aux époux par le cardinal de Larochefoucauld. Le Roy, la Reine, Monsieur, frère du Roy, Madame Henriette, tous les princes de sang sont présents, et le tout-puissant connétable, et les prélats. « Je fais ici, écrit M. de Genève, le noviciat de la Cour, mais jamais je n'y ferai profession Dieu aidant. » Assurément, le grand cœur du saint élève vers le ciel d'ardentes prières pour la

fille de Henri IV. Hélas ! les tribulations ne devaient pas manquer à la jeune princesse; mais elle a d'abord dix-huit années heureuses devant elle, et, venue l'heure de l'épreuve, elle y montrera une extraordinaire force d'âme, digne du sang qui coule dans ses veines.

C'est dans ce même Louvre qu'à pareil jour, treize ans auparavant, la petite princesse est née — son baptême eut lieu à Fontainebleau et avait été l'occasion d'une pompe extraordinaire, — maintenant la voici devant l'autel, toute resplendissante en ses superbes atours, elle est charmante à voir avec ses cheveux blonds bien frisés en grosses grappes de chaque côté du visage, ses yeux bleus pleins de sérénité, sa bouche un peu grande, et une jolie fossette à son menton. Ce n'est pas une enfant, mais une femme qui se tient avec toute la noblesse qui convient à une « fille de France »; elle est habillée de satin blanc richement brodé, et toute constellée de joyaux parmi lesquels étincellent ceux que le prince époux lui a offerts. Lui est également vêtu de satin blanc, et en tout point magnifique avec son visage martial, ses cheveux bruns relevés sur un beau front et une longue mèche d'amour dépassant du côté droit et tombant sur la collerette de dentelle qui a remplacé la fraise.

Il était alors dans la coutume que pendant la bénédiction nuptiale les époux fussent placés face à face, la main droite dégantée de l'épouse dans celle du marié, qui tient son chapeau de la main gauche.

Sans doute notre petite « Madame » accomplit-elle avec bonne grâce cette partie de la cérémonie, car déjà elle éprouve pour son époux cette parfaite confiance qui ira toujours en augmentant.

L'appartement de la Reine-Mère attend les nouveaux mariés. Cet appartement, avec son jardin particulier, son allée sous des arcades, sa terrasse regardant le fleuve, ses fontaines et ses volières, reprendra donc la vie ; le choix, pour étrange qu'il nous paraisse, soulignant avec éclat l'absence de la Reine-Mère aux noces de sa fille, ne provoque aucune réflexion chez les contemporains... Il est probable que celle des portes qui a été murée après l'assassinat de Concini afin d'empêcher les communications de Marie de Médicis

avec le dehors, a été dégagée, le désir du Roi est évidemment de rendre de toute façon honneur à Madame, sa sœur.

Il est certain que Madame Chrestienne a tout de suite aimé son époux; celui-ci a su faire preuve à son égard de cette courtoisie amoureuse que trente-cinq ans auparavant son père témoigna à l'infante Catherine, et il n'est pas douteux que le lendemain des noces, Madame Chrestienne n'ait reçu un présent de bijoux magnifiques, remerciement de l'époux, ainsi qu'il en avait été offert un à l'infante Catherine par le duc de Savoie. La petite princesse de son côté a conquis le cœur de son époux et le gardera toujours, il sera invariablement indulgent et tendre, et même faible vis-à-vis d'elle.

Les louanges de la mariée sont chantées en vers, où il faut chercher surtout l'intention.

Épouse de Victor, sœur du juste Louis,
Fille du grand Henry, image de Marie,
On ne peut voir ici qu'une ombre raccourcie
De tes perfections, car seule tu jouis
Du cœur de ton époux, des vertus de ton frère,
De l'esprit de ton Père, et beauté de ta mère.
Quel burin pourra donc tes vertus égaler
S'il n'apprend à parler ?

Les réjouissances se multiplient, feu d'artifice superbe, fête sur l'eau; le mardi 12, est dansé le ballet où la bonne grâce du jeune Roi brille, et assurément aussi, celle de la mariée. Rien n'égalait l'élégance de ces ballets, la séduction des décors où ils évoluaient, les palais enchantés qui y surgissaient, la dépense d'imagination qui s'y faisait, la beauté et la variété des costumes : la mythologie ou la « fable » comme on disait alors, et avec laquelle dans ce temps-là tout le monde était familier, est appelée à la rescousse, ce sont Zéphyr et Flore, Hercule et Pomone, Bacchus et l'Aurore, les grâces et tout l'Olympe, qui descendent sur la scène; les poèmes de l'Arioste avec *Roland*, les fées Urganda et Melissa, les génies et les chevaliers sont mis à contribution — nos ancêtres s'entendaient merveilleusement à organiser ces nobles divertissements si propres à faire valoir la grâce des personnes, et la beauté des visages; la musique, la lumière aux couleurs diverses, les pluies de bonnes senteurs répandues à propos

pour rafraîchir l'atmosphère, rehaussaient l'agrément de ces galants passetemps. Madame Chrestienne emportera avec elle dans sa nouvelle patrie le goût très vif des ballets, et même aux heures difficiles de la vie, alors qu'elle lutte pour conserver à son fils son héritage, elle fera à Chambéry exécuter d'admirables ballets, où son petit « Duchino », tout nu sous une résille rouge et or, couronné de plumes et de fleurs, aura un rôle important.

***

La bonne humeur du Roi emmène la noce et la Cour à Saint-Germain, où la chasse (plaisir des dieux) s'ajoute aux autres divertissements.

Henri IV, qui en douze ans dépensa six millions en bâtiments, avait construit le nouveau château, devant lequel :

six terrasses de briques et pierres se superposaient et descendaient en escalier jusqu'à la Seine; creusées dans la déclivité naturelle du sol, elles recouvrent chacune de belles galeries voûtées, de celles-ci quatre ont des grottes souterraines, où sont représentées différentes scènes mises en mouvement par la force de l'eau, et qu'on ne fait voir qu'à la lumière des torches — parmi celles-ci, Orphée jouant de la lyre, et les animaux qui le suivent en dansant ; dans la seconde ce sont le Roy et le Dauphin, dans la troisième, Neptune sonnant sa trompette, son chariot traîné par des chevaux-marins, dans la quatrième l'histoire de Persée et d'Andromède ; des moulins, des ermitages ; des hommes pêchant ; des oiseaux gazouillant, et nombre d'autres inventions. Il y a aussi une grotte sèche pour prendre le frais ; toutes ont une vue admirable sur le fleuve, et la belle campagne environnante, et principalement la forêt. Au bas est un parterre; la terrasse du haut a une demi-mile (anglaise) 900 mètres de long, avec doubles marches et des arcades et des balustres de pierre ; de grande et royale dimension.

Dans le pavillon du nouveau château sont de belles pièces bien peintes, et conduisant à un très noble jardin, où il y a un mail, au milieu duquel, d'un côté est une chapelle, avec une coupole de pierre, petite, mais d'une très belle architecture. Du parc on va dans la forêt qui étant très grande est remplie de cerfs, de sangliers sauvages, de loups et autres gibiers sauvages. La cour de tennis et le « Cavallerizzo » pour les chevaux du manège sont également remarquables[1].

Le cadre était donc choisi à souhait, et la jeune Cour s'y ébattait gaiement. Le prince de Piémont, chasseur passionné,

1. « Evelyn's Diary ».

« *la Caccia e la guerra e un istesso arte* », déclare une inscription de la « Veneria » de Turin, jouissait de son plaisir favori, et Madame Chrestienne qui, toute sa vie, aimera la chasse avec ardeur, suit son époux, montée sur quelque superbe cheval qu'elle guide d'une main ferme.

C'est au moment où la joie est à son apogée que tombe sur le jeune Roi et la Cour une foudroyante nouvelle. La Reine-Mère s'est échappée de Blois ! La nouvelle en arrive alors que Louis XIII est à la chasse, on apprend que Marie de Médicis a gagné Montrichart, où le duc d'Épernon (quittant son gouvernement de Metz) est venu la recevoir ! C'est aussitôt la consternation :

à Saint-Germain, — écrit l'envoyé Vénitien, — où le Roy s'était rendu avec la Reyne, Madame sa sœur, la sposa, le Prince de Savoye, toute la cour et les Seigneurs du Conseil, aussitôt arrivée la nouvelle de *l'accident* de la Reyne-Mère, changement de scène, les chasses, les jeux, les ris et les danses se changent en tristesse et pensées troublantes.

La Cour, y compris les nouveaux époux, rentre hâtivement le même jour à Paris.

Il s'agit de négocier avec la Reine-Mère à qui le père de Bérulle est d'abord dépêché, puis le cardinal de Larochefoucauld qui pose les bases d'un accommodement ; le gouvernement de Normandie sera retiré à la Reine-Mère, mais celui d'Anjou, avec le château d'Angers, lui sera octroyé avec Chinon et le Pont-de-Cé. Ce n'est pas le lieu de faire en détail l'historique de cette crise qui va donner un rôle important au prince de Piémont, devenu médiateur entre les hautes parties ; il est sage et maître de soi ; il accompagnera son royal beau-frère à Tours, puis se rendra à Angoulême auprès de la Reine-Mère et s'occupera d'établir les conditions de la réconciliation entre la mère et le fils.

Le duc de Savoie, qui suit de loin avec un vif intérêt le développement inattendu des événements, met son fils en garde contre l'astuce de Marie de Médicis, « il faut s'en méfier malgré les belles paroles, parce qu'elle est Florentine, et en a le sang si différent du nôtre ».

Marie de Médicis n'était plus la fraîche princesse qui dix-

neuf ans auparavant arrivait à Marseille en si magnifique apparat, et se montrait pour la première fois aux consuls qui la venaient accueillir dans sa robe scintillante à la mode italienne, et son teint éblouissant. Elle est maintenant accompagnée dans ses déplacements par le « raccommodeur du visage de la Reine », personnage considérable dont les recettes sont venues jusqu'à nous, et use la nuit du masque qui maintient les ingrédients précieux sur son visage, car elle compte sur sa séduction de femme, et n'a point renoncé à plaire ; aussi, lorsque le nonce Bentivoglio, habile à discerner de quel côté souffle le vent, la félicite avec mille compliments alambiqués sur son air de jeunesse, elle témoigne d'une grande satisfaction ! Le prince de Piémont, et son frère le prince Thomas usent également vis-à-vis de la Reine-Mère de la plus galante courtoisie.

Revenant de Tours au mois de juin, le prince de Piémont s'occupe de préparer le voyage de Madame ; mais avant de se rendre dans sa nouvelle patrie, elle ira prendre congé de la reine sa mère, qu'elle n'a pas revue depuis le matin de la veille de l'Ascension 1617, où, la Reine-Mère habillée, les princesses furent autorisées à prendre congé d'elle, et où Marie de Médicis, le visage appuyé au mur, pleura si amèrement.

Ce voyage n'est pas une mince affaire ; Madame Chrestienne emmène avec elle une suite nombreuse : c'est madame de Pommeuse, sa nourrice et le mari de celle-ci qui lui causera d'ailleurs mille soucis ; Tiene son nain, et tant d'autres ; mais sa chère madame de Monglat, celle que tous les enfants royaux appellent « maman Ga » et qui doit lui tenir fidèlement compagnie, ne peut d'abord se mettre en route pour l'accompagner à Tours ; et la raison en est donnée au prince de Piémont dans une lettre de M. de Genève, véritable modèle de délicatesse et de tact; voici ce qu'il écrit :

Paris, le 16 juin 1619.

Monseigneur,

La bonne madame de Saint-Georges[1] fait elle-même par lettre ses excuses à Votre Altesse de quoy elle ne s'est peu mettre en chemin

1. Jeanne de Harlay, baronne de Monglat, avait épousé, le 13 octobre 1599, Hardouin de Clermont, seigneur de Saint-Georges.

pour suivre Madame, mais elle n'a pas l'assurance de nommer la cause de son retardement parce qu'elle est extraordinaire pour elle, qui, n'ayant pu devenir grosse en tant d'années de son mariage a rencontré ce contentement en celle-ci comme plus heureuse pour la bénédiction des noces. Et d'autant qu'elle m'a prié de l'écrire à Votre Altesse, je l'ay fait, Monseigneur, suppliant encore pour moy votre bonté de se resouvenir que je ne suis plus ici que pour y attendre les commandements qu'elle me fera au retour de M. Carron, puisqu'elle me l'a ordonné, et qu'en tout je veux vivre,
de Votre Altesse

Monseigneur,

le très humble, bien obéissant et très fidèle orateur et serviteur,

FRANÇ^s DE GENÈVE

***

La fille de Henri IV va traverser cette France qu'elle « aime de tout son cœur », et que son glorieux père a faite prospère et pacifiée. Elle ne reverra plus Paris, ni ce Louvre, ni les Tuileries; le voyage s'effectue par d'excellentes routes bien pavées, c'est Chartres, c'est Étampes. On traverse la forêt d'Orléans qui est dangereuse, et où vingt ans plus tard on assassinera encore les voyageurs. Enfin, c'est Orléans, un des joyaux de la France ; sur le grand pont, Madame salue dévotement le crucifix et la Pietà, qui commémorèrent les victoires de Charles VII et la délivrance d'Orléans par Jeanne d'Arc; l'image de la « pucelle », armée, et les cheveux épars, fait pendant à celle du Roy.

Madame s'embarque sur la Loire afin d'arriver à Blois, et jouit de la beauté du fleuve. Devant ses yeux défile un paysage charmant où brillent les tuiles bleues des maisons du Blaisois !

Plus que le marbre dur, me plaît l'ardoise fine,

a écrit le chantre de la douceur angevine.

Et puis c'est Tours, le pont Saint-Elme, les belles rues longues, larges, bien bâties, l'église et le monastère de Saint-Martin ; le plus beau mail d'Europe qui a sept rangées d'arbres d'une hauteur majestueuse, et enfin la vieille maison qui a

servi jadis aux rois de France, et dont la façade est entièrement couverte de fleurs de lis sculptées dans la pierre, et où Marie de Médicis habite — aucune ville de France n'est plus séduisante. Peut-être la petite Madame, qui aime les Belles-Lettres, est-elle allée au Plessis, où le Roi possède une jolie maison et un jardin rempli de rossignols, et où repose, dans une chapelle, le poète qu'une reine de France a baisé sur la bouche !

La mission qui a accompagné le cardinal Maurice en novembre, avait repris en mars le chemin de la Savoie et du Piémont, sauf cependant M. de Genève et sa compagnie, qui suivent Madame, et s'arrêtent à Tours pour faire leur cour à la Reine-Mère, revenue en faveur, et auprès de qui se trouve son conseiller, « l'évêque de Lusson » (Richelieu). M. de Genève reçoit grand et bel accueil. « Le Roy et la Reine-Mère témoignent au prince de Piémont le plaisir qu'ils ont de ce que je suivisse Madame. »

L'évêque a été nommé grand ausmonier de la princesse de Piémont. « Madame, Son Altesse, M. le prince ont voulu que je fusse le grand ausmonier de ma dite dame »; mais comme il ne veut à aucun prix abandonner son diocèse, la charge sera remplie par M. de Boysi, le chanoine de Sales, son frère, que « non seulement notre chère Madame, mais Son Altesse et tous les princes et princesses, seigneurs et dames, chérissent grandement ». Le tintamarre de cette « presse » trouble un peu le bon évêque, il est étourdi par « cette Cour si grande et en laquelle j'avais tant de compliments à faire », écrit-il à la Mère de Chantal.

> Là je vis la Reyne-Mère et lui fis la révérence à l'arrivée et au départ; et elle me favorisa grandement par le témoignage qu'elle rendit du désir qu'elle avait de me voir, et de celui de m'ouyr et me voir plus longuement.

Néanmoins il faut bien avouer que le saint prélat en est plutôt dupe, il s'entretient longuement avec M. de Lusson, dont il résume en ces termes les confidences, « *qu'enfin il se rangerait à mon parti pour ne penser qu'à Dieu et au salut des âmes !* » Aucune vision prophétique de l'avenir ne lui révèle en Richelieu, le terrible cardinal qui sera l'adversaire

acharné de sa « chère petite Madame ». Cependant l'évêque a quelque nausée de la Cour :

La court m'est en souverain mépris, j'abhorre de plus en plus et luy (le monde) et son esprit et ses maximes et ses niaiseries. O Dieu, que c'est bien autre chose de voir un train d'avettes toutes concourant à fournir une ruche de miel, et un amas de guespes qui sont acharnées sur un cors mort pour parler honnêtement.

Marie de Médicis avec plus ou moins de sincérité avait donné le baiser de paix à ses enfants; le 4 septembre elle était arrivée à Cousière, maison du duc de Montbazon, beau-père du duc de Luynes. M. de Luynes vint l'y saluer; « la Reine Anne d'Autriche avec les princesseses et dames fut au-devant d'elle, puis le Roy et revinrent ensemble à Tours où ils demeurèrent dix ou douze jours ».

Le jeune Roi a pris congé à Amboise de Madame, sa sœur, il a donné l'ordre que le prieur de Vendôme l'escorterait jusqu'à Turin, et dans son carrosse elle est accompagnée par la duchesse de Vendôme, fille du duc de Mercœur, un de ces types admirables de grandes dames du XVIIe siècle dont on ne parle pas assez en évoquant les siècles passés, âmes extraordinairement trempées, chez qui la religion était une chose efficace, qui y conformaient rigoureusement leur vie, et au milieu de la magnificence de leur existence extérieure savaient s'imposer les plus sévères disciplines; celle-là en particulier était une véritable mère des pauvres, et, certainement, selon la pittoresque expression de l'évêque de Genève, ne faisait pas partie du nombre des bonnes âmes qui « veulent être vertueuses en mangeant du sucre ».

Le prince de Piémont était parti en avant afin de préparer les voies, et sa jeune épouse le suivait à petites journées; elle s'en allait sans tristesse, déjà profondément attachée à son nouvel époux, à qui, en toute sincérité, elle écrira « loin de vous je suis un corps sans âme », et cette fille de France si fière l'assurera être « celle qui vous aime de tout son cœur et qui vous est très obéissante esclave et obligée servante ».

M. de Genève, qui « n'en pouvait plus du grand tracas que nous avons fait », se trouvait, écrit-il, dans « la » carrosse, qui

précédait « celle » de Madame ; les carrosses de ce temps étaient de vraies maisons roulantes, et l'équipage qui suivait, comprenant lits et meubles pour les gîtes, ne permettait que de voyager fort lentement ; ainsi fait-on, entendant la messe et observant les fêtes, et tout procède à merveille.

En route pour Grenoble, l'évêque écrit :

C'est une grande consolation de voir notre petite Madame si gaye et toute bonne, et madame de Vendaume qui est une parfaite bonté, et tout son train si bien rangé et vertueux.

A Grenoble une réception splendide attend la princesse de Piémont. Le duc de Lesdiguières, gouverneur de la province, ancien compagnon d'armes de Henri IV, prodigue les fêtes et les honneurs à la fille du grand Roy ; le duc de Savoie est venu en personne y accueillir l'épouse de son fils aîné.

Il n'y avait pas en Europe parmi les princes régnants de plus beau et galant chevalier que Charles-Emmanuel ! Régnant depuis quarante ans, né[1], peut-on dire, le sauveur de son peuple, il avait rempli ces quarante années d'actions d'éclat et de réformes utiles, fortifiant sans cesse l'âme guerrière de son peuple ; l'ambassadeur vénitien Bellegno écrivait que : « le duc de Savoie peut se vanter d'être le seul prince d'Italie qui tint vivante parmi ses peuples l'antique valeur de la nation » ; aussi les ducs étaient-ils l'objet de l'amour de leurs sujets ; « il n'y en a pas, déclarait un autre Vénitien, Donato, qui pour lui ne se fît martyriser, et il doit cette prérogative à la clémence et douceur de son gouvernement, et à la simplicité affectueuse avec laquelle il traite toutes sortes de personnes ».

Le duc avait le cœur fort sensible aux charmes féminins, et tout de suite il est fasciné par sa vive et ardente belle-fille, et ne désire que lui complaire.

Charles-Emmanuel avait choisi avec soin les dames et demoiselles d'honneur, les gentilshommes et les majordomes de la princesse de Piémont, tenant égale la balance entre le

1. D'après les traités, la naissance éventuelle d'un enfant mâle au duc et à la duchesse de Savoie entraînait le retrait immédiat des troupes françaises à Turin, et la libération du Piémont, rendu à ses princes légitimes. C'est ce qui se produisit à sa naissance.

pays au delà des monts, et celui au deçà, dont il s'efforçait d'unir les intérêts; mais dorénavant, au mécontentement de plus d'un assurément, la jeune princesse, avec la permission du duc, façonnera tout à la Cour à la mode française... On ne l'appellera que *Madame Royale, Madame Reale*, et c'est sous ce vocable qu'elle vit encore dans la mémoire du peuple. Le duc est accompagné des chevaliers de l'ordre suprême, du nonce, et de ce Rainier-Zen, le perspicace envoyé vénitien.

Si quelque nuage de tristesse demeurait encore au fond du cœur de la petite princesse, les journées triomphales à Grenoble le dissipent; le duc de Savoie n'a d'autre souci que le bien-être de la jeune princesse; il la précède comme un fourrier pour lui assurer bon gîte, il avertit même son fils que l'un d'eux a des cheminées qui fument...; à Suze, afin d'éviter des ennuis de ce genre, il fait élever par enchantement un palais de neuf pièces avec un portique entre deux colonnes, pour recevoir Madame, et on offre au couple princier les spectacles d'une joute.

Le duc de Lesdiguières, les ambassadeurs, le nonce, toute la troupe des chevaliers de l'ordre suprême, escortent Madame Chrestienne jusqu'à Chambéry, où, le 22 octobre, après un mois de voyage depuis Amboise, par un temps admirable, elle fait son entrée au milieu de l'allégresse générale.

Maintenant, elle a quitté le beau royaume de France, et la dislocation commence; le duc de Savoie, presque seul, traverse les monts pour rentrer à Turin attendre les époux; M. de Genève prend congé de sa chère petite Madame, laissant le soin de cette âme si précieuse à son frère, M. de Boysi, et aise de penser que la sage madame de Monglat demeurera encore avec sa chère princesse :

sachant combien elle a de pouvoir et de vouloir pour le bien de notre maîtresse, et par conséquent, pour le contentement le plus désirable de Son Altesse et de M. nostre Prince et le bonheur de cet état.

Mais déjà la fille de Henri IV a compris qu'elle ne peut être heureuse qu'en se faisant aimer, et en adoptant tous les intérêts de son époux « qui sont les miens », comme elle le lui écrira. En même temps sa petite cervelle rêve de prendre une part

active aux choses de l'État... mais son beau-père, si indulgent qu'il soit, ne le lui permettra pas, et son heure est encore heureusement éloignée.

Enfin, le long et difficile voyage arrive à son terme, et le 20 mars le prince et la princesse de Piémont franchissent la Porta Vittoria érigée en l'honneur de cette faste occasion, et sur laquelle entre les colonnes de marbre se dressent les images de saint Louis, roy de France, et du bienheureux Amédée, duc de Savoie, bénissant leurs descendants.

La Princesse est accueillie dans sa nouvelle patrie par une lettre du saint évêque de Genève, dont la pensée l'accompagne fidèlement.

Lettre de saint François de Sales
à la Princesse de Piémont Chrestienne de France.

Annecy, 30 janvier 1620.

Madame,

Puisque, grâces à Dieu, vous voylà enfin arrivée au lieu auquel vous devies achever le voyage de votre bien heureuse venue en ces Estatz, il m'a semblé que je puis oser meshuy présenter de mes lettres à Votre Altesse, tandis qu'elles ne lui seront pas désaggréables. Et j'espère que celle-ci aura ce bonheur, comme écritte seulement pour y contribuer, en la façon que je puis, mon sentiment de joie publique et générale que toutes les provinces de la sujettion de Votre Altesse recevront en ce jour anniversaire qui nous représente celuy auquel par votre naissance, Dieu vous donna à la France, et treize ans après, par votre mariage il vous donna à cet Estat dans lequel sans doute chacun bénira à l'envie cet aggréable jour.

Mais moy, Madame, comme le plus obligé du monde, je le bénis et béniray incomparablement par les plus ardens souhaitz que mon âme puisse faire. Que ce jour soit à jamais conté entre les jours que Dieu a créés pour sa gloire ; que ce soit un jour d'eslite entre les jours qui sont destinés aux humains pour les acheminer à l'éternité ; que ce jour auquel Madame, vous fustes faite chrestienne, face jour à la Consolation de toute la Chrestienneté ; et face ce même jour, auquel vous avez été faite notre très honorée Dame et Princesse reluire la Sérenissime Mayson de Savoye en une heureuse et tous-jours auguste postérité de Votre Altesse.

Ce sont les vœux, Madame, que je fay, prosterné en esprit devant la divine Bonté, à laquelle selon le rang qu'il vous a plu de me donner

au service de Votre Altesse, j'offre et consacre tous les jours votre chère et prétieuse vie, afin que par la souveraine Providence il lui playse de la multiplier par une sainte fertilité d'actions chrestiennement royales et qu'à la fin elle la glorifie par la couronne de l'immortalité.

Je fay en toute humilité la révérence à Votre Altesse de laquelle

Madame je suis

Très humble, bien obéissant et très fidèle orateur et serviteur

FRANÇOIS E. DE GENÈVE

Annessi, le 30 janvier 1620.

Voilà donc notre petite « Madame » dans une ville et un pays dont elle ne connaît rien. Sa maison très importante est prête à la recevoir, et se compose de trois cents personnes ; cinquante dames, huit filles servent pour l'honneur ; un grand chambellan, une grande maîtresse, un grand veneur servent par quartier, à la mode française.

La réception réservée à Madame Royale, et par le duc et par la ville de Turin, est digne de sa haute qualité ; de belles et nobles fêtes vont se dérouler en son honneur; pour don de joyeux avènement, le duc offre en toute propriété à sa belle-fille, comme il lui aurait passé une bague au doigt, le château de Valentino, sur les rives charmantes du Pô, en face d'un horizon admirable de collines verdoyantes et de montagnes aux neiges éternelles ; ce Valentino sera pour la princesse de Piémont le nid préféré, elle y viendra souvent, l'embellira sans cesse, et en fera avec les années un lieu de délices.

La première des réjouissances qui l'attendent, sera le tournoi auquel le prince Victor-Amédée avait, un an auparavant, convié toute l'Italie... Le tournoi se déploie sur la place du château et sera la véritable apothéose de la jeune épouse.

Des chevaliers magnifiques, tous portant des surnoms symboliques : *Dragonte il fiero, Fulgimante l'Intrepido,* entrent, trois à trois, dans la lice ; puis en dernier vient le prince, le casque couronné de plumes argentine et amarante ; le somptueux harnachement de son cheval scintille au soleil, sa lance est dorée, son bouclier porte le nom de la princesse Amarante, il fait trois fois le tour de la piste et salue la Sérénissime infante et les juges du camp.

Le prince, pour l'occasion s'appelle : *Armidoro de l'Océan Indien, chef des chevaliers d'aventure de la royale Amarante.*

Les armes du prince sont un *Oiseau de Paradis* avec la devise :

Cœlestis Æmula Motu.

Le soir, le retour au palais neuf est accompagné par des torches de cire blanche, le duc et les princes et princesses suivent ; les rues sont illuminées et tous proclament :

« *L'Ombre des lys d'or donne la paix.* »

BRADA

L'ŒUVRE ET L'EXEMPLE

DE

PAUL ADAM

I

Le deuil de Paul Adam a été porté par l'unanimité des lettres françaises. Dans le suspens des théories, des objections, des aspirations diverses, les artistes et les écrivains ont rendu à l'homme et à l'œuvre un hommage d'autant plus spontané et vibrant que ce coup du destin s'attestait plus cruellement prématuré. Le respect douloureux de tous s'est incliné devant ce créateur frappé en pleine force spirituelle, au seuil des années culminantes de sa carrière. On a éprouvé la stupeur d'une clarté brutalemnt éteinte. Cette stupeur a dominé le tumulte des articles nécrologiques. Si leur improvisation a mêlé des jugements hâtifs au cri des affections meurtries, leur nombre et leur importance, leur imposant concours, ont fait mesurer dans le monde entier la grandeur de la perte que la France venait encore de subir par la disparition de ce haut et noble esprit qui l'avait servie avec un si persévérant amour. Il n'est point d'homme ayant acquis un nom et une autorité motivée dans nos lettres qui n'ait tenu à l'honneur de dire ou d'écrire son émotion. Puis, ainsi qu'il sied à la dignité de la tombe, une pause s'est faite, le silence s'est étendu.

Voici qu'il prend fin, et, devançant les délais du deuil, nous entendons de nouveau l'inflexion de la voix qui s'était tue. Le premier livre posthume de Paul Adam vient de paraître. D'autres lui succéderont, mais en celui-là, le penseur et l'artiste resurgissent tout entiers, et tout l'ouvrage est un radieux démenti à sa fin corporelle. Il s'appelle *Reims dévastée*. M. Gabriel Hanotaux, dans la préface que lui a dictée l'amitié admirative, écrit : « Il était dans la logique de cette belle vie littéraire et patriotique qu'elle s'achevât sur un hymne à la patrie... Paul Adam s'est soulevé sur son lit de mort pour tendre cette palme à la ville martyre... Que la France garde pieusement ces pages près de son cœur, parmi les plus belles fleurs qui lui sont consacrées, que l'histoire recueille cette superbe lamentation ! Reims la désolée aura trouvé dans cet homme aux paroles fortes et qui, déjà, regardait en face l'au-delà, un contemplateur digne d'elle. » On ne saurait juger plus véridiquement : mais on pourrait ajouter qu'en un tel ouvrage Paul Adam a tenu, plus que jamais, jugement sur lui-même, et semble avoir rassemblé toutes les puissances de son imagination, de ses ressources techniques, de sa foi, comme pour un suprême usage dans le pressentiment de les perdre bientôt. Ce livre est le testament moral autant qu'intellectuel d'un homme qui, dans l'indignation, la fierté et la douleur, a renoué autour des idées dominantes de son œuvre et de son labeur tous les motifs décoratifs et symboliques choisis par son art dans l'histoire et la vie.

Reims dévastée réalise en effet cette unité dans la complexité et cette liaison intime des faits et des symboles qui ont été pour Adam des dogmes et des disciplines. C'est un document historique par la relation rigoureuse et détaillée du crime allemand. C'est une évocation biographique, ethnique, esthétique et mystique du passé de la cité et de la cathédrale. Au récit des heures maudites de la guerre se juxtaposent l'étude de la lente édification du sanctuaire et la vision du sacre de Charles VII, en des pages d'un coloris somptueux où l'érudition s'anime et se transfigure. L'ouvrage, enfin, est un vaste poème en prose chantant la beauté sacrée des pierres, la pérennité de l'Idée qui les assembla, l'intangibilité du génie latin vainqueur et martyr : poèmes aux strophes majestueuses

que la révolte devant le sacrilège et la haine stupide enfièvre de plus en plus, poème aux cadences rythmées par la rumeur de la bataille, poème de colère, de pitié, d'ironie vengeresse arraché à l'âme éperdue d'amour pour l'art et la patrie, et s'achevant pourtant dans la haute sérénité d'un idéalisme indéfectible, dans l'apaisement d'un finale de symphonie.

Reims peut certes remercier la mémoire de l'écrivain qui a mis à un tel degré son talent et son cœur parmi les ex-voto de sa basilique outragée, et conserver son livre aux archives qu'elle reconstitue, comme un des plus précieux hommages de la pensée française. On ne dépeindra jamais plus fièrement, plus ardemment, ce que la cité sacrée a enduré. Mais nous pouvons d'autre part trouver dans ce testament autre chose que lui-même : il est impossible de le lire sans que le sens critique, par degrés, se réveille, et remonte de cet ouvrage aux précédents pour reconstituer la complexe et prestigieuse figure du créateur disparu. Les livres de Paul Adam, en effet, sont indissolublement liés : aucun ne répète, ne fait double emploi, et leur variété de décors est mise au service d'hypothèses multiples, mais une armature aussi solide que souple, d'autant plus essentielle qu'elle est mieux cachée, assure la cohérence de leur vaste cycle et y crée de si parfaites réversibilités qu'on pourrait dire que *Reims dévastée* est préparée par tous les autres ouvrages d'Adam, et s'y trouvait déjà en puissance. Comme on calcule une apparition d'étoile avant sa visibilité dans les espaces interstellaires, les cerveaux de l'ordre de celui de Paul Adam peuvent prévoir à quel moment de l'évolution générale de leur œuvre deviendra nécessaire, par ou malgré les circonstances, l'interpolation d'un livre qu'ils n'imaginent pas encore, mais dont ils savent qu'il devra naître et s'insérer librement, du fait même de la pression de tous les autres, comme la pierre d'une clé de voûte.

Reims dévastée est cette pierre, et incite invinciblement à suivre la courbe de la voûte jusqu'à la retombée de la nervure sur le pilier, et de là aux autres piliers, et à tout l'édifice construit de soixante volumes, en trente-cinq ans, par un surprenant maître-d'œuvre. Je voudrais qu'on me permît d'essayer d'envisager l'ensemble. Ce n'est point sans motif que me sont suggérés des termes et des images d'architecture. Il s'agit bien

d'une construction, d'une des plus grandes et des plus riches de détails luxuriants qui aient été tentées dans le siècle. L'architecte n'a pu en terminer la flèche suprême, mais il en a bâti et orné avec faste les nefs et les salles, car c'est à la fois un palais et un temple. En l'honneur de qui? La dédicace de *Reims dévastée* nous le dira : « A l'Esprit latin, fondateur, défenseur, conservateur de l'unité gallo-romaine depuis vingt siècles. »

Ce palais, ce temple, reposent au milieu de notre temps sur des assises considérables. La foule des lecteurs y est entrée avec attirance, déférence et effarement aussi, tant les avenues s'offraient nombreuses à sa pensée, tant l'artiste multipliait les suggestions de la fantaisie et du rêve, tant il exigeait qu'on s'enfiévrât et qu'on approfondît avec lui, tant, selon le mot saisissant de Stendhal, il montrait la résolution d'être « un de ces auteurs insolents qui forcent le lecteur à penser ». Je ne me flatte point de décrire l'édifice, et nous sommes encore trop proches de ses fondements pour ne point espérer du temps seul le recul nécessaire pour contempler les vastes profils de ses frontons et de ses coupoles sur le crépuscule d'une époque. Je me flatte moins encore de refaire l'analyse et la synthèse de tout ce qu'a pu contenir une mentalité aussi exceptionnelle que celle de Paul Adam. Il y faudrait un livre, et un auteur mieux doué. Mais enfin, cette œuvre, je l'ai vue se construire, et à mesure que son architecte y ajoutait une aile, j'ai pu assister à la réalisation progressive. Je ne prétendrai ici à rien d'autre qu'à un regard sur l'étendue de son œuvre et de cette vie : à montrer la beauté de l'éloge implicitement contenu dans ce reproche d'être trop riche d'idées — le seul qu'on ait jamais pu faire à Paul Adam : à pénétrer avec le lecteur dans le labyrinthe de son opulente création, et enfin, pour emprunter un terme au langage récent, à y préciser les principales « directives ».

II

L'aspiration à la synthèse est si fortement affirmée dans n'importe quel ouvrage de Paul Adam qu'on serait tenté de dire qu'il a conçu dès le début un plan vaste, et l'a méthodiquement réalisé, comme on l'a dit pour Balzac, Zola, Péladan,

et comme on le dit en général pour tous les auteurs de cycles romanesques. Cette idée *a posteriori* est aussi inexacte que facilement séduisante. Conduit à vingt-deux ans, en 1884, par une ruine familiale à demander tout de suite un moyen d'existence à ce métier d'écrivain qu'il n'envisageait encore que comme une vocation et une passion, ce jeune homme élégant, déjà nourri de connaissances et hanté de grands rêves, se trouva brusquement aux prises avec la gêne et cette angoisse de la production hâtive et forcée qui a glacé et désolé tant de natures délicates et ardentes. Il n'eut le temps, ni de choisir parmi ses plus beaux songes ni de les méditer, il se mêla à ce qui passait devant lui. C'était le naturalisme : de là, en 1885, son début dans le roman, *Chair molle*, qui lui valut un procès. Mais c'était aussi le symbolisme, encore velléitaire, et dont Adam devait rencontrer chez son premier camarade, le réaliste Robert Caze, les futurs fondateurs parmi des peintres impressionnistes. Dans cette transition, dans ce heurt d'aspirations confuses, Adam devait être vite et mieux attiré par les tendances que le nom de symbolisme a si mal définies, et cette évolution se marqua dès 1886 par deux recueils d'écritures et d'imagination également fantasques, en collaboration avec Jean Moréas. En 1887 il donnait tout ensemble des gages au naturalisme et à sa doctrine avec *la Glèbe*, et à une sorte de fusion de l'intimisme psychologique et de « l'écriture artiste » des Goncourt avec *Soi*, roman plein de souvenirs familiaux, évocation tendre et subtile des mœurs de la haute bourgeoisie de la fin de l'Empire aux premières années de la République. On relirait avec intérêt et charme ce livre introuvable où un des aspects de l'œuvre future d'Adam se précise déjà, où il est déjà tout lui-même dans l'art d'associer constamment un être à son décor.

Ces divers ouvrages, auxquels s'adjoignaient en une production fébrile nombre de contes et d'articles dans la *Revue Indépendante* et autres jeunes revues de ce temps, dénotaient les tentatives divergentes d'un esprit inquiet, sollicité par toutes les formes neuves, et s'interrogeant. Il faut en venir à 1888, à la publication d'*Être*, pour trouver la première tentative cyclique, celle des *Volontés merveilleuses*, réduite à une trilogie : *Être, En Décor, l'Essence de Soleil*, et vraiment le

progrès s'atteste surprenant. *Être*, réédité il y a quelques années sous le titre *les Feux du Sabbat*, est un très grand et très beau livre d'une personnalité intense réunissant les caractéristiques essentielles d'Adam. Transposition lyrique des événements de l'érudition et de l'histoire, superposition des puissances durables des symboles aux passions et aux énergies périssables des créatures, maîtrise dans la peinture violente des sites, des atmosphères et des foules, goût du faste décoratif jusqu'à l'exubérance luxuriante, union du sensuel et du tragique, emploi des leitmotive littéraires, voilà ce qu'on trouve dans cette évocation de l'âme médiévale incarnée par la puissante figure de la comtesse Mahaud de Horps, souveraine magicienne, sorcière, criminelle et suppliciée, sœur anticipée de Gilles de Rais. Il y a là déjà le maniement des masses, le souffle épique dans les descriptions de batailles, le sens du mouvement qu'on admirera plus tard, et même, tant l'unité de ce cerveau a été forte, on peut pressentir dans cet étonnant roman de 1888 certaines traces de la pensée et de la forme qui caractérisent les pages d'évocation médiévale de *Reims dévastée*.

Dès ce moment Paul Adam est devenu conscient de ses possibilités glorieuses, de sa manière à la fois solidaire et indépendante du double courant naturaliste et symboliste dont l'antagonisme a troublé ses débuts ; il semble prévoir les composantes et les directives principales de son œuvre, histoire transposée et allégorisée, souvenirs familiaux auxquels s'agrégeront ses idées générales sur la race, parallélisme constant et caché entre les figures vivantes et les démons qui les dominent. Il se crée aussi son style, extrêmement curieux par l'usage de l'ellipse ; style sans musicalité, tout entier conçu pour des effets rythmiques, saccadé, strapassé, musculeux, avec des rejets, des périodes tumultueuses brusquement brisées, assez semblable au grand vers libre d'un Verhaeren, mais sans timbres ; style de peintre-né, et de peintre d'ascendance flamande, haut en couleur, surchargé d'images vives et sensuelles comme la pâte d'un Rubens, et aussi d'une minutie de Primitif et de petit-maître dans l'adjonction des détails pittoresques au mouvement qui emporte tout ; style d'impressionniste semblant agir par le contraste des couleurs

complémentaires, cinématique jusqu'à la fébrilité, éblouissant, trépidant, style auquel on reprochera de fatiguer les yeux du lecteur, de négliger les valeurs par une polychromie trop soutenue, de ne pas consentir aux sacrifices de simplification qui conviennent à la grande fresque, de mêler mille tableaux de genre à la décoration murale que sera le roman futur de Paul Adam : mais style, aussi, parfaitement indemne du grief d'incorrection, amusant, savoureux, imprévu dans ses trouvailles et par l'extrême virtuosité, la sûreté de la touche et de sa liaison logique à l'ensemble, révélant l'artiste à un rare degré.

En Décor et *l'Essence de Soleil*, dont je ne saurais tenter l'analyse non plus, faute de place, que des autres livres d'Adam, complètent donc en 1890 le premier essai cyclique. Cependant plusieurs années verront encore des tentatives très dissemblables. En 1889, le jeune écrivain, tenté dans sa surabondante activité par l'aventure enthousiaste du boulangisme, subit aux élections de Nancy un échec dont on ne pourra que se féliciter puisqu'il a conservé aux lettres toute sa force vive. Il ne m'appartient pas de commenter, sinon pour en noter l'intelligence, la droiture et le courage, les idées qui ont dicté l'attitude de Paul Adam à propos de la décentralisation, du socialisme revisionniste, des idées kropotkiniennes ou de l'internationalisme économique et social : je n'en veux dire que la constance d'un désir fervent de l'intégrité des traditions idéalistes du libéralisme français. Les livres qui secondent et suivent la trilogie des *Volontés merveilleuses* prouvent à la fois le mûrissement d'une technique et l'organisation préalable d'une vaste composition. Ils affectent le caractère d'études peintes et de cartons pour une œuvre considérable qui n'apparaît pas encore. L'auteur hésite, utilise des impressions d'enfance, s'aventure dans une voie, l'abandonne. *Robes rouges* (1891) est une étude psychologique et satirique d'un magistrat ambitieux et immoraliste, écrite avec un talent âpre et une sourde révolte dans un ton dont la sobriété surprend. *Le Vice filial* et *les Cœurs utiles*, de 1892, que compléteront en 1896 *les Cœurs nouveaux*, sont encore une tentative de cycle, d'un caractère sentimental, ironique et décoratif, où la peinture impressionniste des milieux modernes se ressent de

l'acuité des notations, en un art parallèle, d'un Forain ou d'un Lautrec.

Mais en même temps l'écrivain, dont la juvénile production s'accélère, déroute par deux nouveaux avatars ; *les Images sentimentales* (1893), où il revient avec tendresse et mysticité aux souvenirs familiaux de son adolescence heureuse ; *la Parade amoureuse* (1894), réunissant des contes d'une somptueuse sensualité; *le Conte futur* (1893), contrastent vivement avec l'apparition d'un élément inattendu, la reconstitution érudite des *Princesses byzantines*, Irène et Anne Comnène — et on ne prévoit pas encore que c'est là une arche jetée au-dessus des années à venir vers *Basile et Sophia* et *Irène et les Eunuques*, ce chef-d'œuvre incontestable de l'évocation historique. On peut d'autant moins le prévoir qu'en même temps Adam fait jouer en collaboration avec M. Mourey, un drame opposant le capital au travail, *l'Automne*, et qu'il publie, avec la *Critique des Mœurs*, un livre de moraliste indigné, de partisan âpre, de satiriste social aussi corrosif que *Leurs Figures*, de Maurice Barrès. Bientôt ce seront d'autres amoncellements de matériaux pour la grande architecture dont l'idée se précise, mais toujours selon des directives isolées, qui tendent pourtant à devenir tangentielles. Le drame du *Cuivre*, écrit avec M. André Picard, présage l'étude future des puissances criminelles ou bienfaisantes de l'argent dans *le Trust*.

Les *Lettres de Malaisie*, inventant une île d'Utopie anarchique avec une verve et une ingéniosité surprenantes (1898), s'opposent à la *Critique des Mœurs* que continuent la même année les essais cinglants du *Triomphe des Médiocres*, tandis que *la Force du Mal* de 1896 n'était qu'un hors-d'œuvre, ainsi que, l'année suivante, l'amusante, délicieuse et perverse *Année de Clarisse*. Mais *la Bataille d'Uhde* (1897) est la révélation de facultés d'extrême puissance dans l'agencement des foules de guerre, et consacre un grand progrès sur *le Mystère des Foules*, de 1895, vaste roman en deux volumes, confus malgré ses qualités admirables, et s'achevant par une anticipation de la guerre de revanche où l'ardent patriotisme de Paul Adam s'est attesté visionnaire.

C'est ainsi qu'on arrive a la série cyclique dite *le Temps et la Vie*, qui consacra la réputation de l'écrivain. Il l'entreprendra

à trente-sept ans, et il y a quinze années qu'il s'y prépare par un emploi simultané de toutes les formes littéraires. Les volumes s'accumulent, les dates s'entremêlent, et telle œuvre, selon les chances de l'édition, semble suivre telle autre à qui elle préexista. Pour vivre, Adam doit puiser sans relâche dans sa magnifique imagination, consentir aux hors-d'œuvre, défier le surmenage, être inégal et hâtif.

Il est aisé au critique de blâmer l'excès de production, de relever les défauts, de conseiller plus de temporisation et de soin, et c'est d'une amère ironie quand l'artiste doit faire face à la dure vie quotidienne. Vingt-cinq volumes en quatorze années ont donné à Paul Adam la notoriété, la jeunesse le tient pour un de ses maîtres; l'évidence de sa valeur, l'opiniâtreté de son travail forcent les portes et violentent la routine et l'inertie. Mais il se vend mal, il déroute, il effraie par la vigueur même de son tempérament, par la rapidité et la complexité des inventions où il se risque, et on ne voit pas, derrière la prodigalité avec laquelle ce jeune homme jette ses livres, le besoin qui le voue à l'effort infructueux, à la gageure des dates fixes, à l'impossibilité de se recueillir et de se châtier. Dans une belle probité, il accepterait de s'épuiser, mais non de flatter la mode, de courtiser le succès facile. Sa virtuosité le lui permettrait, et dans cet amas de romans, de contes et d'essais il y a toutes les variétés, tous les prestiges, tous les jeux du talent. Il lui suffirait de répéter, comme d'autres, la note qui a plu. Il n'y consent pas, on le rejettera ou on le prendra non tel qu'il est, car il se renouvelle et se perfectionne, mais tel qu'il veut être, et il brave le sort, et il s'impose ses « années d'apprentissage » dans la joie d'écouter bruire en lui la rumeur des courants d'une création intarissable. Qu'est-ce pour lui qu'un livre de plus ou de moins, loué ou décrié? A peine une esquisse extraite de ses vastes cartons de fresquiste qui s'arme pour la composition définitive, et il lui suffit que le bénéfice réel d'un de ces volumes soit de lui avoir appris une nouvelle façon d'exprimer. Peu de jeunesses de grand écrivain ont été plus « dionysiaques » que celle d'Adam, dénué de toute pédanterie, ne s'attardant ni aux querelles d'écoles ni aux chicanes sur la technique, voyant largement et généreusement, adorant la vie, souriant aux déboires, entassant avec fougue

des ouvrages dont les défauts eux-mêmes étaient pleins de feu et dont chacun contenait assez de trouvailles pour dépiter les rivaux, nourrir les pasticheurs et certifier un grand destin.

III

La publication (1899-1903) de la tétralogie *la Force, la Ruse, l'Enfant d'Austerlitz, Au Soleil de juillet*, a consacré la gloire de Paul Adam. Elle l'a placé, d'un consentement unanime, parmi nos grands écrivains, et elle reste considérée comme son œuvre la plus représentative et la plus parfaite. Elle a emporté les suffrages de l'enthousiasme par son éclat, sa puissance et sa cohésion. Elle est évidemment le « chef-d'œuvre » de son auteur au sens particulier du mot, c'est-à-dire qu'il a présenté en elle au jugement de ses pairs et de la critique une création de maîtrise réunissant toutes ses qualités, un morceau d'incomparable peintre de batailles et de foules, vivifiant l'histoire. Cette tétralogie mérite d'être tenue pour l'épanouissement central de la vie et de l'œuvre d'Adam, et tous les méandres de son édifice littéraire semblent y aboutir. Il serait pourtant inexact de séparer ces quatre romans de tous les autres. Ils offrent leur soutènement à la construction, mais la volonté d'une ordonnance cyclique le dépasse de toutes parts.

A partir de cette tétralogie, il devient inutile à une critique non biographique de préciser les dates dans les vingt années de production : et mieux vaut substituer à l'ordre chronologique un classement par réciprocités des tendances. Paul Adam, en 1890, touche à la maturité. Il a dépassé la période ingrate, il s'est trouvé, il sait ce qu'il veut, et sa réputation est faite dans un grand public dont il a capté l'attention et qui attend de lui des choses fortes et neuves. Ce changement de situation lui confère une assurance, redouble son élan et, désormais, les divers courants de sa pensée conflueront en un large fleuve d'idées qui s'accroîtra sans cesse. Il produira autant, mais plus à l'aise, avec le choix absolu de ses sujets et avec une abondance toute différente de sa précipitation antérieure. Les erreurs, les contradictions, les fautes de goût

et de mesure de sa tumultueuse création de jeunesse s'effaceront par la discipline de la quarantaine : elles n'auront d'ailleurs point été mieux comparables qu'aux « repentirs », aux « faux traits » des grands peintres dans leur hâte à cerner d'une ligne suprêmement expressive la forme idéalement entrevue. L'œuvre d'Adam va devenir l'énonciation éloquente et logique de tout un vaste ensemble de jugements individuels sur l'esthétique, l'histoire, la morale et la politique de la race, ses croyances passées, ses aspirations, ses références conscientes ou inconscientes aux symboles qui la dominent et aux puissances permanentes de l'univers. La division par volumes de cet ensemble de jugements ne sera qu'apparente : tous ces livres ne seront que les chapitres d'un seul livre, les fragments d'une Somme, les blocs sculptés et assemblés par un néo-gothique à la gloire de l'esprit latin. Ainsi faudra-t-il envisager — et c'est le seul exemple depuis Adam — le cycle des poèmes dramatiques de Claudel.

Il n'y a cependant pas brisure entre cette période inaugurée par *le Temps et la Vie* et la précédente, mais évolution normale : il n'y a pas désaveu et rejet des premiers éléments, mais refonte de leurs matériaux. Les souvenirs d'enfance et de famille retracés à l'écrivain par la femme supérieure et adorée qu'était sa mère garderont toute leur puissance, et son mariage avec une admirable confidente de cœur et d'âme entretiendra ce culte : car cette œuvre volontairement tout intellectuelle aura été créée dans la constance d'une atmosphère de délicate et aimante féminité. Dès 1888, Paul Adam aura rompu avec le naturalisme en déclarant que « l'art est l'œuvre d'inscrire un dogme dans un symbole ». Vers 1900, il ajoutera à cette profession de foi de l'idéalisme symboliste la formule hautaine de « l'émotion de pensée ». L'opposant à l'émotion sentimentale dont l'abus l'excède dans la littérature romanesque, il assigne au roman, à cette heure même où des critiques le déclarent usé et discrédité, le rôle altier d'une fresque illustrant des idées générales. Il exige de lui que, par le faste lyrique, par les ressources littéraires les plus intenses, il conduise le lecteur à se passionner, à s'émouvoir autant pour les beaux conflits des idées vivantes et visibles, générateurs d'immenses conséquences, que pour les conflits des

amours et des haines individuelles. Il convie ce lecteur à attendre du roman non des sensations fugaces, mais des motifs de pensée, à y voir derrière l'anecdote et les actes des héros les volontés profondes, souveraines et éternelles qui ont inspiré la race et dont chacun de nous est, consciemment ou non, le produit. Une telle conception s'apparente à celle du drame wagnérien, considéré comme la visibilité plastique et rehaussée de musique, d'une donnée philosophique et mystique. On peut la discuter. On ne peut nier la noblesse majestueuse de son ambition, ni la résolution lucide avec laquelle Adam en a posé le principe sans s'effrayer d'être incompris de la critique et du public, ni enfin l'immense talent avec lequel il l'a mis en œuvre. C'est elle en tout cas qui éclaire toute sa création de 1900-1920, en explique et en renoue les velléités antérieures, et en donne les directives. Il a voulu relever d'un seul effort le roman et le promouvoir au rang des suprêmes dignités littéraires, au rôle de révéler, de promulguer, d'illustrer les Idées-Forces, de les faire voir et toucher par la foule comme les déesses animatrices du monde, en les revêtant de toutes les riches ornementations de l'art littéraire. Là est son incontestable grandeur : elle force le respect, et, si tous ne sont pas venus se convertir dans son temple, du moins a-t-il élevé ce temple, œuvre exceptionnelle née de son esprit et façonnée par ses mains.

En possession de cette clé, le lecteur qui abordera l'édifice saura désormais y pénétrer et s'y guider plus aisément. La constatation d'un tel principe initial en engendre d'autres. Il en appert d'abord que les éléments dynamiques des livres d'Adam, ceux qui invariablement y créent l'action-sujet et ses péripéties, sont les rapports des Foules avec les Idées qui les mènent et qui, pour le philosophe ésotérique, le néo-pythagoricien, le scrutateur des Forces et des Nombres qu'est Paul Adam, sont les seuls êtres réellement vivants et agissants, dont il discerne et suit et décrit les incarnations successives dans les siècles et les races : et de là découle toute sa philosophie, et sa morale de l'individualisme altruiste, toute sa conception d'une élite sociale seule capable de régler l'initiation démocratique des foules, et sa prévision théorique d'une cité future. Il m'est impossible de m'étendre ici sur ce qu'il n'est

pas excessif d'appeler la philosophie et la sociologie propres à Paul Adam, qui y a prouvé des vues singulièrement vastes et profondes; il faudrait un livre pour dessiner le diagramme de son développement spirituel en ces domaines. Je ne puis qu'en attester l'unité syllogistique, l'aptitude à saisir l'identité des contradictoires et à utiliser ceux-ci selon qu'il s'agisse de spéculation abstraite ou d'action positive : la merveille chez Adam a été, dans une existence intellectuelle qui semble effrénée et complexe jusqu'à l'incroyable, une rigidité mathématique dans le classement des hypothèses, une domination immuable de ses sujets et de soi sous l'apparence d'une création débridée. Je ne ferai allusion à cette part secrète, à ce substratum métaphysique et ésotérique de sa personnalité d'initié, que pour faire comprendre les raisons de l'aspect qu'il a donné au roman.

Le conflit des Foules et des Idées étant son thème essentiel, il s'ensuit qu'Adam n'a pu et n'a voulu être un peintre de caractères. On le lui a reproché, en comprenant mal sa conception particulière du roman.

Bien des silhouettes ironiques ou passionnées, dans la foule de ses personnages, montrent assez d'art évocateur, de don de faire vivre, et de faculté d'observation aiguë, pour prouver ce dont il eût été capable en s'attachant à l'étude minutieuse d'un caractère. Mais il gardait cette partie de ses compositions à l'état d'esquisses, parce qu'il se préoccupait d'un effet d'ensemble tout différent par le style et la visée. Le caractère individuel n'intervenait qu'à titre épisodique et secondaire dans ses masses d'humanité, qu'il traitait décorativement. Il n'y a pas dans son œuvre de souci anthropocentrique et, pour les mêmes raisons, la nature « naturelle » n'y apparaît pas. Il n'y cueille que quelques détails avec autant de brièveté que de justesse, il ne l'envisage vraiment que dans la mesure où elle est captée par le génie de l'homme conseillé par les Forces, et lui apporte ses énergies dont la souveraineté des Idées s'accroîtra.

De là résulte encore logiquement l'absence d'amour sentimental et idyllique dans cette œuvre où éclatent tant de pages d'une puissante sensualité. L'artiste ne leur a pas confié la mission d'une séduction scabreuse. Cette œuvre qu'on a pu parfois incriminer (« génie de luxure triste d'un artiste trop

charnel », disait jadis Jules Lemaître, et combien il eût revisé depuis son jugement !), cette œuvre est d'un cérébral chaste qui n'a jamais considéré l'instinct sexuel que comme une généralisation d'énergie, un trouble élan du périssable vers l'infini, un facteur puissant dans les actes intersociaux, et par conséquent comme une composante indispensable au même titre que les trois ou quatre grands mobiles qui s'opposent à l'inertie humaine : et c'est dans ce sens seulement qu'il a à intervenir. La chair n'est que le condensateur magnétique de l'Idée et, voluptueuse ou martyre, elle ne frémit que par ses rythmes. Il importe d'écarter cette critique qui consiste à imputer à carence ce qu'un artiste n'a pas voulu faire, et nul plus qu'Adam nettement n'a stipulé ses désirs et ses choix.

Ces données, à défaut de beaucoup d'autres, suffiront peut-être pour établir des divisions et projeter des clartés dans cette création si dense, pour isoler sans trop d'arbitraire quelques groupements de livres et en indiquer la cohérence, indépendante de la chronologie. Cette cohérence se constate dès le début de la carrière de l'écrivain. J'ai indiqué qu'il n'avait pas conçu un plan rigide, qu'il avait tâtonné pendant plusieurs années. Mais il avait créé d'emblée des livres si riches de sève, si lourds de presciences cursivement indiquées, qu'il y a eu recours plus tard, y a puisé sans les refaire, parce que le sens impérieux et originel de l'unité vivait en lui. C'est pourquoi on pourrait, comme dans *les Rougon-Macquart*, établir un arbre généalogique de ses principaux héros, figures agrandies, stylisées et transposées de sa famille, et dont le type le plus frappant et le plus vivant et allégorique tout ensemble est cet Héricourt dont la personne et la descendance, à travers les années, les livres et les décors, se retrouvent dans *En Décor*, *la Force*, *la Ruse*, *l'Enfant d'Austerlitz*, *Au Soleil de juillet* et *le Trust*, constituant dans l'œuvre une véritable « histoire intellectuelle et sociale d'une famille » durant un siècle, et incarnant parfois Paul Adam, lui-même, car sa meilleure biographie, il l'a lui-même écrite dans toute son œuvre.

Il ne sera pas inutile d'observer maintenant qu'on a loué ou blâmé Adam d'avoir osé tenter la forme du cycle romanesque, soit qu'on déclarât cette forme vicieuse ou désuète, soit qu'on incriminât la prétention de se vouloir guinder,

par une similitude de forme, au prestige d'un Balzac ou d'un Zola, sans même parler de la tentative cyclique faite par Péladan dans la *Décadence latine* ou ses séries d'ouvrages de mystique ésotérique. Il convient de remarquer que Paul Adam a été un artiste trop fin et trop souple pour ne pas apercevoir tout de suite, en plein naturalisme où il débutait, les graves défauts du plan rigide des *Rougon-Macquart*, plan dont Zola est devenu l'esclave et qui l'a condamné à exécuter des livres dont l'intérêt devait forcément être inégal, le procédé monotone, la redite inévitable et l'effet atténué : vingt fois le même livre interchangeable, les milieux seuls différant sans qu'on pût s'expliquer pourquoi tel ou tel livre de la série dût précéder ou suivre l'autre, toutes choses restant égales et le dernier ouvrage apparaissant comme un labeur démodé dans l'évolution de l'époque. Adam a été autrement avisé en adoptant le système de plusieurs cycles successifs, trilogies ou tétralogies (*les Volontés merveilleuses, l'Époque, le Temps et la Vie*), pas plus développés en somme que les groupements du *Bergeret* de M. Anatole France ou des *Romans du Lys* ou de *la Rose* de d'Annunzio, mais reliés par des idées générales et permettant ainsi à des spectacles et à des concepts nouveaux de s'insérer dans le cadre global. Une conception comme celle des *Rougon-Macquart* encercle une époque, mais quand elle arrive à échéance d'exécution, elle trouve des lecteurs tièdes pour qui la vie et les formes se sont renouvelées, et que ce pittoresque d'antan n'intéresse presque plus, parce qu'il parle comme au présent d'une phase sociale révolue.

L'unité cyclique, chez Adam, ne consiste point dans la continuité symétrique et l'antithèse prévue des personnages et des situations, mais dans la continuité d'un idéal exprimé par des incarnations successives. C'est ainsi que presque toute l'œuvre wagnérienne est l'illustration de l'unique idée de la rédemption par l'amour, mais rien n'est plus dissemblable que les rôles de Senta, Élisabeth, Lohengrin, Brunhilde ou Kundry, et c'est probablement là une des utiles leçons de composition qu'Adam a pu retenir de cette révélation wagnérienne qui eut tant de prestige à l'heure de ses débuts. Son œuvre est toujours « à la page ». L'élasticité de son armature a pu lui permettre de s'enrichir de l'impressionnisme, du

wagnérisme, du nietzschéisme, du socialisme moderne, des thèmes épiques de l'essor colonial ou de la grande guerre, d'*En Décor* à *la Ville inconnue*, ou à *la Terre qui tonne*, ou à *Reims dévastée*, sans que son système idéologique secret cessât de trouver dans l'évolution de nouveaux aliments.

L'assimilation à Balzac se soutient moins encore. Quelque admiration dont Adam ait maintes fois témoigné à l'égard de *la Comédie humaine* et de son formidable auteur, il suffira de rappeler que Balzac a été avant tout un peintre de caractères, le plus merveilleux en France depuis Molière, et qu'il les a recherchés dans tous les milieux sociaux, les soucis philosophiques, ésotériques et même politiques demeurant à l'état d'indications auprès de ses minutieux portraits de consciences. C'est exactement dans la proportion contraire que s'est dosée l'œuvre d'Adam. Et s'il a, comme Balzac, envisagé la puissance sociale de l'argent et pénétré l'importance du rôle des sociétés secrètes dans les régions sous-jacentes de l'Histoire, à l'encontre de trop d'historiens professionnels, de tels traits ont été communs non seulement à Adam et à Balzac, mais à trop d'autres auteurs, pour inciter sérieusement la critique à un parallèle. La conception cyclique a d'ailleurs été, de par son ambitieuse imprécision même, le fait d'une foule de romanciers disparates et inégaux, de feuilletonnistes comme d'écrivains plus relevés, qu'on pense à Eugène Sue aussi bien qu'à Hugo, à Dumas père qu'à M. Abel Hermant ou à M. Rosny : elle est trop impersonnelle pour qu'on ne s'en tienne pas à dire qu'elle vaut selon ce que l'auteur en fait.

IV

Il est maintenant loisible de sérier ces quelques groupes de romans d'Adam en dehors de leur chronologie, en les considérant comme l'histoire d'une énergie contemplative et créatrice aux cent actes divers, et de s'arrêter, sauf erreur et approximation, à six catégories, en se souvenant toujours de la sorte d'interpénétration, d'endosmose intellectuelle, qui crée d'incessantes réversibilités, et transporte certains livres, en totalité ou en partie, d'un groupe à l'autre comme diverses

valeurs et divers rappels de coloris se répondent dans un grand tableau.

Le groupe de romans de famille, d'enfance, d'amour, discrètement autobiographiques parfois, comprend *Soi*, *En Décor*, *les Images sentimentales*, *la Parade amoureuse*, *les Tentatives passionnées*, *l'Année de Clarisse*, *la Force du Mal*. Mais il faut ajouter la tétralogie dont *la Force* est le premier acte, puisqu'elle est l'histoire transposée de la famille artésienne d'Adam lui-même, et que le nom d'Héricourt est son pseudonyme romanesque appliqué à plusieurs personnages. On le retrouve d'*En Décor* au *Trust*, et il désigne tour à tour l'arrière-grand-père d'Adam, aide de camp de Moreau, tué à Wagram (Bernard Héricourt de *la Force*), son gendre le major Adam (Augustin Héricourt de *la Force*), d'autres parents (Omer Héricourt de *l'Enfant d'Austerlitz*), et le jeune auteur lui-même (Manuel Héricourt d'*En Décor*), jusqu'à s'incarner une dernière fois dans *le Trust*. Ces notations familiales ont donné à Adam l'occasion d'écrire nombre de pages d'un art achevé dans la description des mœurs de la bourgeoisie opulente de la Flandre française d'où il était issu, des pages dont l'intimisme tendre est une détente parfois exquise dans l'âpreté, la densité et la haute tension intellectuelle de son œuvre.

Le groupe des romans impressionnistes (j'emploie ce mot sous réserves) comprend *l'Époque*, c'est-à-dire *le Vice filial*, *les Cœurs utiles*, *les Cœurs nouveaux*, *le Mystère des Foules*, *Robes rouges*, appartenant à la première période : mais leurs procédés de composition et de style se retrouveront, modifiés, rectifiés, intensifiés, dans tous les autres ouvrages. Il existe une phrase-type de Paul Adam, qui peut être discutable, mais n'appartient du moins à nul autre, et semble bien être la transposition la plus précise des procédés de l'art impressionniste dans la prose, dans un tout autre sens que celle des Goncourt.

Le groupe des romans de *la Force* comprend non seulement la tétralogie *le Temps et la Vie*, où les luttes de l'Empire et les combats révolutionnaires sont retracés avec une incomparable fougue, mais encore *la Bataille d'Uhde*, *Combats*, *Dans l'air qui tremble*, *la Terre qui tonne*, la fin du *Mystère*

des Foules, le siège féodal d'*Être* : autant d'études peintes, adjacentes à la composition centrale de *la Force*. C'est là que s'est le plus dépensé le talent de l'évocateur et propulseur de foules, bien que chacune des centaines de petites figures épisodiques soit traitée, selon son plan dans la perspective générale, avec une précision psychologique aussi vive que condensée.

Le groupe des romans de l'argent, de son action, de sa répercussion dans l'organisation morale, industrielle et sociologique du monde moderne, comprend *l'Essence de Soleil*, montrant quatre aventuriers à la conquête de l'or, et, vingt ans après, *le Trust*, qui est le plus balzacien et l'un des plus grands efforts d'Adam ; livre épique, parachevé en cinq années, résumant d'énormes enquêtes, concentrant toutes les anticipations de l'esprit de son auteur, mettant, selon l'expression heureuse de M. Hanotaux, « l'énergie de notre temps en flacons comme la foudre dans une bouteille de Leyde, avec un style dense comme des notations de télégraphie sans fil ». C'est à propos de ce livre plus que de tout autre qu'on pourrait se hasarder à parler du « caractère d'onde hertzienne » de la liaison magnétique des idées et des façons d'exprimer, chez Adam. Mais ce grand livre, où s'énonce la philosophie des bienfaits de l'argent et des nombres par delà les tragédies des passions humaines, se rattache aux drames *l'Automne*, *le Cuivre*, à cet autre roman *le Rail du Sauveur*. Et comme ces œuvres ont nécessité de multiples recherches intercontinentales, on est amené à associer au même groupe plusieurs ouvrages de Paul Adam, notamment ceux qui l'ont conduit à entreprendre des voyages aux États-Unis, au Brésil et en Afrique équatoriale, *les Visages du Brésil*, *Vues d'Amérique*, et la magnifique épopée coloniale de *la Ville inconnue*, illustration romanesque de sa foi obstinée dans les ressources que les troupes noires offraient à la France. On sait que cette foi a fait d'Adam le collaborateur et l'ami d'un autre grand Français, le général Mangin, qui a parlé avec une émotion si haute devant sa tombe.

Le groupe des romans de l'Idée latine et de l'ésotérisme comprend *Être*, le poème ésotérique *Dieu*, inachevé, *le Lion d'Arras*, certaines parties des *Volontés merveilleuses*, et la

trilogie des études sur Byzance, *Princesses byzantines, Basile et Sophia, Irène et les Eunuques* ; ces dernières compositions, qui ont fait l'admiration des historiens, par la qualité de leur érudition, et des écrivains par l'intensité de leur vie évocatoire, ne sont pas des hors-d'œuvre. Elles ont leur place logique dans l'édifice, comme nous le verrons bientôt. Il en est de même pour les recherches d'ésotérisme qui tentèrent beaucoup Paul Adam en sa jeunesse en compagnie de Stanislas de Guaita : elles contribuèrent à la création d'*Être*, il leur resta fidèle toute sa vie, et elles furent les bases de sa philosophie, de son symbolisme, les directives premières du système d'Idées-Forces, d'Idées-Vivantes, qu'il devait incorporer au roman.

Le groupe des essais de philosophie, sociologie, politique, morale, comprend trois romans : *les Lions*, étude de la formation des énergies collectives ; *le Serpent noir* (dont une variante scénique, *les Mouettes*) et *Stéphanie* sont les deux tentatives les plus précises qu'Adam ait faites dans le genre du roman psychologique, deux études très serrées des conflits de la morale de sacrifice altruiste et de l'immoralisme égotiste nietzschéen, qu'il y désavoua après une analyse strictement impartiale. A ces romans s'adjoignent, répartis sur vingt-cinq années : *la Critique des Mœurs, Lettres de Malaisie, la Vie des Élites*, impliquant *les Disciplines de la France, la Morale des Sports, la Morale de l'Éducation*, et s'opposant au *Triomphe des Médiocres*, les *Lettres de l'Empereur*, et une quantité d'articles et d'essais recueillis ou non dans les revues et les journaux par le polémiste vigoureux, le dialecticien, l'orateur, le théoricien politique que Paul Adam, presque inexplicablement, trouva le temps d'être, et dont le moindre est un microcosme de son esprit synthétique et généralisateur. Il a choisi la forme du roman, mais il lui était impossible de ne pas mettre en marche simultanément toutes les formes de la pensée, de ne pas vibrer à toutes leurs réciprocités infinies. C'est là le caractère « hertzien » de son cerveau. Il était « sensible à l'Idée », et cette antinomie de termes peut seule tenter d'expliquer l'apparente aridité qui a pu déconcerter le public, comme les joies profondes de ceux qui entrent vraiment au cœur de son œuvre. Une conception

complète du monde était en lui. Comment une époque obstinée à la délimitation et à la répétition des genres n'eût-elle pas jugé avec admiration certes, mais avec une stupeur presque scandalisée, ce romancier qui dépassait de toutes parts « la littérature »?

On sentira moins péniblement que moi-même l'insuffisance et le provisoire d'une classification que je ne propose qu'au titre d'un prolégomène. L'édifice que j'examine ici est achevé en toutes ses parties. Le dispositif de son armature a été calculé de façon si judicieuse que même l'intervention inopinée de la mort n'a pu laisser une lacune irrémédiable, une énigme à jamais séparée de sa solution. Mais l'œuvre était à la fois si cohérente et si extensible qu'Adam eût pu la nourrir, l'orner, la couronner durant bien des années, toujours finie et toujours indéfinie. On peut conjecturer de quelle glorieuse façon se fût attestée, maîtresse de toutes ses méthodes, la maturité de cette nature supérieure. Si l'on cherche le point de jonction de ces six groupes tangentiels où je n'ai même pas pu faire entrer tous les livres de Paul Adam, on est conduit à y situer la pensée altière qui a été l'adoration suprême de sa vie méditante et militante : la célébration de l'Idée latine, de l'Idée méditerranéenne, romaine, plus forte que la Force nordique — la civilisation du Droit contre l'irruption du féodalisme régressif, Minerve et Némésis contre Odin et Wotan, c'est-à-dire en somme toute la métaphysique de la grande guerre qu'Adam a eu la joie de voir s'achever victorieuse, telle qu'il l'avait attendue et prévue.

Cette Idée latine, républicaine, libertaire, il a voulu en retracer l'épopée, qu'il a appelée « l'histoire d'un idéal à travers les âges ». Il est allé en chercher les pressentiments jusque dans l'ésotérisme chaldéen, la philosophie de Pythagore, le culte de Mithra, le symbolisme des hypogées égyptiens, les concepts de la Panaghia byzantine. Il en a suivi les méandres dans l'illuminisme satanique ou mystique du moyen âge, dans Mahaud l'envoûteuse ou Jehanne la Sainte. Pour lui, malgré un protéisme incessant, elle s'est clairement continuée dans l'œuvre des Communes, dans l'action secrète des Templiers ; puis, comme des régions supérieures de l'orchestre descend des cuivres aux bois et de là aux cordes du quatuor le fil d'or

de la mélodie continue, l'Idée saisie et dessinée en chacune de ses phases par un livre, s'est incarnée dans les Encyclopédistes, les armées de Bonaparte, les légionnaires de César refondant l'empire de Rome, le Tugendbund allemand et le carbonarisme mazzinien, les libertaires de 1830. Toute l'histoire a été expliquée par l'envers de sa trame et éclairée par les métempsycoses de l'Idée unique. Et elle s'est épandue enfin hors d'Europe, elle a franchi l'Océan pour aller dans les immensités du Sud-Amérique vivifier les jeunes nations, les essaims du génie latin et méditerranéen. Là-bas on acclamait et on a pleuré en Paul Adam un ami, un maître, et un apôtre de l'énergie idéaliste des Miranda, des San Martin, des Bolivar. Tel est le lien souple mais infrangible de sa philosophie évolutionniste évoquée par l'art du roman, le récit des mille épisodes du duel millénaire entre la Force et la Liberté, duel où notre unité de race et d'âme s'est formée dans la douleur des pires épreuves et la fierté des espérances indéfectibles.

Cette lutte séculaire, dont une phase décisive vient d'être marquée par la chute des derniers dynastes qu'Adam eût sans doute chantée, mais qui se continuera encore sous des formes économiques et sociales, c'est le désir altier de la peindre, et de peindre par elle l'agrégation, la mission et le rayonnement de la France, qui a conduit Adam à scruter les religions et les sciences, platoniciens et plotiniens, hérésiarques et mages, encyclopédistes, spinozistes et hégéliens, tous ceux qui ont attesté que « le réel, c'est le profond », tous ceux qui ont salué dans les Idées les Vivantes conductrices, les « Mères » gœthiennes, depuis le mythe du paradis perdu jusqu'au mythe de la cité future, non moins désirée et non moins inaccessible.

L'idéal proposé a nécessité l'usage de l'analyse et de la synthèse alternées ou combinées, l'aisance dans l'emploi, comme moyen d'art, de l'identité des contraires, le courage d'affronter le tourment de l'unité, de s'élever au-dessus des genres et des modes ; et ainsi la conscience d'Adam s'est-elle épurée et élevée à mesure que s'étendaient les investigations de son talent. Elle a vite rompu les frêles barrières qui isolent la littérature de la philosophie et de la morale. Au-dessus des êtres qu'il était apte à dessiner, il a conçu les lois et les secrets

qui dirigent la race et forment la substance même de leur volonté. Il a été frappé de la relativité et de l'irresponsabilité de leurs actes, il en a conclu qu'il n'existe de mal que par l'inscience : et à l'héritage idéologique de la latinité il a demandé la lumière avec cette foi dans la perfectibilité humaine, cet optimisme d' « impérieuse bonté » qu'ont formulés d'autres créateurs de romans, ses émules et amis Rosny, comme lui altruistes et soucieux de « l'émotion de pensée ». Il a voulu être, il a été le romancier épique de la connaissance, et tout ce qu'il a acquis dans ce but, il l'a incorporé à sa préconception, toute différente d'un plan rigide, de procédé et de visée uniquement littéraires. L'œuvre d'Adam s'est trouvée être du même coup ordonnée comme une vaste chanson de geste à la gloire de notre race, parce qu'il a constaté que l'Idée formulée abstraitement dans la Chaldée, l'Égypte, Rome, Byzance, l'ésotérisme et le maçonnisme, était devenue une réalité vivante et agissante dans la fusion gallo-romaine, sur la terre française, et que vraiment la France avait été le pays élu de cette Idée. « Gesta Dei per Francos » pourrait être l'épigraphe seconde de toute sa création.

Ce sont là jeux de prince. C'est, en tout cas, une étonnante restauration du roman dans ses dignités de forme encyclopédique liant histoire, science et poésie, usant de tous les tons, lyrique ou didactique, dramatique, analytique, épique, descriptif, oratoire, pour en rehausser la présentation d'une loi dans une fable. Ainsi l'ont voulu parfois Balzac et Flaubert, mais cela peut être dit aussi d'Apulée ou de l'*Odyssée*. Certes, une tentative aussi ample comporte des risques de discordance et d'inégalité dans la réalisation et il n'est ni possible ni logique d'y chercher l'idéal de perfection qu'on exige d'œuvres se mouvant dans un champ plus restreint, la notion de perfection comportant une certaine étroitesse proportionnelle. Il semblera juste à ceux qui ne voudraient considérer en Adam que le strict « romancier » de tenir pour admirables, par l'achèvement, la composition, la satisfaction des plus minutieuses conditions littéraires, des livres comme *Être, la Force, la Ruse, l'Enfant d'Austerlitz, Au Soleil de juillet, la Bataille d'Uhde, le Trust, la Ville inconnue, Stéphanie, l'Année de Clarisse*. Ces dix livres, sur une soixantaine, eussent suffi à la gloire d'un romancier.

En des genres très divers ce sont là des romans sans reproche plausible, des morceaux artistiquement impeccables. Mais il s'agit d'autre chose que d'impeccabilité littéraire. Le roman ainsi compris ne relève pas uniquement de la juridiction littéraire et critique. Il devient un instrument de synthèse, il comporte une part de divination.

« Les poètes, dit Shelley, sont les miroirs des ombres gigantesques que l'avenir jette sur le présent : les législateurs non reconnus du monde. » Infiniment plus qu'un homme de lettres, Adam a été un poète au profond sens grec : sa main qui eût pu tenir l'épée si elle n'avait tenu la plume a été celle d'un réalisateur idéologique. C'est une femme-auteur qui remarquait récemment que *la Bataille d'Uhde* de 1897, où l'imagination de Paul Adam a reconstitué toutes les directives d'une défaite transformée en victoire finale dans le cerveau du général de Raxi-Flassans son aïeul, c'était déjà le dessin de la première bataille de la Marne, avec de troublantes similitudes : et cela se vérifie par la lecture, en effet. Le désir, aiguisé par la pratique presque ascétique de la contemplation, confère d'étranges lucidités. Anticipant la victoire qu'il espéra et calcula pour le triomphe de sa race, Adam n'a pas moins anticipé la crise économique qui paralyse l'univers à cette heure en montrant dans *le Trust* la puissance des Nombres, leur volonté aussi secrète et fatidique que celle des Nornes et des Parques des vieilles cosmogonies, leur emprise sur la vie des foules, leur pouvoir de tout bien et de tout mal. Il a montré en eux les symboles du déterminisme universel en lutte avec l'âme et le génie de l'homme, leur rôle de forces génératrices ou meurtrières des idées, leur rôle de dieux obscurs dans le bouleversement où, une fois de plus, nous voyons se débattre l'humanité.

La critique de l'avenir constatera que les inventions de ce romancier épique n'auront été que les approches conjecturales, de plus en plus serrées, pressantes, et rigoureuses comme les parallèles menées pour un siège, de ces vérités dont l'abandon avait failli nous faire mourir, et qu'il nous faudra reconquérir pour revivre. Toute sa vie d'initié et d'oseur aura été un hymne à la Patrie.

V

Tel a été l'artiste que nous avons perdu, telle a été l'œuvre qu'il nous a léguée. La place, si libéralement qu'on me l'ait accordée, m'est mesurée pourtant. Mais j'aurais le remords d'omettre quelques touches essentielles dans mon ébauche en ne disant pas quel noble caractère et quelle haute compréhension des vertus professionnelles exigeaient qu'une entière estime s'ajoutât à l'admiration que nous avions vouée à notre ami. Ce cérébral était un tendre, ce laborieux était un indulgent, et au fond de tous les creusets de son alchimie idéologique, il avait trouvé la simplicité et la bonté. Ses livres ont pu avoir leurs détracteurs : il n'a pu avoir un ennemi, malgré une existence mise au service d'affirmations passionnées. Il a connu des débuts très pénibles, une longue période d'efforts non récompensés ; si le succès et la gloire, contraints par la violence de son génie et l'évidence de son immense mérite, lui sont venus, ce fut lentement et, malgré tout, sans proportion véritablement juste. Il effrayait le lecteur indolent et facile, il était supérieur à toute mode, il fallait trop savoir et trop penser pour accéder au plan où il avait bâti son œuvre, aux cimes intellectuelles où il respirait à l'aise. Il est mort au moment où la pleine maturité lui promettait des années d'œuvres de pure maîtrise, et avant que l'Académie pût réaliser le vœu de beaucoup de ses membres en lui donnant l'investiture officielle due à un grand romancier et à un grand Français. Jamais une plainte, une parole de dénigrement ou d'amertume, ne sont tombées des lèvres de Paul Adam. Chevaleresque, courtois et gai, d'une gaîté qui était la pudeur de son respect tenace de l'intégrité artistique, la concession, la compromission n'ont même point attiré son mépris : il en ignorait le sens, et la joie de créer était tout pour lui, avec l'intimité du foyer. S'il a été, selon l'expression de Remy de Gourmont, un spectacle magnifique, il a été aussi un exemple magnifique, et l'honneur de notre état, et une négation vivante des laideurs de l'arrivisme. Il a eu le grand, l'inappréciable courage littéraire de vouloir et de réussir à replacer le roman d'idées, comme le fit en son temps

Delacroix pour la peinture d'histoire, à la hauteur de la grande poésie, d'oser cette forme cyclique que trop décrétaient périmée parce qu'elle outrepasse la culture restreinte, la réussite adroite et le petit effort des talents courts. On l'a senti : même ceux qui contestaient sa conception ou sa technique s'inclinaient devant ce maître-d'œuvre investi de ce don magique, mystérieux et rare, en ce temps, jusqu'à l'insolite, qui s'appelle la Puissance. Mais seuls les amis de Paul Adam ont su au prix de quelle stricte discipline, de quel front opposé à l'adversité, aux tentations ou aux passions de l'heure, de quel art dans la méthode et dans l'utilisation raisonnée de tout soi-même, de quelle foi filiale et familiale, de quel amour des devoirs exigés par l'idéal et la race, de quelles fatigues enfin, défiées par sa robustesse, il avait mérité que cette Puissance en lui restât pure et vivante. Les fondations de son œuvre étaient aussi vastes que la partie visible : sa faculté d'assimiler d'immenses et multiformes connaissances historiques, philosophiques, sociologiques, de les coordonner, d'y puiser sans erreur et de les illuminer par l'intuition, reste son secret.

On ne comprendra pleinement tout cela que plus tard. Il semble étrange de dire que cet écrivain célèbre reste en partie méconnu. L'édifice qu'il a construit, ressemble, dans notre époque, à ces basiliques qu'enserrait jadis un amoncellement de petites demeures bordant des lacis de rues sombres et étroites. Le temps seul déblaie pour de tels parvis la place spacieuse qui permet la contemplation aisée des tours et des flèches. Nous avons bien l'impression que, par la disparition de Paul Adam, un grand vide a été ouvert et n'est point près d'être comblé : mais nous ne pouvons le mesurer avec exactitude, derrière les palissades de livres circonstanciels et de réputations viagères que la production pléthorique d'une époque de graphomanie interpose entre nous et ce vide, pareil à une autre tombe, sur lequel nous restons penchés. Nous n'en sommes encore qu'à la sensation troublante d'une diminution de la force morale et mentale française par l'absence irrémissible de ce grand animateur des foules et des idées vivantes. Avec lui, un de nos élans est retombé, une de nos exaltations s'est éteinte.

Ceux qui cherchent d'autres thèmes, et d'autres façons d'exprimer, n'ont pas le temps ni la faculté de s'attarder, même s'il les a nourris de son exemple, et ils lui obéissent encore en s'éloignant rapidement sur les voies qu'il leur a ouvertes. Nous qui fûmes ses compagnons, nous honorerons fidèlement son œuvre en attendant qu'un jour ceux qui ne la virent point bâtir y pénètrent, et s'émerveillent, et proclament qu'un temps était grand où l'on trouvait encore de tels hommes. Il en sera de Paul Adam comme de cet Eugène Delacroix auquel on reviendra demander pardon et conseil un jour, et auquel il fait invinciblement songer malgré la dissemblance des temps et des moyens d'expression, par le don de vivifier l'histoire, par la domination d'un esprit ordonnateur et lucide sur une sensibilité enfiévrée, par l'emportement généreux d'une vision et d'une technique enivrées de créer, impatientes de réaliser, par un sentiment tragique, pathétique et somptueux des aspects et des êtres, par le fier amour de ce qui est vaste, par l'intuition du rôle souverain des symboles impérissables et de leurs réversibilités séculaires, par les mêmes défauts enfin, car ils en ont, et ce sont les mêmes, inséparables des tentatives démesurées du génie.

Ce mot, le plus redoutable, le plus éclatant et aussi le plus exposé à être discrédité par l'abus, il faut pourtant bien le prononcer, car c'est le seul qui convienne, et le seul qui puisse aussi donner l'explication des erreurs comme des éclats de maîtrise chez de tels hommes. Ce mot, je ne l'écris point à la légère, mais en pleine connaissance de cause, en pleine force de conviction réfléchie, après m'être scrupuleusement insurgé contre les suggestions d'une amitié de trente années : il me semble qu'elles ne doivent pas faire rendre une justice incomplète par crainte de l'outrepasser. Je crois qu'un critique n'ayant jamais connu Paul Adam, examinant son œuvre et la comparant à celles du siècle, ne pourra pas éluder la conclusion que, de 1885 à 1920, un écrivain français brûlant de la flamme du génie a réalisé une extraordinaire création.

CAMILLE MAUCLAIR

L'ORGANISATION ÉCONOMIQUE

DE LA DÉMOCRATIE ALLEMANDE[1]

LES OUVRIERS ET LES EMPLOYÉS

II

La révolution allemande de novembre 1918 a eu pour résultat tout à la fois d'amener au pouvoir les chefs ouvriers et de permettre au syndicalisme allemand de se développer dans des proportions inattendues. L'Assemblée nationale allemande ne comprend pas moins de 77 secrétaires d'associations ouvrières sur un total de 214 députés[2]. Les principaux membres des ministères d'Empire et des ministères des États particuliers sont d'anciens fonctionnaires de syndicats socialistes ou de syndicats chrétiens. Gustav Bauer était, avant d'être chancelier, vice-président de la commission générale des syndicats socialistes ; Robert Schmidt, avant d'être ministre, était membre de cette même commission; Alexandre Schlicke a présidé le syndicat socialiste des ouvriers en métaux. Adam Stegerwald, le ministre prussien de la Bienfaisance, est encore aujourd'hui secrétaire des syndicats chrétiens. Joseph Giesberts, qui dirige le ministère d'Empire des Postes et Télégraphes, est un des fondateurs du syndicat chrétien des ouvriers en métaux. Mathias Erzberger lui-

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er juin 1920.
2. Cet article était imprimé avant les élections de juin au Reichstag.

même a joué un rôle important dans le mouvement syndicaliste chrétien.

En même temps que ces chefs ouvriers prenaient en main les destinées de l'Allemagne, ouvriers, employés et fonctionnaires des villes entraient en foule dans les organisations syndicales, organisations « libres » ou socialistes, organisations chrétiennes, et même organisations libérales ou Hirsch-Duncker. Tous les travailleurs de l'Allemagne se trouvent aujourd'hui enrégimentés dans les syndicats. Les nouveaux ministres allemands peuvent donc s'appuyer sur une majorité solide. Sauront-ils utiliser ce puissant concours, pour fonder la démocratie en Allemagne et assurer son maintien et sa prospérité? Le nouveau régime républicain repose sur le syndicalisme, et participe par cela même et de ses qualités et de ses insuffisances.

***

Ce sont les syndicats socialistes qui ont, depuis le mois de novembre 1918, subi le développement le plus considérable. Ils comptaient en juillet 1914 2 millions de membres. Ils en ont aujourd'hui 7 500 000.

Ce prodigieux accroissement, qui étonne et inquiète les chefs syndicalistes eux-mêmes, s'est accompli de la manière suivante : à la fin de janvier 1919 les syndicats réunissaient déjà 2 500 000 membres; à la fin de février, ils dépassaient le troisième million; à la fin d'avril le quatrième; au milieu du mois de juin le cinquième; au milieu du mois d'août le sixième. A partir de ce moment, l'augmentation s'est faite plus lente. Toutefois de la mi-août à la mi-novembre, c'est-à-dire en trois mois, le septième million fut dépassé.

Parmi les 52 syndicats socialistes, 12 comptent plus de 160 000 membres et réunissent ensemble 5 910 000 ouvriers, soit près de 82 p. 100 de la totalité des membres des syndicats socialistes. Dix autres organisations ont 50 000 à 90 000 membres.

Avant la guerre, les syndicats socialistes ne formaient qu'un ensemble assez lâche, groupé autour de la *Commission générale des syndicats*. Des règlements de police très

sévères leur interdisaient de se constituer en une organisation unique, hiérarchisée et centralisée. La révolution de novembre fit tomber cette réglementation vexatoire. Les chefs syndicalistes réalisèrent alors l'œuvre qu'ils projetaient depuis longtemps. Le besoin d'une organisation centrale se faisait d'autant plus vivement sentir que le développement même des syndicats menaçait d'en compromettre l'existence.

Au Congrès des syndicats de Nuremberg, le 4 juillet 1919, fut fondée la *Ligue générale allemande des Syndicats* (*Allgemeiner Deutscher Gewerkschaftsbund*). La ligue a pour but d'assurer l'unité et la continuité de l'action syndicale. Elle se propose d'y parvenir :

1° en développant la propagande syndicaliste par la diffusion de tous renseignements d'ordre social, l'établissement de statistiques, la distribution de tracts ;

2° en assurant la protection de l'ouvrier par l'organisation de bureaux de consultations juridiques ;

3° en instituant des cours et des conférences ;

4° en délimitant nettement le champ d'action des différents syndicats ;

5° en leur procurant les moyens de se prêter un mutuel appui ;

6° en entretenant enfin des relations suivies avec les syndicats étrangers.

A la tête de la ligue se trouve placé un comité directeur, dont le président est Carl Legien, le vétéran des luttes syndicales. Les autres membres importants du comité sont Henri Loeffler (mineurs), Carl Giebel (employés de commerce), Ernest Silberschmidt (ouvriers en bâtiment), Louis Brunner (cheminots), Georges Schmidt (ouvriers agricoles) ; tous ces syndicalistes sont députés à l'assemblée nationale ou à l'assemblée prussienne.

Les *syndicats libéraux*, ou syndicats Hirsch-Duncker, ainsi appelés parce qu'ils ont été fondés vers 1868 par le docteur Max Hirsch et par Duncker, n'ont pas subi, tant s'en faut, un accroissement correspondant à celui des syndicats socialistes.

Au cours des années qui précédèrent la guerre, les syndi-

cats libéraux étaient en décadence. Le nombre de leurs adhérents diminuait chaque année :

1910	122 751
1911	107 743
1913	106 618

Ils groupent aujourd'hui 160 000 adhérents, répartis entre vingt-trois organisations. Parmi ces organisations il n'en est guère que deux qui aient vraiment quelque importance : le syndicat des « ouvriers en métaux » et le syndicat des « ouvriers de fabrique ». Ces deux groupements réunissent à eux seuls les trois quarts des membres des syndicats libéraux.

Le Président de l'Union des syndicats libéraux, Gustav Hartmann, ancien ouvrier en métaux, est député démocrate de Berlin. Trois autres syndicalistes libéraux sont députés à l'assemblée nationale et appartiennent également à la fraction du parti démocratique.

Quoique moins nombreux que les syndicats socialistes, les syndicats chrétiens n'en jouent pas moins un rôle au moins aussi considérable dans l'Allemagne nouvelle. Ils ont triplé de nombre depuis la révolution. Le petit tableau suivant marque les étapes de cet accroissement :

Fin 1913	341 735
Novembre 1918	390 000
Fin 1918	700 000
Mai 1919	900 000
Juillet 1919	1 000 000
Décembre 1919	1 100 000

Les syndicats chrétiens ont été fondés sensiblement à la même époque que les syndicats socialistes. Le premier syndicat chrétien, celui des mineurs de la Ruhr, fut constitué à Essen le 26 août 1894. Quatre ans plus tard, les syndicats chrétiens comptaient déjà 112 160 membres.

Moins surveillés que les syndicats socialistes par la police de l'ancien régime, ils purent dès leurs débuts s'organiser plus librement. Dès leur deuxième congrès (Francfort-sur-le-Main, juin 1900), ils constituaient déjà une *Union générale des syndicats chrétiens* (*Gesamtverband des Christlichen Gewerkschaften*).

L'Union est dirigée par un comité directeur et une Commission exécutive de cinq membres. Elle publie un bulletin mensuel, qui renseigne sur la vie syndicaliste chrétienne. Un secrétariat général, à la tête duquel se trouve Adam Stegerwald, veille à l'exécution pratique des décisions prises. Toute cette organisation centrale a été reconstituée au cours de l'année 1919.

Parmi les trente organisations ouvrières qui composent l'Union, les principales sont le syndicat des mineurs et le syndicat des ouvriers en métaux.

Le mouvement se trouve naturellement presque tout entier localisé dans l'Allemagne occidentale. La plupart des syndicats chrétiens ont leur siège en Westphalie ou en Prusse rhénane (cheminots : Elberfeld; mineurs, Essen; ouvriers en métaux, Duisburg; ouvriers en bois, Cologne, etc...). Le plus grand nombre des cartels syndicalistes locaux se trouvent rassemblés dans la vallée du Rhin. Il existait jusqu'à ces derniers temps un groupe important de syndicats chrétiens dans la région industrielle de la Haute-Silésie, mais il vient de se détacher de l'Union (février 1920), pour faire alliance avec l'*Association professionnelle polonaise* ou Union des organisations ouvrières polonaises de l'Allemagne (*Polnische Berufsvereinigung*).

Ce serait une erreur de se représenter le mouvement syndicaliste chrétien comme un mouvement purement catholique, ou de le considérer comme intimement lié aux destinées du centre catholique.

Les syndicats chrétiens se composent à la fois d'ouvriers catholiques et d'ouvriers protestants. Un certain nombre d'organisations, comme celle des « ouvriers agricoles, forestiers et vignerons » et celle des « ouvrières à domicile », ont même une direction purement protestante. L'Union compte en outre plus de 44 secrétaires ouvriers protestants, parmi lesquels se trouve le secrétaire général des syndicats chrétiens à Berlin.

Les syndicalistes chrétiens tiennent, d'autre part, à affirmer qu'ils ne soutiennent aucun parti bourgeois particulier, soit monarchiste, soit républicain, mais sont également favo-

rables à tous les partis politiques, qui n'admettent pas la doctrine socialiste. Le syndicaliste Bergmann déclarait le 4 octobre 1919 à l'assemblée prussienne :

Il n'existe dans les syndicats chrétiens ni organisations du centre, ni associations du parti national allemand. Nous comptons dans nos rangs des membres de tous les partis bourgeois, depuis ceux d'extrême droite jusqu'au parti démocratique inclusivement.

Il existe en effet à l'Assemblée nationale un syndicaliste chrétien, qui appartient au parti démocratique, et cinq autres, qui font partie de la fraction du parti national allemand. Ces derniers ont été élus par les syndicalistes chrétiens protestants et sont eux-mêmes des syndicalistes chrétiens protestants. Ils se sont groupés autour de Franz Behrens, ancien ouvrier jardinier, président du *Syndicat des ouvriers agricoles, forestiers et vignerons*, député de Posen.

Ces chefs ouvriers protestants constituent l'aile gauche du parti national allemand. Leurs déclarations énergiques en faveur de la classe ouvrière et du syndicalisme au Congrès du parti, en juillet 1919 à Berlin, soulevèrent les protestations indignées de l'aile droite conservatrice. Ce sont sans doute eux aussi des monarchistes convaincus, et même des monarchistes prussiens. Mais, très attachés à leurs libertés syndicales, et aussi, par voie de conséquence, à leurs libertés politiques, ils veillent avec un soin jaloux au sein du parti à la défense du suffrage universel.

Il est regrettable que la révolution de novembre ait éclaté, non point parce qu'elle a supprimé définitivement l'ancien régime, mais bien parce que, depuis le 5 octobre 1918, l'Allemagne était en possession d'un gouvernement populaire démocratique [1].

Les syndicats chrétiens sont, proportionnellement à leur nombre, les syndicats les plus fortement représentés dans les différents parlements. Ils comptent 30 députés à l'Assemblée nationale, 19 à l'assemblée prussienne, 13 en Bavière, 5 en Wurtemberg, 6 dans l'État de Bade. Le président du syndicat des mineurs, Hermann Vogelsang, est député à

1. Numéro du 15 novembre 1919 de la *Revue*, organe du syndicat chrétien des ouvriers agricoles.

l'assemblée prussienne ; le président du syndicat des ouvriers en métaux, Franz Wieber, est député à l'Assemblée nationale.

Le mouvement syndicaliste chrétien s'est non seulement développé, mais aussi considérablement unifié depuis la Révolution. La longue crise qui bouleversait depuis ses origines l'histoire du syndicalisme chrétien a pris fin. La conception des syndicats chrétiens interconfessionnels, que défendit jusqu'à sa mort l'archevêque de Cologne, le cardinal Hartmann, l'emporte aujourd'hui définitivement sur celle des syndicats purement catholiques, soutenus autrefois par l'évêque de Trèves et le cardinal Kopp, prince-évêque de Breslau. Le cardinal Hartmann a eu la satisfaction, avant de mourir, de voir triompher sa doctrine.

On distingue en Allemagne quatre grandes associations régionales d'ouvriers catholiques : l'*Union des Associations d'ouvriers catholiques de l'Allemagne du Sud* (Munich), l'*Union des associations d'ouvriers catholiques de l'Allemagne occidentale* (Muenchen-Gladbach), l'*Union des associations d'ouvriers catholiques de l'Allemagne orientale* (Dantzig), l'*Union des associations des ouvriers catholiques* (Berlin). Les trois premières associations ont un caractère purement religieux; elles laissent aux syndicats chrétiens le soin de défendre les intérêts économiques et sociaux de leurs membres. Les associations de Berlin au contraire se refusaient énergiquement récemment encore à reconnaître les syndicats chrétiens. Elles assuraient elles-mêmes la protection de leurs travailleurs dans le règlement des questions de travail.

Des négociations, entamées entre les associations berlinoises et les syndicats chrétiens au début de l'année 1919, n'aboutirent pas. Elles se heurtèrent à l'opposition décidée de certains membres du clergé partisans des syndicats confessionnels. Le 1er septembre 1919 seulement, la conférence des évêques tenue à Fulda décida, sur la proposition du cardinal Hartmann, d'inviter les associations catholiques berlinoises à se réunir aux syndicats chrétiens. Des pourparlers, immédiatement engagés, viennent d'aboutir à la fusion des deux organisations.

L'avantage numérique que les syndicats chrétiens vont

retirer de la fusion sera relativement minime : les associations catholiques ne comptent plus guère aujourd'hui que 70 000 membres. En revanche le prestige du syndicalisme chrétien va se trouver considérablement accru. Déjà, préoccupé d'élargir plus librement son action, il vient de rompre le contrat qui l'unissait aux syndicats libéraux Hirsch-Duncker et s'efforce dès maintenant de grouper en une puissante fédération toutes les associations professionnelles catholiques ou protestantes de l'Allemagne.

Au moment de la révolution de novembre 1918, syndicats chrétiens et syndicats libéraux avaient constitué en commun un cartel appelé *Ligue syndicale démocratique allemande*, qui plus tard, pour éviter des confusions regrettables avec les organisations du parti démocratique, avait transformé son nom en celui de *Ligue syndicale allemande* (*Deutscher Gewerkschaftsbund*). La Ligue comptait 1 500 000 membres. Elle devait grouper tous les ouvriers ou employés, défenseurs soit de la doctrine chrétienne, soit d'une conception démocratique de la société et de l'État, et leur donner les moyens d'agir efficacement sur la législation, l'administration et la vie économique. Cette collaboration entre syndicats chrétiens et syndicats libéraux, ainsi établie sous l'influence des évènements révolutionnaires et destinée avant tout à combattre le régime de terreur qui tendait à s'établir alors en Allemagne, ne pouvait être de longue durée. Le programme, composé hâtivement en novembre, n'offrait aucune base d'action commune, ni aucune possibilité de réalisation pratique.

Les syndicats chrétiens ont dénoncé leur contrat en janvier 1920 et reconstitué la *Ligue syndicale allemande*, en écartant les syndicats libéraux. La nouvelle ligue, forte de 2 100 000 membres, représente désormais un cartel solidement organisé. Elle souligne tout particulièrement dans ses statuts son caractère chrétien et national.

Toute organisation ouvrière a sans doute le droit d'utiliser sans distinction tous les moyens que met à sa disposition son caractère même d'organisation syndicale. La *Ligue syndicale allemande* toutefois ne se laissera jamais guider au cours des luttes sociales par le principe néfaste de la lutte des classes et de l'internationalisme, mais seulement par le souci de l'intérêt national et le respect des biens les plus précieux de la culture allemande.

La ligue se décompose en trois groupes principaux : le groupe des syndicats chrétiens d'ouvriers, le groupe des syndicats chrétiens d'employés et le groupe des associations chrétiennes de fonctionnaires. Le siège de la ligue se trouve à Berlin, Kochstrasse, 9. Son président est le secrétaire général des syndicats chrétiens, le ministre Adam Stegerwald.

*
* *

Le mouvement syndicaliste allemand s'est, comme on le voit, considérablement simplifié, concentré, organisé au cours de l'année 1919. Il n'existe plus aujourd'hui que deux grandes associations syndicales : la *Ligue générale syndicale allemande* (*Allgemeiner Deutscher Gewerkschafbund*) ou ligue des syndicats socialistes, que préside Carl Legien et qui comprend 7 100 000 membres, et la *Ligue syndicale allemande* (*Deutscher Gewerkschafbund*) ou ligue des syndicats chrétiens, que dirige Adam Stegerwald et qui compte 2 100 000 adhérents. Entre les deux ligues, les syndicats libéraux Hirsch-Duncker, groupements aux effectifs peu considérables, ne disposent que d'une influence réduite.

Les organisations indépendantes, les organisations purement professionnelles, les syndicats jaunes se sont dissous ou rattachés aux grands groupes syndicalistes existants. L'article 3 de la convention du 15 novembre 1918 signée entre les industriels allemands et les syndicats portait d'ailleurs un rude coup aux syndicats jaunes. Il stipulait formellement que « les patrons et les associations patronales devaient abandonner les syndicats jaunes à eux-mêmes et leur refuser tout secours direct ou indirect ».

Cette concentration du mouvement syndical allemand aboutira-t-elle en dernière analyse à la création d'un parti ouvrier unique? Non. Les ouvriers allemands s'y opposent, pour des raisons du même ordre que celles qui poussent les industriels allemands à se montrer hostiles à la constitution d'un grand parti politique patronal. Ils considérent qu'ils ont tout avantage à laisser subsister à l'intérieur de chaque parti politique, monarchiste ou républicain, une aile gauche ouvrière ou syndicaliste. Ils estiment d'autre part qu'il vaut

mieux, pour le développement même et la prospérité du syndicalisme, laisser l'ouvrier allemand libre de choisir le cadre d'idées et de principes politiques, nationaux, religieux, dans lequel celui-ci désire exercer son activité syndicale.

Les chefs ouvriers allemands ne se préoccupent guère aujourd'hui que d'assurer et de maintenir la collaboration commune de l'organisation et de la doctrine syndicale.

La collaboration entre syndicats est une chose déjà ancienne. Carl Legien la signalait déjà avec satisfaction dans son livre de 1910 sur le *Mouvement syndicaliste*. Il se plaisait même à constater que l'entente la plus parfaite régnait entre syndicats chrétiens et syndicats socialistes, alors que syndicats chrétiens et associations professionnelles catholiques se faisaient une guerre acharnée. Cette bonne entente n'a fait que se développer depuis 1914. Syndicats chrétiens et syndicats socialistes ont eu à régler en commun pendant toute la campagne un important nombre de questions pratiques : protection du travail à domicile, organisation de bureaux de placement, réglementation du service auxiliaire national, paiement des indemnités aux blessés de guerre. La révolution de novembre 1918 a rendu la collaboration encore plus étroite. Le pacte du 15 novembre 1918, conclu avec les organisations patronales, porte la signature de tous les chefs de syndicats sans exception. Mais surtout, Bauer et Schmidt, anciens membres de la commission générale des syndicats socialistes, siègent au sein du gouvernement à côté de Joseph Giesberts et de Adam Stegerwald, les principaux chefs du syndicalisme chrétien.

Cette belle union entre syndicalistes est tout particulièrement saluée par les syndicalistes chrétiens. L'article 10 de leurs nouveaux statuts insiste spécialement sur l'« intérêt général qu'il y a pour la classe ouvrière à ce que de bons rapports continuent à régner entre les différentes organisations syndicales, à ce que même ces organisations engagent dans certains cas déterminés une action commune ».

*
* *

Les organisations syndicales allemandes sont toutes d'accord pour prétendre qu'elles ne s'occupent pas de politique.

A une époque où les assemblées parlementaires, les ministères d'Empire comme ceux des États particuliers, les conseils municipaux même sont composés en majorité de travailleurs, les syndicats affectent tout spécialement de se tenir à l'écart des luttes de parti. Il y a là, dans la nouvelle organisation de l'Allemagne, une contradiction bien étrange, qu'on ne saurait trop souligner.

Déjà, dès les premières lignes de son livre sur le *Mouvement syndicaliste*, Carl Legien mettait en garde ses lecteurs contre l'erreur fondamentale, qui consisterait à considérer les syndicats comme des organisations de parti. Il reconnaissait que les syndicats Hirsch-Duncker avaient été fondés par des membres du parti progressiste, que des socialistes notoires avaient contribué à la fondation des premiers syndicats socialistes, que l'histoire même de la social démocratie allemande avait eu ses répercussions profondes sur le développement du syndicalisme. « Mais, continuait-il, il ne faudrait pas en conclure qu'il existe une union étroite entre organisations syndicales et organisations politiques. » C'est ce même souci de garder aux syndicats un caractère uniquement corporatif qui a amené les chefs ouvriers socialistes à dénoncer au dernier congrès de Nuremberg (juin 1919) la convention de Mannheim conclue en 1906 avec le parti socialiste allemand. Cette convention stipulait que, pour toutes les questions graves touchant à l'ensemble des intérêts de la classe ouvrière, les organes directeurs du parti et des syndicats devaient au préalable s'entendre. Le chef ouvrier Wilhelm Jansson expliqua au congrès que

> la neutralité politique des syndicats n'était somme toute pas mise en question par la convention. Mais l'accord avait été conclu à une époque où il n'existait qu'un seul parti socialiste. La scission, qui s'était produite depuis à l'intérieur de la socialdémocratie allemande, risquait de compromettre l'unité d'organisation et d'action des syndicats allemands. Il était donc nécessaire que le congrès proclamât la neutralité des syndicats à l'égard des luttes de partis.

Le congrès vota une résolution, où il affirmait que

> les syndicats libres accueillaient dans leurs rangs tous les travailleurs, sans distinction d'opinions politiques ou religieuses.

La résolution ajoutait toutefois que

les syndicats socialistes n'étaient pas de simples organes professionnels comme les Trade-Unions anglaises, mais se plaçaient sur le terrain de la lutte des classes et de la réalisation des principes socialistes.

Dans une brochure de propagande éditée récemment, l'Union des syndicats chrétiens a tenu de son côté à établir une fois de plus que « les organisations chrétiennes ne se rattachent à aucun groupement politique particulier, mais groupent des ouvriers de tous les partis, à l'exception de ceux qui appartiennent aux partis socialistes et qui vont de ce fait aux syndicats libres ». La brochure rappelle que le procès intenté en 1913 à Cologne par les syndicats chrétiens aux syndicats socialistes a prouvé péremptoirement que les organisations chrétiennes ne sont soumises ni à l'influence du clergé, ni à celle du centre catholique.

De même que les industriels allemands prétendent ne s'occuper que de leurs intérêts propres et de ceux de l'industrie allemande, les ouvriers de l'Allemagne ne cherchent qu'à défendre leurs intérêts professionnels et sociaux. Ils ne consentent à s'intéresser aux questions politiques que dans la mesure où l'influence et l'autorité des associations de partis peuvent leur être utiles, ou bien dans la mesure où le cours des événements politiques risque de les léser.

Les chefs ouvriers allemands nourrissent une forte méfiance à l'égard de la politique et des politiciens quels qu'ils soient. Les chefs ouvriers socialistes font remarquer que le parti socialiste n'a jamais réussi à grouper dans ses rangs plus du tiers des membres des syndicats libres. Carl Legien répète que, depuis qu'il a été élu député de Berlin à l'Assemblée nationale, il n'a pas pris une seule fois la parole dans cette assemblée. Il plaisante volontiers ses anciens collègues de la commission générale des syndicats, aujourd'hui ministres responsables de la nouvelle Allemagne républicaine. Au congrès de Nuremberg, enfin, Théodore Leipart, le ministre du travail de Wurtemberg, comparant l'activité du parti socialiste et celle des syndicats, s'est écrié :

Nous sommes plus haïs par les capitalistes que le parti lui-même. Les capitalistes considèrent le programme du parti comme un amon-

cellement d'utopies. Ils constatent au contraire chaque jour que les syndicats leur enlèvent un nouveau morceau de leur toute-puissance.

***

Le pacte du 15 novembre 1918 définissait déjà avec netteté les caractères communs des associations syndicales allemandes. Le comité directeur de la *Ligue générale syndicale allemande* ou ligue des syndicats socialistes vient de les formuler de nouveau dans un ensemble de dispositions, que publie l'*Employeur*, organe officiel de la Fédération des associations patronales, dans son numéro du 1er février 1920.

1° *Composition des syndicats.* — Tout syndicat de travailleurs ne doit grouper que des travailleurs d'une même profession ou d'une profession semblable. Aucun patron ou représentant des patrons n'a le droit d'en faire partie. Il ne peut y avoir d'exception à cette règle que pour les membres des syndicats devenus dans l'intervalle patrons ou représentants des patrons, qui désireraient continuer à faire partie du syndicat auquel ils appartenaient. Toutefois ces membres extraordinaires ne pourront obtenir ni siège ni voix dans les comités directeurs, locaux ou généraux des syndicats. Ils ne pourront participer à aucun vote dans le groupement local auquel ils appartiendront. Tous les patrons, qui ont été admis comme tels dans les rangs des syndicats, devront être immédiatement écartés.

Tout syndicat doit reconnaître comme principe déterminant de sa politique la communauté d'intérêts qui réunit tous les travailleurs en face des patrons et les lie dans une même action.

2° *Direction des syndicats.* — La direction des syndicats doit être assurée au siège central, comme au chef-lieu de district et aux différents endroits, où le syndicat dispose d'organisations, par les travailleurs eux-mêmes. Tous les organes directeurs, quels qu'ils soient, doivent être élus suivant un mode de scrutin démocratique.

3° *But des syndicats.* — La tâche de tout syndicat doit consister à améliorer les conditions de travail et de salaire, à élever la situation économique, sociale, juridique des tra-

vailleurs dans le groupe professionnel auquel ils appartiennent.

4° *Méthode des syndicats.* — Pour atteindre le but qu'il s'est ainsi fixé, le syndicat dispose des moyens suivants :

a) négociations avec les patrons ou avec les organisations patronales, en vue de régler avec eux les conditions de travail et de salaire et d'établir les contrats collectifs;

b) arrêt du travail ou grève, lorsque les négociations ne peuvent aboutir à un résultat acceptable pour les travailleurs; ces derniers reçoivent alors une indemnité du syndicat; ils sont également indemnisés, lorsqu'ils sont victimes d'un licenciement forcé ou d'une mesure disciplinaire quelconque. Le montant de toutes ces indemnités est fixé dans les statuts du syndicat;

c) éducation intellectuelle et technique des membres de syndicat;

d) protection juridique des travailleurs, institution des caisses de secours;

e) reconnaissance des droits de l'ouvrier par la loi.

Les moyens financiers dont dispose le syndicat lui sont exclusivement fournis par les cotisations de ses membres. Il ne peut accepter aucun secours des patrons ou des organisations patronales.

Tels sont les caractères généraux de toute organisation syndicale allemande. Composée strictement d'ouvriers, elle ne recrute ses adhérents que parmi ses chefs, ses écrivains, ses orateurs, ses propagandistes, ses caissiers, etc., et ne tire ses ressources que des cotisations des travailleurs. Ces cotisations sont souvent considérables. La première catégorie des membres du Syndicat des ouvriers en bois, par exemple, paie une cotisation de 4 marks par semaine.

*
* *

Existe-t-il une doctrine syndicaliste unique? A la suite des événements de novembre 1918, la conception que les ouvriers allemands avaient de leurs droits, s'est trouvée soudain transformée, élargie. Une idée nouvelle est apparue : celle de la *Démocratie économique.* La doctrine de la *Démocratie économique* est-elle partagée par l'ensemble des syndicats alle-

mands? Il est encore aujourd'hui assez malaisé, au milieu du chaos d'idées et de doctrines qui règnent en Allemagne, de déterminer avec précision ce que les ouvriers allemands entendent par *Démocratie économique*. Voici ce qu'il est possible d'en démêler jusqu'ici.

Les chefs ouvriers allemands continuent à considérer comme la base même de leur doctrine, cette idée que le travailleur ne doit pas être considéré comme une « chose », mais comme un être humain, un agent conscient de la production. L'ouvrier joue, à côté du directeur d'usine et de l'ingénieur, un rôle, modeste sans doute, mais certain dans le développement de la production économique. Son travail a une valeur propre, exactement comme celle du chef d'entreprise et du technicien. C'est pourquoi les questions de salaire et de conditions de travail doivent être étudiées à part, indépendamment de toute considération des frais de production. Le syndicat, représentant légal de la classe ouvrière, doit avoir tout pouvoir pour régler ces questions en commun accord avec les patrons et sur le pied d'égalité le plus absolu avec eux.

Toutefois, et c'est ici qu'apparaît l'influence des événements de novembre, l'amélioration de la situation matérielle des travailleurs ne peut constituer la tâche unique des représentations ouvrières. L'ouvrier ne doit pas être considéré seulement comme un facteur conscient de la production, mais bien comme l'aide et le collaborateur du chef d'exploitation. La masse des salariés a le devoir et le droit de faire entendre sa voix et de donner son avis dans le règlement des affaires économiques. Elle doit pouvoir travailler, elle aussi, de manière efficace à l'œuvre de reconstruction. C'est en vue de jouer ce rôle nouveau que les ouvriers allemands réclament aujourd'hui l'établissement d'une sorte de *Démocratie économique*.

Cette démocratie économique aura, tout comme la démocratie politique, ses principes fondamentaux : la *Gleichberechtigung* ou égalité de droits de l'ouvrier et du patron, l'*Arbeitsgemeinschaft* ou collaboration de l'ouvrier et du patron, le *Mitbestimmungsrecht* ou droit de décision à exercer par l'ouvrier en commun accord avec le patron. Comment les ouvriers allemands envisagent-ils l'application

de ces trois grands principes? Le rôle économique que les représentations ouvrières vont être désormais appelées à jouer sera-t-il limité à la discussion des grands problèmes économiques d'ordre général, ou bien s'exercera-t-il à l'usine même? Les chefs ouvriers se borneront-ils à réclamer et à favoriser la constitution d'organisations d'ensemble, comme les *Associations communes* et le *Conseil économique d'Empire*, ou au contraire exigeront-ils la création de « conseils » dans chaque exploitation industrielle particulière?

Les vieux chefs syndicalistes socialistes, habitués à leur routine d'avant guerre, se déclarèrent dès le début opposés à la formation d'organes nouveaux, qui seraient chargés de fonctions économiques. Ils prétendirent même limiter l'activité des organisations syndicales aux questions professionnelles et sociales.

L'égalité de droits entre employeurs et employés n'a de sens que si elle est exercée dans les limites mêmes du contrat collectif. Le contrat collectif doit exclusivement fixer les conditions de travail et de salaire, la durée de la tâche à accomplir, les heures supplémentaires. Il doit laisser le patron diriger en toute liberté la production, régler l'organisation de l'usine, assigner à chacun sa place et sa besogne. Il doit lui accorder même la faculté de donner un salaire supérieur à celui qui a été convenu, à l'ouvrier particulièrement capable, dont il désire s'attacher les services[1].

Dès les premiers jours de la Révolution Carl Legien, le syndicaliste bien connu, partit en guerre contre les « conseils », conseils d'exploitation ou conseil d'Empire. Il déclara le 2 février 1919 dans une réunion d'ouvriers :

Le besoin d'organiser un système de conseils ne se fait nullement sentir. On ne voit pas comment on pourrait l'incorporer dans la hiérarchie actuelle des organisations et représentations ouvrières.

Il s'éleva quelques semaines plus tard, le 24 mars 1919, à Weimar, avec violence contre toute concession faite à ce système :

Une politique de faiblesse aurait les conséquences les plus funestes. Les seules organisations qui soient en mesure de défendre les intérêts économiques de la classe ouvrière sont les syndicats. Comme

1. Wilhelm Jansson, *les Associations communes*, 1919.

l'expérience l'a prouvé, un groupement professionnel possède seul l'autorité suffisante pour faire triompher ses revendications. Par le fait même qu'ils sont établis sur la base de la représentation de chaque fabrique, les conseils sont condamnés à ne pouvoir agir efficacement.

Bien différente fut l'attitude des chefs syndicalistes chrétiens ! Dans son livre sur le *Parlement et les Conseils* (Berlin, 1919), l'économiste et sociologue Fritz Rathenau (qu'il ne faut pas confondre avec l'industriel et écrivain Walther Rathenau) se plaît à mettre en parallèle les déclarations de Carl Legien avec les lignes suivantes, que Joseph Giesberts, ministre d'Empire des Postes et Télégraphes et chef syndicaliste chrétien, écrivit le 29 avril 1919 dans la *Deutsche Allgemeine Zeitung* :

Nous n'avons pas suffisamment apprécié et surtout nous avons apprécié trop tard le fond de vérité saine que contient l'idée des conseils. La raison en vient de ce que cette idée nous a été apportée de Russie comme une conception d'ordre politique, et aussi de ce qu'elle nous arrivait accompagnée de toutes les manifestations tragiques de la révolution russe. Si le système des conseils assure aux ouvriers le droit de participer plus largement à l'organisation et au développement de la vie économique, il ne pourra que contribuer, appliqué d'une manière raisonnable, à ranimer le goût du travail et à établir une étroite communauté d'intérêts entre employeurs et employés.

Après le mois de novembre 1918, l'intervention des syndicats chrétiens a été décisive. Ce sont eux qui ont amené les organisations syndicales à dépasser les bornes étroites que la politique des tarifs assignait jusque-là à leur activité, et à rechercher dans une interprétation juste et raisonnable de l'idée des conseils, le moyen de faire participer plus directement la classe ouvrière à la vie économique du pays. C'est grâce à leur action énergique et résolue qu'aujourd'hui tous les chefs ouvriers allemands sans exception sont d'accord pour réclamer l'établissement d'un régime démocratique, non seulement dans l'économie générale de la nation et de l'État, mais aussi à l'usine elle-même.

Les syndicalistes chrétiens-protestants eux-mêmes, qui constituent en quelque sorte l'extrême droite du syndicalisme,

reconnaissent formellement la nécessité d'une représentation ouvrière à l'usine :

Je suis d'avis que dans les grandes entreprises les ouvriers doivent obligatoirement posséder une représentation. Il y a là une revendication de la classe ouvrière, dont nous, nationaux allemands, nous devons reconnaître la légitimité [1].

Les chefs syndicalistes libéraux sont encore plus explicites. Une résolution du récent congrès des syndicats Hirsch-Duncker reconnaît qu'il est indispensable de faire participer la classe ouvrière à l'administration même de l'entreprise industrielle, par la création de représentations ouvrières librement élues. Le chef ouvrier libéral Antoine Erkelenz l'a déclaré très nettement :

Dans toutes les exploitations doit être organisé le travail en commun (*Gemeinwirtschaft*). La participation de l'ouvrier à l'administration de l'entreprise, le droit de contrôle sur l'exploitation elle-même constituent l'essence même du droit ouvrier. Ils réalisent la démocratie à l'usine et représentent la base même de la démocratie politique [2].

Les syndicalistes socialistes, de leur côté, ont voté au congrès de Nuremberg une résolution où ils spécifient que

le droit de décision à exercer en commun accord avec les patrons doit être accordé pour toute la production, en commençant par l'entreprise industrielle particulière pour atteindre les degrés les plus élevés de l'organisation économique (§ 7).

Mais comment pouvoir réaliser pratiquement le régime démocratique à l'usine ? Une brochure de propagande des syndicats chrétiens intitulée *Économie commune* étudia dès le début de 1919 le problème et proposa ainsi sa solution :

Envisageons sans parti pris les réalités de la vie économique. Le champ de l'activité industrielle peut se diviser en trois domaines principaux. Un directeur d'exploitation, quel qu'il soit, a à déterminer :

1° le genre de produits qu'il désire fabriquer ;

2° la manière dont il réalisera la production (choix des matériaux, des procédés de fabrication, des ouvriers compétents) ;

1. Franz Behrens, Congrès national allemand, juillet 1919.
2. *Les partis et le système des conseils*, Charlottenburg, 1919, page 53.

3° les conditions dans lesquelles il emploiera ses ouvriers (taux des salaires, heures de travail, mesures d'hygiène).

Ce dernier point seul est réglé aujourd'hui par l'industriel en commun accord avec le syndicat dans le contrat collectif. Dans les autres domaines de l'activité industrielle, l'autorité du patron s'exerce sans contrôle. Le patron, fait-on valoir, possède seul les connaissances suffisantes pour savoir ce qu'il devra fabriquer. On sait assez avec quelle obstination routinière les ouvriers et les syndicats se sont constamment opposés à tout changement du genre de la production dans l'usine. Le patron, d'autre part, a seul qualité pour choisir ses matériaux, ses procédés de fabrication, son personnel. L'histoire des syndicats les montre trop souvent timidement attachés à tels ou tels matériaux, à telle ou telle méthode de production. Ces objections faites par les économistes conservateurs à l'intervention et à la compétence des ouvriers sont réelles. Il serait vain de prétendre que l'ouvrier prouvera ses capacités économiques, dès qu'il aura l'occasion de les exercer.

Mais, continuait la brochure syndicaliste chrétienne, il n'existe pas une séparation absolue entre les différents domaines de l'activité industrielle. La question du personnel est liée à celle des conditions de travail. Le choix des procédés de fabrication est en rapports étroits avec le mode de répartition et de division du travail. Il est donc possible d'ouvrir aux travailleurs les domaines de l'activité industrielle, qui leur restaient jusqu'alors fermés. Même en se plaçant au strict point de vue de l'amélioration matérielle du sort de l'ouvrier, on peut admettre que ce dernier soit appelé à donner son avis, sinon lors de l'embauchage des travailleurs, au moins lors de leur renvoi, qu'ils soient consultés, sinon sur la manière d'organiser la production au moins sur la façon de répartir et de diviser le travail.

Le problème de la démocratie à l'usine se trouvait ainsi posé d'une manière pratique. Les chefs ouvriers chrétiens aiment à le répéter :

C'est grâce à l'action du syndicalisme chrétien que le mouvement ouvrier a perdu peu à peu tout caractère négatif et critique. Nous avons contribué à développer à l'intérieur de la socialdémocratie et des syndicats libres le désir d'entreprendre un travail constructeur et utile [1].

1. *Économie commune*, Cologne, 1919.

Dans le rapport qu'ils viennent de rédiger pour l'année 1919, ils reprochent de même aux chefs ouvriers socialistes d'avoir fait autrefois aux travailleurs des promesses exagérées et de faire preuve aujourd'hui d'une timidité excessive à l'égard des réformes économiques et sociales. « Nous avons fait preuve de plus d'impartialité et d'objectivité, de jugement calme et réfléchi que les socialistes dans la question des conseils. »

Les chefs ouvriers socialistes reconnaissent eux-mêmes l'importance du rôle que joue aujourd'hui le syndicalisme chrétien. Le député socialiste majoritaire J. Meerfeld, syndicaliste de la vallée du Rhin, auteur d'un livre renommé sur le parti du centre, et en quelque sorte spécialiste des relations entre centre et socialistes, étudiant le 21 novembre 1919 dans le *Vorwaerts* la question de l'unification du parti socialiste, consacrait au syndicalisme chrétien ces lignes significatives :

Les ouvriers socialistes allemands sont partagés en deux camps ennemis. Une entente n'est possible que si les socialistes majoritaires font des concessions. Or, il est douteux que même alors l'intransigeance des Indépendants cesse et que les concessions des majoritaires aboutissent à un résultat. Il vaut mieux pour nous de rester en contact avec le syndicalisme chrétien que nous jeter dans les bras des révolutionnaires de gauche. Dans le prochain Reichstag, le Centre sera le parti déterminant. Si les socialistes majoritaires ne veulent pas que le Centre, suivant la pente naturelle de la majorité de ses membres, incline rapidement vers la droite, il faut qu'ils restent unis avec les chefs ouvriers chrétiens, dont l'influence, transmise au sein même du gouvernement par Erzberger, Giesberts, Stegerwald, est aujourd'hui prépondérante dans le grand parti catholique.

***

La doctrine syndicaliste allemande de la démocratie économique a trouvé sa première expression légale dans *la loi sur les « conseils d'exploitation »*, qui a été votée à l'Assemblée nationale le 18 janvier 1920.

Le pacte du 15 novembre 1918, conclu entre les syndicats ouvriers et les organisations patronales, prévoyait la constitution dans chaque exploitation de plus de 50 ouvriers d'une commission ouvrière, chargée de représenter le personnel de l'exploitation auprès du patron, et de veiller en commun

accord avec ce dernier à l'application des contrats collectifs établis entre organisations patronales et organisations syndicales. Cette disposition fut complétée et élargie quelques semaines plus tard par une ordonnance gouvernementale du 23 décembre 1918. L'ordonnance prescrivait la formation dans toute entreprise publique ou privée, dans toute administration, dans tout bureau, comprenant plus de 20 ouvriers ou employés, *de commissions d'ouvriers et d'employés* (*Arbeiter und Angestelltenausschüsse*). Ces commissions devaient servir d'intermédiaire entre le personnel de la fabrique et l'organe central professionnel qu'est le syndicat. Elles devaient veiller à la stricte exécution des contrats collectifs et, dans le cas où un contrat de travail collectif n'aurait pas été établi, régler elles-mêmes avec les patrons, sous réserve de l'approbation du syndicat, les conditions de travail et de salaire.

Les commissions, continuait l'ordonnance, doivent s'efforcer tout spécialement de faire régner la concorde dans le personnel de l'usine et d'assurer l'établissement de rapports cordiaux entre patrons et ouvriers. Elles apporteront un soin particulier à réclamer toutes mesures d'hygiène utiles et à proposer toutes dispositions propres à éviter les accidents.

Les commissions d'ouvriers et employés n'avaient, comme on le voit, que des attributions strictement sociales. Les *conseils d'ouvriers et d'employés* ou « conseils d'exploitation », qui vont être créés, disposeront au contraire de prérogatives d'ordre économique. Leur rôle ne sera plus limité à l'application ou à l'adaptation du contrat collectif. Il s'étendra également au second domaine de l'activité industrielle, tel qu'il a été précédemment défini (mode d'organisation de la production : choix des matériaux, des procédés de fabrication, du personnel). Le conseil d'ouvriers aura d'après la nouvelle loi :

1° un droit de décision à exercer en commun accord avec le patron dans les questions de personnel;

2° un droit de conseil ou d'avis pour tout ce qui touche à l'introduction de nouvelles méthodes de travail, et même d'une manière générale de tout perfectionnement destiné à augmenter la production.

1° Le projet de loi du gouvernement accordait à l'ouvrier le droit de régler sur le pied d'égalité le plus absolu avec le patron l'embauchage et le renvoi de personnel. Il justifiait cette proposition, non seulement par des considérations d'ordre matériel (nécessité de limiter les renvois d'ouvriers à une époque où va se produire sur le marché du travail allemand un excédent de main-d'œuvre — nécessité d'appliquer exactement les tarifs lors de l'embauchage); mais aussi par des considérations d'ordre moral : « Il ne faut pas seulement tenir compte lors de l'embauchage de l'habileté manuelle de l'ouvrier, mais aussi de ses aptitudes à commander et à diriger. » L'officieuse *Deutsche Allgemeine Zeitung* précisait dans son numéro du 9 août 1919 (soir) de la manière suivante le sens un peu vague de cette phrase :

De même que dans toute démocratie les citoyens ont à choisir leurs chefs par voie d'élection, de même les travailleurs auront à décider à l'usine, d'accord avec les patrons, de l'admission de tout ouvrier, particulièrement apte à remplir un rôle de dirigeant.

Le droit de décision que le projet gouvernemental accordait aux conseils d'exploitation a été sensiblement limité dans la rédaction définitive de la loi. Les conseils d'exploitation ne possèdent plus qu'un droit de réclamation lors de l'embauchage et du renvoi. Lors de l'embauchage, le patron doit se conformer à un certain nombre de prescriptions établies au préalable par voie d'accord avec les ouvriers. S'il ne le fait pas, il est tenu, sur une réclamation du conseil d'exploitation, de renvoyer l'ouvrier engagé irrégulièrement. Lors du renvoi, le patron doit également se conformer à certaines régles. Il n'est toutefois pas obligé de reprendre l'ouvrier injustement congédié. Il doit simplement lui payer une indemnité.

2° Le droit de conseil ou d'avis, que la loi accorde aux conseils d'ouvriers, pour toutes les questions qui intéressent la marche de l'entreprise industrielle, ne constitue pas une concession de pure forme. Afin de permettre au conseil d'exploitation d'exercer avec toutes les facilités désirables son droit d'avis, la loi contraint l'industriel à lui fournir « tous les renseignements qu'il jugera utile de demander sur tout ce qui peut intéresser la situation de l'ouvrier à l'usine ». L'indus-

triel sera en particulier soumis à l'obligation de présenter au conseil les registres où sont inscrits les salaires. Il devra lui indiquer le chiffre de la production, le besoin probable de main-d'œuvre, lui fournir même chaque année, pour toutes les exploitations qui comptent plus de 300 ouvriers, le bilan de ces exploitations. Dans toutes les entreprises enfin qui possèdent un conseil d'administration, ce conseil d'administration devra comprendre un ou deux représentants ouvriers, qui auront le droit de participer aux délibérations.

Ces innovations importantes ne doivent toutefois pas faire perdre de vue le caractère fondamental des nouvelles représentations ouvrières que crée la loi du 18 janvier 1920. Le conseil d'exploitation doit être avant tout l'auxiliaire du syndicat dans l'exercice de ses fonctions sociales. Le syndicat ne peut en effet établir que des contrats qui valent pour la moyenne, pour la normale. Chaque entreprise industrielle représente un marché du travail particulier, que conditionnent sa situation même, le terrain, la machinerie, les dispositions particulières des ouvriers, la proportion du travail intellectuel et du travail manuel. Il sera donc nécessaire que les conseils d'ouvriers adaptent aussi complètement que possible au caractère propre de la fabrique et à ses conditions de travail particulières les conventions générales établies entre organisations syndicales et organisations patronales; ainsi la loi sur les conseils d'exploitation, loin de porter atteinte à l'autorité des syndicats, la renforce au contraire. Les conseils sont avant tout chargés d'appliquer leurs décisions, ils restent placés sous leur tutelle. La loi assure d'ailleurs aux syndicats une représentation directe auprès des conseils d'exploitation.

***

L'élargissement de la doctrine syndicaliste allemande ne répond pas à des préoccupations d'ordre politique ; il n'a pas non plus pour objet d'étendre les droits de l'ouvrier dans le domaine économique ; il n'exprime guère au fond que la volonté passionnée, mais obscure et timide, de porter remède aux abus du régime capitaliste.

Les syndicalistes chrétiens protestants ou monarchistes ne

sont pas les moins violents à dénoncer les excès du capitalisme. Leurs déclarations au congrès du parti national allemand du 13 juillet 1919 à Berlin sont significatives :

C'est seulement quand l'ouvrier reconnaîtra que vous êtes décidés à le traiter comme un frère et à lui accorder des droits égaux aux vôtres, qu'il vous accordera sa confiance. Si vous voulez conquérir le pouvoir politique, il faut que vous ayez les masses ouvrières avec vous. Il est impossible que vous renversiez le gouvernement actuel sans les ouvriers... La classe ouvrière n'a pas joui dans l'ancienne Allemagne, en bien des points, de l'égalité de droits avec les autres classes. Dans de nombreuses contrées de la patrie allemande, elle a été exploitée au sens le plus exact du mot par les industriels [1].

Les patrons, qui sont habituellement de fins politiques, se sont montrés bien maladroits dans leur attitude à l'égard des ouvriers et des employés [2].

Les ouvriers de l'Allemagne sont plus préoccupés de ruiner l'absolutisme du régime capitaliste que de détruire l'autoritarisme de l'État Prussien. Les syndicalistes chrétiens déclarent attacher moins de prix aux réformes politiques qu'à la réalisation du programme syndicaliste. Ils réclament moins l'établissement d'un régime démocratique dans la vie politique que dans la vie économique du pays.

Les chefs ouvriers allemands ne prétendent toutefois pas toucher au caractère monarchique de l'organisation économique actuelle, aussi bien à l'usine que dans l'État. Il veulent seulement limiter les abus du régime capitaliste monarchique, et y parvenir moins par des réformes profondes, que par l'institution d'organes de contrôle, d'une sorte de régime parlementaire de l'économie publique :

Je ne vais pas, déclarait le chef syndicaliste chrétien protestant Franz Behrens, au congrès national allemand, jusqu'à vouloir fixer aux représentations ouvrières à l'usine des attributions telles que le bon fonctionnement de l'exploitation s'en trouve bouleversé. Il n'est pas juste de vouloir faire obtenir à la classe ouvrière une influence à l'usine telle que l'esprit de décision et d'initiative du chef d'exploitation se trouve finalement évincé.

Le syndicaliste socialiste Wilhelm Jansson écrivait de même

1. Discours du syndicaliste ouvrier Buechsen-Schuetz.

2. Déclarations de Clauss, membre de l'Association nationale allemande des Employés de commerce.

dans une brochure de propagande sur les « associations communes » :

Nous avons plus que jamais besoin, pour rétablir notre situation économique ébranlée, des qualités d'initiative et d'organisation du chef d'industrie. Plus encore qu'avant 1914 nous avons besoin du commerçant et de l'habile armateur de nos ports, pour rétablir, dans des conditions particulièrement délicates, les fils aujourd'hui rompus de nos relations avec l'étranger.

Son collègue Adolf Cohen s'écriait au congrès de Nuremberg :

Nous pouvons voter autant de résolutions que nous voudrons. Si nous ne nous plaçons pas sur le terrain des réalités, nous n'avancerons pas d'un pas. Si nous écartons les chefs d'entreprise, nous provoquerons ici le même chaos qu'en Russie. Où pourrons-nous trouver les compétences économiques nécessaires pour diriger l'industrie, si nous nous privons du concours des employeurs? Il faut d'abord que nous nous instruisions, que nous nous mettions sérieusement au travail, si nous voulons pouvoir recruter plus tard dans nos rangs des gens qualifiés, qui puissent discuter d'égal à égal avec les représentants des employeurs.

La « Démocratie économique », doit consister :

en un juste équilibre entre les intérêts des différents groupes qui participent à la production. Grâce à ce juste équilibre, l'ordre et la liberté régneront dans la vie économique et sociale de l'Allemagne [1].

*
* *

Les syndicats ouvriers se sont efforcés également de transformer leur organisation intérieure afin de l'adapter à la situation nouvelle.

Les syndicalistes d'extrême gauche font grief aux organisations syndicales d'être des groupements strictement professionnels, d'éparpiller l'effort de la classe ouvrière, en répartissant les travailleurs en une multitude de groupes professionnels particuliers, dépourvus de liens entre eux. Cette dispersion, disent-ils, empêche l'ouvrier d'acquérir des connaissances économiques sérieuses. Elle limite son horizon à celui de

1. Franz Behrens, Congrès du parti national allemand

l'atelier où il travaille. Elle tue le sentiment de la solidarité de classe et cultive l'égoïsme professionnel. Pour remédier à tous ces inconvénients, les syndicalistes d'extrême gauche réclament tout à la fois la réorganisation et la fusion des différents syndicats en vastes *Unions syndicales industrielles* (*Industrie Verbaende*), où ouvriers et employés d'une même entreprise, d'une même branche d'industrie, d'une même industrie se trouveraient réunis.

La majorité des chefs syndicalistes se refusent à réaliser une réforme aussi radicale.

Les syndicalistes d'extrême droite craignent que la répartition des ouvriers d'après les différentes branches de la production ne développe parmi eux un sentiment de classe étroit et défiant et ne nuise par conséquent à la collaboration entre employeurs et employés. Les syndicats chrétiens protestants prennent particulièrement à tâche de subdiviser leurs organisations en groupements purement professionnels.

Les syndicalistes socialistes estiment de leur côté que l'organisation professionnelle doit être conservée, qu'elle correspond mieux aux intérêts immédiats de la classe ouvrière. Ils pensent toutefois qu'il est possible et même avantageux de procéder à l'intérieur même des syndicats à une répartition des ouvriers par industries ou branches d'industrie. C'est dans ce sens que vont être poursuivis les efforts d'un certain nombre de syndicats pour se réorganiser ou se grouper sur la base de l'association syndicale industrielle, notamment par les syndicats des ouvriers en métaux et des ouvriers en bâtiment.

***

L'évolution et le développement du syndicalisme allemand ont été contrariés et même un instant compromis par le déroulement des événements révolutionnaires. Les partis révolutionnaires ne se sont pas bornés à demander le renvoi des chefs syndicalistes compromis pendant la guerre, à réclamer la réélection des fonctionnaires de syndicats à des courts intervalles et la transformation des organisations syndicales en unions syndicales industrielles. Ils

ont exigé au cours des premiers mois de la révolution la suppression des syndicats et leur remplacement par les conseils. Ces revendications violentes ont pu compromettre un instant l'évolution du syndicalisme allemand ; elles n'ont jamais mis en question l'existence même des syndicats.

Après avoir tenté de se constituer dans les conseils des espèces de plates-formes indépendantes des syndicats, les partis d'extrême gauche ont vite reconnu qu'il était indispensable de conquérir à leurs idées les syndicats eux-mêmes. L'agitation révolutionnaire s'est alors fixé pour but de pénétrer à l'intérieur des organisations ouvrières elles-mêmes et de les conquérir les unes après les autres.

Quelle puissance ne serait pas la nôtre, s'écriait le syndicaliste révolutionnaire Dissmann au congrès de Nuremberg, si les cinq millions de membres de syndicats étaient entraînés de l'avant par nos moyens d'action révolutionnaires.

L'attitude des différents groupements révolutionnaires à l'égard de la question syndicale n'est toutefois pas identique. Aile droite et aile gauche du parti socialiste indépendant, aile gauche et aile droite du parti communiste ont chacune leur théorie particulière.

Les divergences d'opinion qui séparent les deux ailes du parti socialiste indépendant, se sont manifestées pour la première fois au grand jour dans une polémique de presse à laquelle donna lieu dans la *Freiheit* une résolution prise le 12 novembre 1919 par le comité exécutif des conseils d'ouvriers berlinois. La polémique eut pour principaux protagonistes Rudolf Hilferding, médecin autrichien, auteur d'un livre célèbre sur le capital, et Ernest Dauemig, un des chefs les plus en vue du mouvement révolutionnaire, ancien rédacteur au *Vorwaerts*, président exécutif des conseils berlinois. Les conseils berlinois avaient voté le 12 novembre 1919 une résolution, où ils condamnaient en termes sévères l'attitude prise par la *commission syndicale berlinoise*, pourtant composée en majorité d'indépendants, lors de la grève des ouvriers en métaux. L'aile droite socialiste indépendante, où se concentrent les politiciens du parti, ceux dont la préoccupation est de mener la lutte socialiste surtout par des méthodes politiques, pré-

tendit que les conseils berlinois voulaient faire jouer aux syndicats un rôle qui ne leur appartenait pas. Si l'on voulait conserver aux organisations syndicales leurs moyens d'action, il fallait leur laisser leur caractère propre qui était de permettre à l'ouvrier d'améliorer sa condition sociale (salaires, conditions de travail). L'action du parti socialiste indépendant ne pouvait être simple, mais devait s'exercer à la fois, et dans des proportions semblables, dans les organisations politiques du parti, dans les organisations économiques des conseils, et dans les organisations sociales des syndicats.

L'aile gauche au contraire, avec Dauemig, répliqua que les syndicats devaient être des organes de combat révolutionnaires, destinés à faire triompher la cause des conseils et de la socialisation. Elle se refusait à voir, avec les socialistes indépendants de droite, dans une interprétation de plus en plus large des principes syndicalistes l'acheminement lent mais sûr vers le socialisme, les considérait au contraire comme opposés à la doctrine socialiste, les termes de « démocratie économique » et de « démocratie à l'usine » ne représentant en réalité que des pièges tendus par le patronat à la classe ouvrière.

L'aile gauche fit prévaloir son point de vue au dernier congrès du parti (5 décembre 1919). L'aile droite n'en recueillit pas moins un nombre important de voix, de 100 à 120 sur 280 délégués.

La question syndicale divise également les deux ailes du parti communiste. A l'exemple des socialistes indépendants, l'aile droite communiste veut organiser la lutte à l'intérieur même des syndicats. Mais, tandis que les socialistes indépendants ne cherchent somme toute qu'à remplacer une bureaucratie par une autre, l'aile droite communiste veut parvenir à détacher des sections entières, complètement formées, des syndicats, pour les réunir ensuite en *unions d'ouvriers*. L'aile gauche communiste, elle, groupée autour du docteur Henri Lauffenberg et Fritz Wollfheim de Hambourg, veut engager la lutte contre le syndicat lui-même; elle veut lui opposer une organisation rivale, l'*organisation révolutionnaire d'exploitation* (*Revolutionäre Betriebsorganisation*). L'aile droite communiste constitue la grosse majorité du parti; elle a réuni 25

voix sur 43 au dernier congrès. On peut donc dire qu'il n'existe pas en Allemagne, à part les communistes de Hambourg, d'adversaires déclarés des syndicats.

L'action des partis révolutionnaires à l'intérieur même des syndicats a eu pour résultat de hâter la réunion d'un certain nombre d'entre eux en « unions syndicales industrielles ». Elle a réussi également à faire écarter certains des chefs ouvriers, qui s'étaient compromis au cours de la guerre. Elle a contribué enfin à assurer l'élection d'un certain nombre de comités directeurs socialistes indépendants à la place des comités directeurs socialistes majoritaires. Le syndicat des ouvriers en métaux et le syndicat des cordonniers par exemple, sont présidés aujourd'hui par des indépendants. Toutes ces transformations n'aboutiront toutefois pas en dernière analyse à faire des syndicats des organisations révolutionnaires. Les syndicats d'ouvriers allemands sont par essence évolutionnistes ; ils ne peuvent transformer leurs procédés, sans perdre par là même leur caractère propre et se condamner à disparaître. Les vieux chefs ouvriers le savent bien ; ils disent : « Les syndicalistes socialistes indépendants, qui critiquent notre programme, seront obligés de faire comme nous. Les comités directeurs indépendants qui ont été récemment nommés n'ont rien innové. Certains éléments d'extrême gauche les accablent déjà de leurs critiques. »

Il ne faut donc pas s'exagérer l'importance des discussions orageuses, qui ont lieu aujourd'hui à l'intérieur des syndicats socialistes entre majoritaires et indépendants. Elles ne provoqueront pas de scission. La violence du mouvement révolutionnaire s'apaise chaque jour. On peut dire qu'elle a atteint son point culminant au congrès du syndicat des ouvriers en métaux au mois de septembre 1919. L'action révolutionnaire pourra toutefois bénéficier longtemps de ce fait que l'idée de la « démocratie économique » est une idée nouvelle, et que les nouveaux principes syndicalistes de « l'égalité dans les droits », de la « collaboration dans le travail », du « droit commun de décision », ont été formulés pour la première fois en novembre 1918. L'évolution du syndicalisme allemand l'a fait sortir du domaine strictement social, pour le faire entrer dans le domaine économique et le rapprocher du

domaine politique. On ne peut prévoir dans ces conditions avec quelque certitude, quelles seront les destinées futures des syndicats ouvriers allemands, et l'importance de leur rôle.

*
* *

A côté des syndicats ouvriers, les organisations d'employés ont subi leur évolution propre.

Après avoir été les solides soutiens des partis de droite avant la guerre, après avoir, aux élections de l'Assemblée nationale, apporté un appui sérieux au parti démocratique, les employés évoluent maintenant, sinon vers le socialisme, au moins vers le syndicalisme. Des grèves ont éclaté un peu partout. Une lutte acharnée s'est engagée entre associations socialistes d'employés et associations bourgeoises au désavantage de ces dernières. Ce glissement vers la gauche n'est pas un phénomène passager, mais constitue un facteur important dans l'évolution sociale de l'Allemagne nouvelle.

Les diverses organisations d'employés constituent toutes désormais des organisations à caractère strictement syndical ; elles sont groupées en trois grandes ligues correspondant à peu près exactement à celles des syndicats ouvriers : la ligue chrétienne, la ligue libérale, la ligue socialiste.

La ligue chrétienne n'est autre que le groupement d'employés de la grande *Ligue syndicale allemande* dont nous avons annoncé précédemment la fondation et défini le caractère. Le groupement comprend une union syndicale catholique et une union syndicale protestante. L'union protestante s'appelle : la *Ligue syndicale des employés de commerce* (*Gewerkschaftsbund kaufmænnischer Angestellten*). Le syndicat le plus important de cette ligue est l'*Association nationale allemande des employés de commerce.* Cette association a pris une part active, avant la guerre, au mouvement de « la libre jeunesse allemande », mouvement aux tendances sociales marquées, qui eut alors un grand retentissement Son président, Lammasch, vient de publier sous le titre *les Causes de la Catastrophe* (Berlin, janvier 1920) un recueil de lettres envoyées du front par les membres de l'association. Ces lettres sont pleines de reproches sévères à l'égard du corps d'offi-

ciers et dénoncent l'aveuglement coupable des classes dirigeantes sous le régime de l'État autoritaire. L'union catholique est intitulée *Union d'Empire des employés de bureau allemands* (*Reichsverband der deutschen Angestellten*), elle est affiliée directement à la Fédération des syndicats chrétiens d'ouvriers.

La ligue libérale ou *Ligue syndicale des employés* (*Gewerkschaftsbund der Angestellten*), a été fondée le 22 juillet 1919 par l'*Association des employés de 1858* et l'*Association des employés de commerce* de Leipzig. Elle souligne tout particulièrement son caractère syndical (lutte contre le capital, exercice du droit de grève et du droit de coalition, établissement des tarifs collectifs), mais distingue, pour leur accorder des droits égaux, les travailleurs manuels ou ouvriers et les travailleurs intellectuels ou employés. Elle prétend défendre le droit au libre développement de la personnalité et faire de l' « idée libérale nationale » le lien moral, qui doit grouper tous les employés.

La ligue socialiste, l'*Union des employés libres* (*Arbeitsgemeinschaft der freien Angestellten*), se présente comme une association de prolétaires, dont l'action doit se conformer en tous points, à celle des syndicats d'ouvriers. Le principal groupement de cette association est l'*Union centrale des employés* (*Central Verband der Angestellten*).

Alors que les syndicats ouvriers collaborent, les syndicats d'employés s'entre-déchirent. Il n'existe pas de milieu social où il règne autant d'effervescence. Cette agitation tumultueuse est due principalement à ce que les classes moyennes souffrent tout particulièrement du désarroi économique et financier causé par la guerre. L'échec relatif des grèves qu'elles ont tentées n'a fait qu'accroître encore leur amertume. Les trois grandes organisations d'employés se font une concurrence acharnée, organisent des réunions, distribuent des tracts, font placarder des affiches où elles s'intitulent chacune avec orgueil « La plus vaste association d'employés du monde entier ».

Les deux associations chrétienne et libérale groupent toutes deux sensiblement le même nombre de membres, 300 000 à 350 000. L'association socialiste compte 650 000 adhérents ; la ligue centrale des employés, 350 000 membres.

Les syndicats d'employés socialistes ont subi un essor extraordinaire depuis la Révolution. L'*Association nationale allemande d'employés de commerce*, qui était avant la guerre le plus important syndicat d'employés, comptait alors 160 000 adhérents ; elle n'a dépassé que de peu son ancien chiffre : 175 000 (1er juillet 1919). Encore doit-elle ce succès très relatif à ce qu'elle reste bien organisée et soutenue par les autorités locales en Poméranie et en Prusse Orientale. Au contraire, la *Ligue Centrale socialiste des employés de commerce* est passée de 25 000 (juillet 1914) à 200 000 membres (juillet 1919).

La lutte entre employés chrétiens, libéraux et socialistes se prolongera vraisemblalement aussi longtemps que les trois grandes organisations ne se seront pas définitivement constituées. Il est probable qu'alors elles suivront le sort des associations ouvrières correspondantes et se détermineront d'après leurs directives. Les employés finiront par s'unir entre eux et par s'unir aux ouvriers, pour poursuivre, en accord avec eux, la réalisation d'une démocratie économique fondée sur le syndicalisme.

J. CHAPPEY

L'administrateur-gérant : E. GUILMOTO.

LIVRES NOUVEAUX

LA FEMME ASSISE

par **Guillaume Apollinaire.**

Ce livre est fait de plusieurs récits, tous caractéristiques de l'esprit si divers, si nuancé de l'auteur. Humoriste, érudit et philosophe, conteur adroit mariant aimablement la rêverie et la gaieté, Guillaume Apollinaire conduit successivement le lecteur dans la Bohème du Montparnasse, chez les Mormons, à Pétrograd, parmi les fêtes de l'ancien régime et dans les tranchées de Champagne, sur le front de cette guerre qu'il a faite. *La Femme assise* occupera une place de distinction dans l'œuvre trop tôt interrompue d'Apollinaire.

LILLE ET L'INVASION ALLEMANDE

par **Jean Lorédan.**

Avec le livre de M. Paul Hazard sur la ville envahie, l'ouvrage de Jean Lorédan nous retrace l'histoire émouvante de Lille pendant la guerre. L'auteur aime sa ville, il en parle comme d'une personne outragée et meurtrie, il souffre au souvenir de son long martyre. L'âme d'une collectivité ne s'affirme jamais mieux qu'aux heures de crise : aussi palpite-t-elle, semble-t-il, dans ces pages émues, comme elle avait inspiré tant de dévouements héroïques et obscurs dont elles nous disent l'histoire.

JULIEN ET MARGUERITE DE RAVALET

par **Tancrède Martel.**

C'est un sujet qui jadis tenta Barbey d'Aurevilly. Il s'était épris de cette « chronique normande passionnée comme une chronique italienne ». L'amour incestueux de Julien et de Marguerite, le dénouement sinistre qui termine leur aventure par un coup de hache, c'était en effet de quoi séduire l'auteur des *Diaboliques*. M. Tancrède Martel, poète mais érudit, nous donne aujourd'hui l'historique le plus exact, et donc le plus émouvant, de cet épisode de la Renaissance amoureuse. Il a fait à la fois une œuvre d'artiste et un travail de bénédictin. Quoi qu'on pense, cela va fort bien ensemble, et cette étude si documentée, si consciencieuse, est prenante comme le meilleur roman.

LE CHAOS EUROPÉEN

par **Norman Angell.**

Ce livre prétend dénoncer la « Grande Illusion » de la paix. « Le Traité de Versailles est mal fait, parce qu'il est l'œuvre de la haine et de la peur, qui n'ont jamais éclairé personne. Voici, s'il n'est pas revisé, où il nous conduit. » Suivent des conséquences désastreuses pour l'Europe, déduites des clauses. Telle est à peu près la marche du livre. Il est moins profond, moins savant, moins complet que telle autre publication retentissante. Mais il va dans le même sens et suscite la même angoisse.

LA RESPONSABILITÉ

par **Paul Fauconnet.**

La méthode sociologique prouve sa valeur en renouvelant les questions principales de la philosophie. Voici une étude sur la responsabilité, conçue et réalisée sous l'influence et même l'inspiration de Durkheim — l'auteur se plaît à le reconnaître — qui donne le bon coup de barre : désormais on s'attardera moins à l'analyse intégrale du concept de responsabilité, qui, à mesure qu'elle s'approfondit, fait surgir de nouveaux problèmes. On considérera avec M. Fauconnet le fait de responsabilité, tel qu'il existe et a existé dans les sociétés. L'analyse de cette réalité sociale permet alors, par la méthode inductive ordinaire, l'élaboration de la théorie.

LE PROBLÈME DE L'ESPACE

par **L. Alvarez de Toledo.**

Il y a dans ce livre deux parties distinctes : celle qui a trait à l'espace non euclidien, à la quatrième dimension, aux conditions physiologiques du sens de l'espace et à sa pathologie, est une revue complète et assez claire des différents systèmes : on y trouve à peu près ce qui dès à présent est intégré par la science. La seconde partie est d'un caractère très différent. Le rêve s'y déploie librement. L'auteur prévoit un « être nouveau », possesseur d'un quatrième canal semi-circulaire et conséquemment du sens de la quatrième dimension, qui sera aussi différent de nous que nous le sommes de l'homme quaternaire. Il ne manque que l'imagination d'un Wells ou d'un Maurice Renard pour que ce livre de science se termine en roman.

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS, SEINE ET SEINE-ET-OISE	80 »	41 »	21.50
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES.	86 »	44 »	23 »
ÉTRANGER.	92 »	47 »	24.50

PRIX DE LA LIVRAISON : **4 fr. 50**

On s'abonne à la Revue de Paris, 3, *rue Auber (Maison d'édition Calmann-Lévy), dans toutes les librairies et dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Les abonnements partent du 1er *ou du* 15 *de chaque mois.*

Les mandats ou valeurs à vue doivent être au nom de M. l'administrateur-gérant de la Revue de Paris, 3, *rue Auber.*

Les annonces sont reçues à la **Société Nouvelle de Publicité**, 11, *boulevard des Italiens, Paris.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La première Table Décennale (1894-1903) *est mise en vente au prix de* 2 *fr.* 50.

POCHY, imprimeur de la *Revue de Paris*, 85 bis, faubourg Saint-Honoré, Paris.